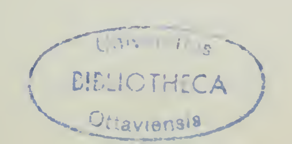

U d'/of OTTAWA
39003002872835



ORATEURS ET TRIBUNS

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE DE LA MONARCHIE DE JUILLET, 2 vol. in-8, Paris. Calmann Lévy (Ouvrage couronné par l'Académie française).

UNE ANCIENNE COLONIE FRANÇAISE : LE CANADA (*Revue des Deux Mondes*, 15 janvier-15 février 1885).

LES ALIÉNÉS EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre-1er novembre 1886).

LES SYNDICATS PROFESSIONNELS ET AGRICOLES, Paris, Guillaumin, in-18, 1888 (Étude parue dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1887).

LE RÉGIME MUNICIPAL DE PARIS ET DES GRANDES VILLES ÉTRANGÈRES (*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre-1er décembre 1888).

LES CAUSEURS DE LA RÉVOLUTION, in-18. Calmann Lévy, avec une préface du duc de Broglie, 2e édition (Ouvrage couronné par l'Académie française).

LE PRINCE DE LIGNE ET SES CONTEMPORAINS, in-18, Calmann Lévy, avec une préface de M. Charles de Mazade. 2e édition.

UN AMOUR PLATONIQUE AU XVIIIe SIÈCLE. MADAME DE COIGNY ET LAUZUN (*Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1889).

LA SOCIÉTÉ DANS LES PRISONS DE PARIS PENDANT LA TERREUR (*Revue des Deux Mondes*, 1er février 1890).

UN CLIENT DU XVIIIe SIÈCLE, DE L'ISLE. LES SALONS DE MESDAMES DE CHOISEUL ET DE POLIGNAC (*Revue des Deux Mondes*, 15 août, 15 septembre 1890).

UNE INDUSTRIE PASTORALE (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1890).

Sous presse :

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AVANT ET APRÈS 1789.

En préparation :

LA COMÉDIE DE SOCIÉTÉ AU XVIIIe SIÈCLE.

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE PENDANT L'ÉMIGRATION.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 19753-9-90.

VICTOR DU BLED

ORATEURS

ET

TRIBUNS

1789-1794

AVEC UNE PRÉFACE DE

JULES CLARETIE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—

1891

PRÉFACE

Cher monsieur,

Je vous ai promis d'écrire, en tête de votre nouveau livre, quelques lignes de préface et vous me rappelez cet engagement à l'heure même où il m'est bien malaisé de le tenir. Par un hasard singulier, je suis occupé du difficile travail de faire revivre sur la scène l'époque et presque les mêmes hommes que vous étudiez avec tant de soin et de pénétration dans vos excellentes notices sur les *Orateurs et Tribuns* de la Révolution française. Je quitte l'œuvre de résurrection par le théâtre pour votre œuvre d'évocation par le livre, et, de la Constituante à la Convention, je

retrouve avec vous les Cazalès, les Barnave, les Mathieu Dumas, les Vergniaud, les Barbaroux, les Danton, qui remplirent cette dramatique époque de leur éloquence, de leur lyrisme et de leurs rugissements.

Vous continuez, avec un rare bonheur, votre tableau de la fin du XVIIIe siècle. Après les salons, les assemblées. On ne cause plus dans votre nouveau volume, on tonne, on foudroie. On se bat à coups de phrases et à coups d'échafauds. Quelle redoutable période de l'histoire du parlementarisme où la harangue peut se terminer par l'accusation, où l'encrier du logotachygraphe peut servir à la plume du greffier de Fouquier-Tinville !

Vous avez bien rendu l'accent, donné la sensation de chaleur de l'atmosphère de cette fournaise. Je ne me trouve pas toujours d'accord avec vous sur les hommes et sur les idées. Mais, réclamant la liberté pour moi, je serais mal venu à la contester à mon voisin. La bonne foi, — et la foi — sont partout louables et ce sont des vertus trop rares pour qu'on ne les salue point comme, à Fontenoy, se saluaient les ennemis. Hélas ! la politique n'admet guère de tels coups de chapeau ! On a moins de pitié pour des adversaires que

pour des étrangers. La politesse et la justice, si l'on écoutait les ardents de tous les partis, passeraient volontiers pour de la tiédeur. La modération semble un vice, comme le goût.

Vous avez à la fois du goût et de la modération, et je vous en remercie. Cela est d'un rare exemple aujourd'hui. Vous avez surtout l'art de faire revivre des personnages que vous connaissez bien. Ces orateurs que vous nous montrez tour à tour au coin du feu et à la tribune, vous les avez étudiés dans leurs discours d'apparat et dans leur existence quotidienne. Le geste « ce langage de l'instinct », le tic, le ton même de ces tribuns, vous les avez saisis, bien rendus. Le geste ! Ce qui fait le discours, ce qui disparaît du discours, lorsque l'orateur ou le comédien est mort. *Ipsa secùm gestus naturaliter fundit oratio*, dit Cicéron, qui devait gesticuler avec art, mais très simplement.

Tout cela, vous nous le montrez avec un agrément que je ne saurais trop louer. Et très *naturellement* aussi, ce qui est fort agréable, *sans peser*, *sans rester*, comme disait quelqu'un. Vous contez avec esprit et j'aime beaucoup les petits faits qui peignent et qui prouvent. On a trop médit de l'anecdote. L'anecdote, c'est la miniature de

l'histoire. Laissons les ambitieux peindre à fresque et emportons chez nous, pour les étudier, les médaillons et les émaux des personnages disparus. Petitot m'en apprend plus que Lebrun sur le siècle de Louis XIV.

Je rapprochais, tout à l'heure, l'orateur du comédien. Ne prétend-on point que Démosthène et Cicéron prenaient volontiers des leçons des grands comédiens de leur temps et n'a-t-on pas dit qu'avant de monter en chaire, plus d'un prédicateur du temps de Louis XIV allait écouter Baron, étudier sa diction et ses gestes? Je n'en sais rien. Je sais seulement que le contraire est tout à fait exact. Fréquemment le comédien va entendre l'orateur et s'en inspirer et très souvent aussi l'acteur tire de cette étude la conviction qu'il est moins comédien que le politicien.

Talma les avait connus, ces hommes dont vous nous parlez, et il a conté que c'est en écoutant les tribuns de la Révolution française qu'il s'était accoutumé à faire parler et agir comme eux les Romains par lui évoqués dans les tragédies classiques.

— J'étais, disait-il, tout à fait surpris de voir ces orateurs qui, en parlant, jouaient leur tête, agiter les plus formidables questions, — les

questions de vie et de mort, l'arrestation d'un collègue ou le jugement d'un roi, — de la façon la plus simple du monde et *avec leurs gestes de tous les jours*.

Et c'est ainsi que l'artiste interprétait simplement, avec les gestes les plus vrais, les héroïques discours et les actions d'un héros tragique.

La simplicité dans le drame, voilà ce qui frappait Talma. Voilà ce qui est la vérité de l'histoire. Les harangues officielles étaient emphatiques, les hommes étaient simples, avec la banalité même de la vie courante. Je ne sais où j'ai lu que Pétion parlait, un matin, de la mise en accusation de Louis XVI, tout en se rasant, en essuyant sur une serviette la mousse de son savon. Ce terrible réalisme, c'est le détail de l'existence quotidienne surpris dans l'emportement et l'orage de l'histoire.

Et c'est ce réalisme-là que je retrouve dans votre livre, sans exagération, sans trivialité — comme si vous regardiez le spectacle de l'Assemblée ou de la rue à travers la fenêtre d'un salon.

Votre livre continue et complète ainsi l'excellente série de vos études historiques et littéraires. Il forme, avec ceux qui l'ont précédé, le vivant et attirant tableau de la société française à la fin du siècle passé. Une *fin de siècle* où, à travers

les tristesses des jours sombres, dans la fournaise des partis, se forgeait la liberté moderne et, au-dessus des terreurs et des cruautés des *jours caniculaires*, palpitait et planait l'âme immortelle de la France.

JULES CLARETIE.

24 décembre 1890.

ORATEURS ET TRIBUNS

I

L'ESPRIT DES ORATEURS DE LA CONSTITUANTE

Le secret de l'éloquence de Cazalès. — Son duel avec Barnave. — Sa réception à Coblentz : les deux Chambres. — Fox et Cazalès. — Montesquiou-Fezensac; son mot à M. de Blacas. — Le baron de Menou et Mesdames, tantes du roi. — D'Esprémesnil. — La Rochefoucauld-Liancourt : ce n'est pas une révolte, c'est une révolution. — Deux opinions publiques. — La logique et l'éloquence sont-elles inséparables ? — Lally-Tollendal : il traversa la vie le mouchoir à la main. — Vanité de Bergasse. — Je viens apporter mon moineau sur l'autel de la patrie.

Veut-on savoir comment un des meilleurs orateurs de la droite, le rival de l'abbé Maury, Cazalès [1] se prépara, s'aguerrit aux luttes parlementaires? La tribune me tue, disait-il tout d'abord; mais, résolu à triompher de sa paresse, de sa nature violente et primesautière, il s'exerça pendant plusieurs mois en petit

1. Né en 1758, mort en 1805.

comité, prononçant ses discours devant le baron de Batz, se laissant interrompre exprès, recommençant au besoin une seconde fois, jusqu'à ce qu'il se sentît maître de son sujet. Il plastronnait en quelque sorte avant l'assaut véritable : vers la fin, il était parvenu à dessiner et composer ses discours tout seul. Et, tandis que les orateurs de son parti, habitués à ces conversations de salon, chuchotées plutôt que parlées, pleines de sous-entendus gracieux, de nuances discrètes, d'épigrammes à peine soulignées, demeuraient décontenancés en présence d'une assemblée houleuse où la force des poumons doublait la force des arguments, Cazalès, formé à l'école plus rude du régiment, moins initié au cérémonial de la société [1], mais doué du sens des foules, si rare parmi les membres de son ordre, conquérait bientôt, par son éloquence noble et grave, une réputation et une estime qu'augmentèrent encore l'indépendance de son caractère, la générosité de son âme, sa franchise chevaleresque. « La nature, écrivait Montlosier, a fait pour Cazalès ce que l'art a fait pour beaucoup d'autres. J'ai connu un grand nombre d'of-

1. « Je ne me souviens pas de lui avoir vu un habit passable. Pour ce qui est de son chapeau, je ne sais si on peut appeler de ce nom un mauvais feutre percé de toutes parts. Il avait soin de relever de temps en temps une culotte qui, à chaque moment, lui tombait sur les genoux. Dans cet accoutrement et malgré une grosse figure assez laide, le feu de ses yeux et ce qu'il y avait de noble dans son attitude commandaient le respect. » (Montlosier.)

ficiers de son régiment : ce qu'ils m'ont dit de sa paresse, de son insouciance, de son amour de la dissipation et des plaisirs, est inimaginable. On ne croit pas que cet homme ait eu la patience de lire un livre entier dans sa vie. Mais il n'a rien oublié de ce qu'il a lu : ce que les autres ont appris, il le devine. » En réalité, le capitaine des dragons du régiment de Jarnac se comporta comme tant d'hommes éminents qui dérobent volontiers au public le secret de leurs travaux, afin de donner à leur talent le prestige de la spontanéité : il consacrait ses journées au plaisir, aux exercices militaires, il passait les nuits à combler les lacunes de son éducation par la lecture attentive des meilleurs écrivains, Montesquieu par exemple, son auteur de chevet; avec cela une mémoire prodigieuse, un jugement sain, le don de l'observation, un cerveau où les principes et les conséquences se classaient, s'enchaînaient dans un ordre parfait.

Il y a chez cet avocat de la royauté des traits d'un apôtre populaire, d'un Savonarole : dans la rue, sur les places publiques, il cause familièrement avec les gens du peuple, se met à leur portée, leur répond aussi sérieusement que s'ils étaient des hommes d'Etat. Un jour on s'avisa de l'insulter aux Tuileries : « Prenez garde, dit-il, quand je ne serai plus député, vous ferez de moi ce que vous voudrez; je serai alors comme tel d'entre vous, un pauvre bougre; mais aujourd'hui, comme député, je suis l'homme de la nation, je lui

dois la protection de mes conseils, elle me doit celle de sa force. Citoyens, vous aimez la liberté : l'Assemblée est là qui en donne des leçons. Moi, j'en suis un exemple. La preuve que je suis un homme libre, c'est que je ne pense pas comme vous, et que j'ose le dire devant vous. » Et quelquefois le peuple l'acclamait. Pendant une discussion sur l'abolition de la peine de mort, Cazalès étant sorti de la salle, aperçoit sur la terrasse des Feuillants un groupe nombreux; il s'approche, il écoute. Quelqu'un le reconnaît et lui frappant sur l'épaule : « Ah çà! on vient de faire une bonne motion pour nous; tu es un brave homme, ne va pas parler contre! »

Brave homme aux yeux de la multitude, brave homme aux yeux de la gauche, de Mirabeau qui aurait *cautionné sa bonne foi*; brave homme aux yeux de la postérité; royaliste convaincu, et même passionné, mais préférant la monarchie au monarque, désireux de nationaliser la royauté, allant presque jusqu'à la Charte de Louis XVIII, admirant l'Angleterre, « ce pays dans lequel la nation est aussi libre que le roi est respecté », ne perdant courage et confiance qu'après la fuite de Varennes. Il témoigna toujours une grande courtoisie à Mirabeau : celui-ci se trouvant malade et ayant sollicité un ajournement, on murmura. « Le parlement d'Angleterre, observa Cazalès, se prête mieux aux indispositions de ses membres. Une question importante lui était

soumise, M. Fox était malade et les communes, jalouses de ses lumières, ajournèrent unanimement leurs séances. »

On sait l'histoire du duel[1] avec Barnave qui fait penser à celui du comte d'Artois avec le duc de Bourbon; tous deux poussent à l'extrême le sang-froid spirituel, la bonne grâce, parlent, agissent comme s'ils étaient les meilleurs amis du monde « C'est à vous qui avez été provoqué, à tirer le premier, dit Cazalès. — Il n'y a pas eu d'offense d'intention, répond Barnave, je le crois de votre part, je l'affirme de la mienne. Nous allons donc tirer au sort. » — Les premières balles échangées n'ayant amené aucun résultat [2], on rechargea les armes. Ces balles, selon l'usage, étaient entourées de rubans, pour les fixer plus exactement. « — Sommes-nous galants envers vous, monsieur, remarque Cazalès, c'est du tricolore ! »

Pendant cette opération, les deux adversaires se promènent amicalement. « En vérité, monsieur Barnave, je serais au désespoir de vous tuer, car je per-

1. Les duels furent nombreux sous la Constituante et parfois eurent des causes bien futiles : ainsi un membre de la droite, La Bourdonnaye, après une querelle avec Charles de Lameth qui avait été arrangée, revint le trouver et lui dit : « J'en suis aux aux regrets, mais ces dames le veulent absolument. » Et il fallut se battre.

2. Nestor Roqueplan disait plus tard à propos d'un duel de parade : « deux balles ont été échangées sans possibilité de résultat; l'honneur est *mécontent*. »

drais le plaisir de vous entendre. — Quant à moi, monsieur, je regretterais encore davantage de vous mettre sur le carreau; si vous me tuez, j'aurai au moins des successeurs à la tribune; mais si je vous tue, ce sera à mourir d'ennui lorsqu'il faudra écouter quelqu'un des vôtres. »

Cazalès tombe frappé au front. Son premier cri fut : « Eh bien, je suis ici pour cela. » Le médecin accourt, examine la blessure et prononce : ce ne sera rien. Cazalès répète son exclamation; mais, craignant d'avoir montré trop d'intérêt pour lui-même, il ajoute aussitôt : « C'est la bête qui parle. » Apercevant Théodore de Lameth qui se tenait à l'écart, il demande à Alexandre pourquoi son frère ne s'approche pas. « Parce que vous n'avez qu'un témoin, Barnave ne saurait en avoir deux. — Est-ce que des gens comme nous ont besoin de témoins, si ce n'est pour les ramasser? Ne le sont-ils pas d'un côté comme de l'autre? » La voiture de Lameth, meilleure que la sienne, lui ayant été offerte, il refusa d'abord, puis se ravisant : « Oui, je l'accepte, il faut que ce soit ainsi. »

Naturellement, les princes émigrés accueillirent fort mal un homme qui ne demandait jamais les idées des autres, et commandait les siennes. De sa vie, prétend Montlosier, il n'a interrogé personne, ni sur ce qu'il avait à penser, ni sur ce qu'il avait à faire. Ses amis étaient des compagnons, quelquefois des instruments, jamais des conseils, d'ailleurs il leur inspirait une con-

fiance sans bornes. Tandis que l'abbé Maury [1] passait à Coblentz *vingt-quatre heures de gloire*, avant de prendre la route d'Italie *pour se rendre à son chapeau*,

1. Jaloux de Cazalès, l'abbé Maury lui accordait *quelques bouffées de talent et une certaine colère d'expression qu'on prend pour de l'éloquence*, mais en même temps il donna à Montlosier d'excellents conseils qui peuvent servir encore aux néophytes de la tribune. « Il faut d'abord bien étudier son sujet et non seulement l'étudier, mais le savoir parfaitement. Pour le savoir ainsi, il est commode, quelquefois nécessaire de l'écrire. Après l'avoir écrit et su, la bonne manière est de déchirer ses feuilles, sauf à les écrire encore de nouveau, si quelque chose du sujet ou de ses compartiments vous échappe; je dis *compartiments*, car les matériaux d'un discours sont comme ceux d'un édifice. Chaque pièce considérée à part peut avoir du mérite; ce n'est que par leur ordre et l'ensemble de leur position qu'elles ont de l'effet. Boileau a dit : *d'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir*. Cette *mise à sa place* est bien plus essentielle encore pour chaque masse d'idées. C'est donc avant tout ce compartiment, la liaison de nos idées entre elles et leur enchaînement que vous devez apprendre et parfaitement savoir. A cet égard, il y a deux espèces de mémoire : la mémoire des formes, mémoire toute mécanique, toute matérielle, qui consiste à mettre dans sa tête une succession quelconque de phrases. C'est la mémoire qu'on impose aux enfants; c'est aussi celle des prédicateurs et des faiseurs ordinaires de sermons... L'autre mémoire, celle à laquelle vous devez vous attacher, c'est la mémoire de la distribution et de l'enchaînement des idées; c'est celle qu'ont cultivée et que cultivent tous les grands orateurs du barreau... »

A la séance du 3 mai 1790, pendant une violente discussion, l'abbé Maury, en réponse à des interruptions de la gauche, fait le geste de lever la jambe. Les noirs de s'indigner. « Il va p..., qu'on l'arrête. » Le président ayant réclamé des explications, Maury répond que sa jambe levée n'est qu'un geste pour montrer qu'il ferait passer toute l'Assemblée sous sa jambe.

Cazalès était à peu près éconduit comme démocrate, lui qui, à la tribune de la Constituante, jurait naguère de rester fidèle au sang de Henri IV et de saint Louis, en dépit des décrets et des événements. Comme il était devenu *bicamériste* ou partisan des deux Chambres, on imagina de tourner ses opinions en dérision, et plusieurs émigrés vinrent, à tour de rôle, prévenir le maître de l'auberge où il devait descendre, qu'il fallait deux chambres à M. de Cazalès. L'hôtelier alla à sa rencontre et lui témoigna son regret de n'avoir qu'une chambre à lui offrir, Coblentz étant alors très encombré ! Cazalès comprit qu'on le traitait en suspect, garda le silence, demanda seulement à servir aux avant-postes et fit obscurément dans l'armée de Condé la campagne de 1792. C'était tourner le dos au succès, aux règles les plus évidentes de la bonne politique, que d'en agir ainsi avec un homme d'un tel mérite : autant vaudrait charger un ingénieur de casser des pierres sur les routes, un architecte de porter des moellons. Et Carnot avait-il si grand tort de répliquer à Cazalès, lorsque après le 18 fructidor, celui-ci cherchait à le convertir : « Que pourrait faire pour moi Louis XVIII ? Me permettre de sortir de France ? d'émigrer !... Vous savez, monsieur de Cazalès, quel est le sort d'un émigré ! Quel serait donc le sort d'un émigré régicide si Louis XVIII montait sur le trône ? »

Cazalès est orateur et, comme Barnave, improvisateur, même dans les discussions techniques. Cependant

ceux qui lisaient des discours écrits, reprenaient quelque avantage sur lui et M. de Lévis rapporte à ce propos une anecdote assez curieuse. Choqué de ne pas paraître supérieur dans tous les genres, Cazalès compose un discours et commence à le réciter comme s'il jaillissait à l'improviste de son âme; seulement, à mesure qu'il avançait, la vivacité de son esprit lui présentant des arguments nouveaux, il s'embrouille si fort qu'il ne peut continuer; et on *découvre ainsi la petite charlatanerie.*

Charlatanerie! Voilà un bien gros mot, même avec le diminutif qui précède, et le duc de Lévis ne parle-t-il pas en homme de salon, un peu jaloux des succès de tribune auxquels il ne pouvait guère prétendre?

Il avait aussi l'esprit de répartie. Dans son discours sur l'organisation judiciaire, comme il déplorait la destruction du clergé, de la noblesse, du parlement, un député de la gauche, M. Lavie, interrompt: « Il est bien étonnant qu'on ne veuille pas entendre l'oraison funèbre de tant d'oppresseurs! — Je crois, riposte Cazalès, qu'il me serait facile de prouver que c'est l'oraison funèbre de la monarchie. » A cette époque de cosmopolitisme humanitaire, il déclare fièrement que le sang d'un seul Français lui est plus précieux que celui de tous les peuples du monde [1]; en même temps, il rompt en visière aux ministres, reproche à Necker de s'être constamment tenu derrière la toile, d'avoir pro-

1. Toutes les causes étrangères, dira Bismarck, ne valent pas les os d'un seul fusilier poméranien.

voqué la Révolution sans avoir préparé les moyens qui devaient en assurer le succès, laissé l'Assemblée nationale *s'embarrasser dans sa propre ignorance*; puis, le mettant en parallèle avec Strafford, il excite l'admiration de ses collègues par cette véhémente philippique :

« Ce n'est pas ainsi qu'agissent les ministres fidèles. Pendant la longue convulsion qui agita l'Angleterre, sous le règne de l'infortuné Charles, Strafford, ce ministre qui joignait tant de talents à tant de vertus, fut traîné sur un échafaud; mais l'Angleterre le pleura, mais l'Europe entière honora sa mémoire, et son nom est un objet de culte pour tous les sujets de l'empire calmé! Tel est l'exemple que doivent suivre, tel est le modèle que doivent se proposer tous ceux qui sont appelés par la confiance de leur roi, dans ces temps difficiles, au maniement des affaires publiques. S'ils ne se sentent pas le courage de périr ou de rétablir la monarchie ébranlée, ils doivent se refuser à l'honneur qui leur est confié. Strafford mourut : et n'est-il pas mort aussi, ce ministre qui naguère a lâchement déserté la cause publique, abandonnant le royaume aux malheurs que lui-même avait suscités ? Son nom n'est-il pas effacé de la liste des vivants ? N'éprouve-t-il pas l'affreux supplice de se survivre à lui-même, et de se voir d'avance voué au mépris des générations futures ? Quant aux serviles compagnons de son ministère, quant à ces hommes qui sont aujourd'hui l'objet de votre délibération, on pourrait leur appliquer à juste titre le vers du

poète italien : *ils allaient encore, mais ils étaient morts !* »

Un biographe de Cazalès, M. Aulard, le compare à Vauvenargues ; il aima la gloire et ne fut pas aimé d'elle. M. de Lévis lui trouvait beaucoup de ressemblance avec Fox : tous deux, dit-il, avaient une éloquence vive et naturelle, beaucoup d'esprit, de chaleur et de franchise ; tous deux se répétaient beaucoup et mettaient si peu d'ordre dans leurs discours que ce n'était pas une petite affaire pour les journalistes de rendre supportable à la lecture ce qui avait fait la veille une grande impression sur l'auditoire. Fox reprenait d'ailleurs, lorsqu'il s'agissait de politique, un avantage qu'il devait à son expérience dans les affaires d'État. La ressemblance s'étendait jusqu'à la voix et à la taille. Ils avaient encore la même bonhomie et malheureusement les mêmes goûts, car Fox n'aimait pas moins le jeu et la dépense que l'orateur français.

Chaleur et véhémence, abondance et justesse, telles sont, d'après les contemporains, les qualités oratoires de Cazalès : au-dessus d'elles planent cette grande honnêteté, cette sincérité supérieure qui illuminent le personnage, et par des fils invisibles, par une sorte d'aimantation morale, rallient les cœurs, inspirent la sympathie et la déférence, si elles ne subjuguent pas les volontés. C'est qu'en défendant son parti, il semblait dégagé de tout esprit de parti, qu'il avait l'adresse de présenter la royauté comme la sauvegarde de la prospérité nationale, plutôt que comme l'avantage d'une

famille et d'un ordre de citoyens privilégiés. « On l'estimait d'autant plus à gauche qu'on savait que ce n'était pas pour ce qu'il croyait utile, mais pour ce qu'il croyait juste qu'il combattait. »

C'est quelquefois, hélas ! le lot de l'homme politique de voir ses adversaires rendre hommage à ses vertus, tandis que ses amis les dénigrent, les nient ou du moins s'efforcent de les rabaisser. Ce n'est pas seulement le paysan, l'inconnu qui condamne à l'ostracisme Aristide, c'est son propre partisan, son confident, celui sur lequel il comptait le plus. Dans l'amitié politique, l'adjectif détruit le substantif : certains mots ressemblent à des vêtements flottants qui vêtissent toutes les tailles, ils habillent des idées bien différentes[1].

1. D'autres esquisses d'orateurs se trouvent dans les deux précédents volumes, *les Causeurs de la Révolution*, *le Prince de Ligne et ses contemporains* : l'abbé Maury, les Mirabeau, Montlosier, Malouet, Mounier, Talleyrand, Lafayette, Beugnot, Rœderer, Portalis, Jean Bon Saint-André, Joseph Chénier, Mercier, Sieyès, Camille Desmoulins. Ce n'est pas, d'ailleurs, l'orateur tout entier, sa vie, son talent, son éloquence, que l'on s'efforce de montrer ici, mais avant tout l'homme d'esprit armé de cette faculté précieuse qui pourrait presque se définir par ses contraires : la banalité, l'emphase, la pédanterie; et c'est encore quelques fragments de l'histoire de la société française que l'on se propose de reconstituer à travers les livres, les discours et les conversations de ceux qui jouèrent un rôle à la Constituante, à la Législative, à la Convention. Aussi, des orateurs importants n'ont-ils point de place ou n'occupent-ils qu'une très mince place dans cette galerie. Pour avoir des renseignements complets, il faudrait consulter les ouvrages spéciaux, celui de M. Aulard en particulier.

L'ABBÉ DE MONTESQUIOU-FEZENSAC[1]

Orateur élégant et correct, habile à ne pas heurter de front les sentiments de l'Assemblée, diplomate parlementaire et disciple de la politique d'un tien vaut mieux que deux tu auras, l'abbé de Montesquiou apparaît comme le meilleur, le seul stratégiste de son parti. Malgré son discours sur les biens du clergé, on le nomme membre de la commission chargée de les aliéner : seul, de la droite, il professe la soumission aux lois une fois rendues; seul de la droite, il est élu deux fois président de la Constituante, et, à l'unanimité, ses collègues lui votent des remerciements. Méfiez-vous de ce petit serpent, il vous séduira, disait Mirabeau. Il faillit obtenir le maintien des couvents et sauva du moins les religieuses d'un mot : « Vous ne pouvez ni ne devez les forcer à renoncer à leurs habitudes, car

1. Né en 1757, mort en 1832.

il ne faut pas oublier que les habitudes font le bonheur, et vous ne voulez pas faire des malheureux ». Quelques jours après il obtenait un vote en faveur des jésuites. On ne saura jamais l'influence d'une phrase adroite, prononcée à propos, par un homme qui a l'oreille d'une assemblée; certains mots sont des actions, ils poussent et ils retiennent, ils tuent ou ils préservent[1], ils font des révolutions, ils fondent des

1. Mesdames, tantes du roi, ayant été arrêtées, tandis qu'elles traversaient la France pour émigrer, la question de savoir si elles seraient retenues de force fut gravement débattue à la Constituante. Le baron de Menou mit fin à la discussion avec cette observation : « En vérité, messieurs, l'Europe sera bien étonnée d'apprendre que l'Assemblée nationale s'est occupée pendant quatre heures du départ de deux dames qui aiment mieux entendre la messe à Rome qu'à Paris. » L'Assemblée éclata de rire et passa à l'ordre du jour.

Quand les tantes du roi, Mesdames Adélaïde et Victoire émigrèrent, Gorsas écrivit que tout ce qu'elles emportaient appartenait à la nation et il termina par cette phrase malencontreuse : « Jusqu'à leurs chemises, tout est à nous. » Les *Actes des Apôtres* s'empressèrent de le tourner en ridicule : on supposa que Mesdames étaient arrêtées à la frontière et qu'un officier municipal leur disait sur l'air : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Rendez-nous les chemises à Gorsas,
Rendez-nous les chemises ;
Nous savons, ô n'en doutez pas,
Que vous les avez prises
Rendez-nous...

Madame Adélaïde répondait :

Je n'ai pas les chemises à Gorsas,
Je n'ai pas les chemises.

gouvernements. Ministre de l'intérieur pendant la Restauration, Montesquiou, à la grande stupéfaction des royalistes, déclara aux solliciteurs de places que le roi ne connaissait pas de révolutionnaires, qu'il ne venait pas pour punir la Révolution, mais pour la faire oublier. On rapporte aussi qu'il eut le courage de dire à M. de Blacas : « La France peut supporter dix maîtresses, mais pas un seul favori. »

Madame Victoire reprenait d'un air surpris

Avait-il des chemises, Gorsas,
Avait-il des chemises ?
Oui, Mesdames, n'en doutez pas,
Il en avait trois grises.

Et Mesdames de regarder avec stupéfaction l'officier municipal.

Ah ! il avait des chemises, Gorsas,
Il avait des chemises !

L'interlocuteur ajoutait qu'elles lui avaient été données par le club des Cordeliers.

Et lorsque Gorsas monta à l'échafaud, la foule le poursuivit de cette chanson.

D'ESPRÉMESNIL

Magistrat indépendant, parlementaire courageux, passionné, intolérant, d'Esprémesnil attaque la reine dans l'affaire du collier, défend les droits du parlement de Paris devant le roi, réclame avec éloquence la convocation des états généraux ; il est alors célèbre, et plus tard, blessé par la populace, amené tout sanglant à Pétion, il put lui rappeler qu'il avait connu, lui aussi, la popularité. Au fond, il a surtout le fétichisme de la forme, voit d'abord dans la Révolution le triomphe de sa compagnie, de sa caste, et ressemble à beaucoup de gens dont le libéralisme a pour limites leurs préjugés, leurs intérêts; comme les hommes du moyen âge, il réclamait non la liberté, mais des libertés, ces libertés dussent-elles aboutir à l'oppression de tout ce qui demeure hors de leur sphère. Partant de cette conception, comment comprendrait-il que le véritable libéralisme consiste à aimer autant la liberté des autres que

la sienne propre ? « Et moi aussi, disait-il vers la fin de 1789 à Montlosier, j'ai eu confiance au peuple ; je me suis bien trompé, le roi que je maudissais est un ange, le peuple que j'invoquais est une furie. Au surplus, rassurez-vous, tout ceci finira par un arrêt du parlement. » Avant 89, il réclame avec violence des réformes et la cour le considère comme un factieux ; après 89, il défend l'ancien régime, trouve Maury trop modéré, le peuple le traite de renégat, ses collègues le huent, un député propose de renvoyer un de ses projets au comité d'aliénation et on lui jette au visage le sobriquet de *fou de l'Assemblée*; lui-même ne se gênait point pour appeler le président un *Jean foutre*. Au moment de monter dans la charrette avec Chapelier qui l'avait vivement combattu à la Constituante, celui-ci lui adressa la parole : « Monsieur, on nous donne avant nos derniers moments un terrible problème à résoudre. — Quel problème ? Celui de savoir, quand nous serons sur la charrette, auquel des deux s'adresseront les huées.— A tous les deux, » repartit d'Esprémesnil. Il disait vrai, car la populace n'y regarde pas de si près : point de distinction ; le fanatisme admiratif ou la mort : et celui qui faisait des réserves, paraissait aussi coupable que celui qui dès le début avait affiché sa haine en bloc.

LE DUC

DE LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT[1]

Un jour, à l'assemblée des Notables, il était question de la dîme. « La dîme, soupirait l'archevêque d'Aix, cette offrande volontaire de la piété des fidèles.» — « La dîme, reprend La Rochefoucauld, la dîme, cette offrande de la piété des fidèles, sur laquelle il existe maintenant quarante mille procès dans le royaume. » — Le duc appartient au parti des gentilshommes novateurs et philosophes, ivres de philanthropie généreuse, qui vont chercher en Angleterre leurs idées, leur politique, leurs goûts ou qui *semblent mettre des paillettes sur l'habit de Washington*, par un singulier mélange des mœurs de la cour avec les principes de la liberté américaine: il crée dans sa terre de Liancourt, une manufacture de

1. Né en 1747, mort en 1827. — Voir Lacretelle, *Dix années d'Epreuves*. — Biographie Michaud. — Œuvres du duc de La Rochefoucauld, *les Prisons de Philadelphie*, in-8°; *Voyage dans les États-Unis d'Amérique*, 8 vol. in-8°, etc.

toiles, un hospice de sœurs, des jardins anglais, une ferme-modèle, améliore les races de bétail, fonde pour les orphelins de l'armée une école spéciale qui fut l'origine de l'École des arts et métiers. Député de la noblesse de Clermont en Beauvoisis, il vote la réunion des ordres, passe au tiers état, se rend à Versailles le 14 juillet et répond au roi qui s'écriait : « Mais c'est une révolte ? — Sire, ce n'est pas une révolte, c'est une révolution. »

La maison du duc de La Rochefoucauld [1], distinguée par sa simplicité, la pureté des mœurs, l'indépendance de la cour et la liberté des principes, réunissait les principaux membres de la noblesse qui se déclaraient pour tout ce qui favorisait le peuple, la double repré-

1. « L'hôtel d'Anville servait de rendez-vous aux académiciens et aux savants. A leur tête était Condorcet, à leur suite le duc de La Rochefoucauld, fils de la duchesse d'Anville, qui, à des connaissances pédantesques et à un cœur pur joignait un esprit et un caractère faibles. Deux choses me le rappellent principalement : la fameuse scène du brouet noir des Spartiates, auquel nous fûmes invités en très grand nombre, que tout le monde vanta et renvoya après l'avoir à peine goûté, et la scène qu'il eut avec un de mes amis, propriétaire à Saint-Domingue. Le duc venait de présenter sa motion en faveur de la liberté des nègres : cet ami se rend chez lui et lui dit : « monsieur le duc, vous ne ferez pas votre motion. — Pourquoi, Monsieur ? — C'est que je vous brûlerais la cervelle. » — Et le duc ne l'osa pas faire. » (D'Allonville, tome I. Mais il ne faut pas accepter sans réserve les affirmations de d'Allonville dont le témoignage est très souvent suspect.)

sentation du tiers, le vote par tête, l'abandon des privilèges, etc... Condorcet, Dupont, Lafayette, le duc de Liancourt étaient les principaux personnages de cette société. L'évêque de Chartres figurait parmi les évêques attachés au parti populaire, mais plus tard il s'accusa d'avoir soutenu les intérêts du tiers état qui « violait dans sa force tous les engagements qu'il avait pris dans sa faiblesse. » Député par l'Assemblée dans un village près de Versailles, pour préserver un boulanger de la fureur du peuple, il emploie inutilement tous les moyens de persuasion, et voyant la foule se saisir de ce malheureux pour le mettre en pièces, il se met à genoux dans une boue épaisse, et conjure ces frénétiques de le tuer plutôt que de le rendre témoin d'un si grand crime : étonnés, ils lâchent leur victime et lui laissent le temps de la faire monter dans sa voiture.

Élu, l'un des premiers, président de l'Assemblée, il préside la séance du 4 Août où il demande qu'on éternise par une médaille le souvenir du décret qui abolit les titres de noblesse. D'après une conversation rapportée par Bertrand de Moleville, La Rochefoucauld se flattait d'avoir marché en pleine communion d'idées avec le roi qui connut jour par jour ses sentiments ; il n'avait gagné la confiance du côté gauche que pour être mieux informé des complots ou des manœuvres qui se tramaient. Après le 20 juin, il offre au roi sa fortune et son épée pour le faire sortir de Paris et le conduire à

Rouen dont il avait le gouvernement militaire. Il était temps, en effet, que le roi martyr fît place au roi guerrier, mais son indécision paralysait ses amis : « Je ne suis pas seul, disait-il mélancoliquement en regardant sa femme, ses enfants, sa sœur. » Survint le 10 Août qui fit rentrer dans le néant les projets du duc, les velléités de dévouement des Rouennais. Il dut émigrer, passa en Angleterre, de là aux États-Unis où il se fit industriel, agriculteur et vécut huit ans avec l'intérêt d'un capital de quatre-vingt mille francs que son fils Alexandre, ses amis Lacretelle et Lazowski avaient pu lui ménager. Rentré en France en 1800, il rapporte d'Angleterre et propage la vaccine, récemment découverte par Jenner : la pensée des pauvres, des prisonniers, des malades était toujours pour lui la première. Sous l'Empire il accepte la croix de la Légion d'honneur, le mandat de député. Il avait renvoyé à Monsieur son cordon bleu, comme un hochet inutile, ce qui ne l'empêcha pas d'aller au-devant de Louis XVIII en 1814, revêtu du cordon bleu, plein du naïf espoir de reprendre auprès du roi les fonctions de grand maître de la garde-robe. Pendant la Restauration, il devint célèbre par son opposition à la Chambre des pairs, et ses institutions de bienfaisance[1].

1. « C'était une opulence sanctifiée par le génie des bonnes œuvres ; ici une école militaire où il faisait dignement élever et instruire les fils de ses vieux compagnons ; plus loin une ferme où d'excellents cultivateurs, amenés d'Angleterre, offraient le modèle de plu-

Les libéraux menèrent grand bruit de la lettre que le duc écrivit à M. de Corbière pour rappeler que le ministère avait oublié de lui retirer une dernière place, celle de président du comité de la vaccine. Il mourut en 1827, âgé de quatre-vingts ans, et ses funérailles eurent l'éclat le plus fâcheux, le gouvernement ayant assez brutalement empêché les élèves de l'École de Châlons de porter la dépouille mortelle de leur premier fondateur. On ne manqua pas de clabauder que les Bourbons ne savaient même pas respecter les morts.

sieurs améliorations agricoles... un troupeau de mérinos nouvellement introduits en France par une habile négociation que Louis XVI avait dirigée lui-même ; des vaches suisses conduites par un jeune pâtre et par sa jeune femme, dignes par leurs belles couleurs et leurs mœurs de l'âge d'or, du pinceau de Gessner leur compatriote ; une laiterie brillante de propreté, mais où le sage propriétaire se reprochait, comme un gros péché, d'avoir laissé s'introduire quelque luxe de marbre... un parc planté par le Nôtre, mais dont la régularité était agréablement coupée par les effets piquants, inattendus du jardin paysage ; enfin, un vaste château dans le beau style de la Renaissance, mais où les dorures, les sphinx et les magots avaient fait place à un ameublement commode, sans faste et sans recherche ; et, pour combler ma béatitude, une bibliothèque de dix à douze mille volumes, sans jurisprudence et sans théologie. » (Lacretelle.)

CLERMONT-TONNERRE[1]
LALLY-TOLLENDAL, BERGASSE, VIRIEU.

En 1789, Malouet, Mounier, Clermont-Tonnerre, Lally-Tollendal, Bergasse représentent la petite phalange des monarchiens ou impartiaux : leur auteur favori est Montesquieu, leur idéal politique la constitution anglaise, les deux Chambres, le veto absolu ; ils aiment d'un égal amour la liberté et la royauté, avec un courage égal ils se mettent en travers des Jacobins blancs et des Jacobins rouges, des énergumènes de la contre-révolution et de la révolution ; ils font appel à la véritable opinion publique, celle qui n'est qu'un écho de la justice, de l'éternelle équité, et le plus brillant de leurs orateurs, Clermont-Tonnerre, met cette

1. Né en 1747, massacré le 10 août 1792. — Clermont-Tonnerre, *Opinions et discours*, Paris, 1790, 4 vol. — *Essais de Poésies*, in-8°, 1876. — *Journal du Journal de Prudhomme*, 15 numéros in-8°.

ingénieuse réflexion en épigraphe au recueil de ses discours.

« Il est deux opinions publiques : l'une précipitée, éphémère et fugitive, ne se compose que de préjugés et de passions ; l'autre lente, stable, irrésistible, se compose du temps et de la raison. L'une et l'autre cependant sont ce que l'on appelle l'opinion publique ; et quand, par une confusion d'idées, on suppose à la première les droits qui n'appartiennent qu'à la seconde, on expose le salut du peuple et l'on fait retomber sur lui le châtiment de ses erreurs. »

Montlosier affirme qu'aussitôt que sa faveur eut disparu, le talent d'improvisation de Clermont-Tonnerre disparut de même, qu'à la fin il ne pouvait prononcer deux phrases sans un cahier à la main. Ainsi donc l'éloquence de certains orateurs aurait besoin d'applaudissements, d'une atmosphère de bienveillance, sous peine de s'évanouir comme un feu follet ; un bravo la fait naître, un murmure la détruit ; sensitive morale, fleur délicate, sa durée dépendrait des circonstances extérieures. D'autres au contraire, et ceux-là sont les meilleurs, se fortifient par la contradiction, grandissent dans la tempête, se déploient dans le tumulte des passions déchaînées.

Quant au duc de Lévis, que j'ai surpris déjà en flagrant délit de médisance, il déclare que Clermont-Tonnerre devait plutôt à l'art qu'à la nature le talent de la parole, et qu'il avait acquis cette aisance dans

les assemblées de francs-maçons qu'il fréquentait assidûment. « Ce n'est pas, ajoute-t-il, que les sujets vagues et abstraits que l'on y traite soient utiles pour se perfectionner dans la logique, base de la véritable éloquence ; mais en parlant devant un grand nombre d'auditeurs, on se guérit de cette inexplicable timidité qui nous prive tout à coup de la mémoire et des autres facultés de l'esprit. » Est-il bien sûr que la logique et l'éloquence soient inséparables ? J'aurais plutôt envie de définir celle-ci, l'art d'émouvoir, d'ébranler les foules populaires ou parlementaires par la voix, le geste, par une rhétorique passionnée, par l'appel à l'intérêt sous des formes insinuantes. Que devient la raison, que devient la logique devant un cri, devant un appel au sentiment, cet irrésistible tentateur qui transporte l'auditeur sur la montagne, et, comme dans la parabole divine, lui montre les trésors d'utopie ou d'idéal, les royaumes d'imagination ? Ce qu'on peut concéder au duc de Lévis, c'est que, depuis un demi-siècle, la conversation, loin d'être comme autrefois générale, se subdivisait d'ordinaire dans les salons en groupes de deux ou trois personnes[1]. On ne se parlait presque plus qu'à

1. Introduit dans le monde pendant les années qui précédèrent la Révolution, Ch. Lacretelle en fait le tableau suivant : « On dînait à deux ou trois heures, on soupait vers huit ou neuf heures à la sortie du spectacle qui fournissait un sujet d'entretien animé. Le cercle était peu nombreux, attentif et plein de déférences délicates pour l'âge, pour le sexe et pour la renommée encore plus que

l'oreille, et ce chuchotage continuel, très favorable à la malice et à la coquetterie, ne roulait presque jamais sur des sujets sérieux ou du moins traités sérieusement. Si quelqu'un élevait la voix, eût-il tout l'esprit et toute la raison du monde, il passait pour un orgueilleux

pour le rang. On causait circulairement et bien assis. Les *a parte* n'étaient ni longs ni intolérables comme ils le sont trop souvent aujourd'hui. On y parlait moins d'affaires que de littérature ou de galanterie, mais brièvement et avec décence... Le lendemain on suppléait aux sous-entendus de la conversation par des lettres très fautives pour l'orthographe de la part des dames les plus spirituelles. La maîtresse de maison épiait avec soin toutes ces convenances ou ces sympathies plus ou moins fugitives du monde galant, pour qu'on se trouvât bien assorti.

» Je crois que madame de Staël fut la première qui introduisit l'éloquence dans la conversation... Tout allait bien pourvu qu'il y eût du trait. Aussi beaucoup d'hommes cités en faisaient bonne provision le matin pour l'heure du souper. L'à-propos pour les placer demandait de la finesse : à défaut de ce soin, on appelait un compère, à charge de revanche. On pouvait d'ailleurs suppléer à son propre fonds par le fonds d'autrui. Un bon mot dit dans un cercle pouvait passer, dans une même soirée, en vingt cercles différents, car il y avait presse pour le colporter : heureux qui était muni d'un cabriolet. Enfin, si on ne se sentait pas assez de crédit, assez de renom pour faire la fortune d'un bon mot inédité d'avance, on le mettait sur le compte d'hommes riches en ce genre, tels que l'abbé de Talleyrand, le comte de Narbonne et le chevalier de Boufflers, sauf à en revendiquer après la propriété.

» L'usage du souper touchait à son déclin; il n'était plus guère réservé qu'aux femmes, à leurs adorateurs les plus fidèles, et aux jeunes gens qui brûlaient d'entrer en lice. Quant aux hommes graves, ils s'occupaient de la politique que les débats des notables, puis ceux des parlements, rendaient déjà fort nébuleuse. . La métaphy-

pédant, et le persiflage en faisait prompte justice ; aussi ne s'exposait-on point, et le ridicule, ce *fantôme effrayant dont les grands enfants ont tant peur*, inspirait une telle crainte que personne n'osait le braver. Comment, au milieu de cette perpétuelle moquerie, acquérir une mâle assurance, également éloignée de l'audace et de la mauvaise honte ?

» Fond ridicule, dit Michelet, belle forme, éloquente, passionnée, de la bonne tradition, abondance et plénitude, un flot du cœur, voilà Lally-Tollendal[1] *le plus*

sique, et ce n'était pas la bonne, jouait le même rôle et allumait les mêmes feux que la théologie trois siècles auparavant.

» Ce qui faisait présumer que cet accord durerait peu, même entre les philosophes, c'est qu'ils sortaient d'une guerre civile engagée sur la musique avec fureur, car le mot d'acrimonie ne serait pas suffisant. La Harpe et Marmontel s'étaient rangés du parti de Piccini et ne manquaient pas d'appeler barbares Gluck et ses partisans. Suard et l'abbé Arnaud soutenaient avec vigueur, avec esprit, l'auteur d'*Alceste* que l'on appelait l'*Orphée du Danube*, et le public leur donnait le plus souvent raison. Toute liaison, toute amitié, tout amour même avait été rompu... » Il faudrait comparer à ce jugement les appréciations optimistes ou pessimistes de madame de Staël, de Rœderer, Morellet, Marmontel, Ségur, Karamsine, Arthur Young, Governor Morris, etc.

1. Né en 1751, à Paris, mort en 1830. — *Mémoires et Plaidoyers ;* — *Lettres à Burke ;* — *Plaidoyers pour Louis XVI ;* — *Quintus Capitolinus aux Romains ;* — *Mémoire au roi de Prusse pour lui demander la liberté de Lafayette* ; — *Le comte de Strafford* (tragédie en cinq actes) ; — *Défense des Émigrés français* 2 vol., — Biographie Michaud.

gras des hommes sensibles, le seul des monarchiens qui eût l'oreille du peuple. » On s'est moqué de sa sensibilité, on a dit qu'il traversa la vie le mouchoir à la main, Chateaubriand lui reproche de prononcer des discours plus amples et plus joufflus que sa personne, Mallet du Pan l'appelle un *amoureux de drame*. Mais il y a des actes, des hérédités qui pèsent sur une existence, la dirigent, la pétrissent en quelque sorte. Son nom seul n'était-il pas une invocation à la justice, ce nom qui rappelait les infortunes de l'ancien gouverneur des Indes, sa condamnation inique, sa réhabilitation poursuivie avec persévérance, l'appui du prince Henri de Prusse, de Voltaire dictant sur son lit de mort une lettre pour le féliciter d'un premier succès. A l'âge de quinze ans, Lally-Tollendal, fils illégitime du comte de Lally, élevé sous le nom de Trophime au collège d'Harcourt, apprend du même coup le secret de sa naissance, l'arrêt porté contre son père ; il se précipite, il court, veut l'embrasser sur l'échafaud, arrive trop tard, ne voit que la trace du sang, s'évanouit sur les marches de l'église où l'on a porté les restes de la victime. N'est-ce pas de quoi justifier *le mouchoir à la main*, les larmes pathétiques sur tous les sujets pathétiques (ils ne manquaient pas à cette époque), la sentimentalité vibrante qui pendant longtemps contribuèrent à rendre Lally populaire ? Parfois il ennuyait ses collègues avec sa manie de mêler à tout la mémoire de son père, mais les tribunes et la rue, qui préfèrent toujours l'Am-

bigu à la Comédie-Française, Émile Zola à Octave Feuillet, Restif de la Bretonne à Montesquieu, ne se lassèrent pas si vite de ses larmes.

Le 15 juillet 89, Lally se rendit à Paris pour calmer le peuple, et dit, dans son discours à l'Hôtel de ville : « Nous venons vous apporter la paix de la part du roi et de l'Assemblée nationale ; il faut maintenant que nous apportions la paix de votre part au roi et à l'Assemblée. » Il essaya de sauver Berthier, revint à Paris pour en faire sortir Louis XVI par un coup de main, écrivit à la Convention pour s'offrir comme avocat du roi, rédigea un mémoire au roi de Prusse pour réclamer la liberté de Lafayette, publia une défense des émigrés adressée au peuple français. Un jour, il criait à Barnave : « Vous abusez de votre popularité » ; une autre fois, il interrompait Mirabeau : « On peut avoir de l'esprit, de grandes idées et être un tyran. »

Pendant la nuit du 4 Août, frappé du délire d'enthousiasme qui égarait toutes les têtes, il remit au président un billet portant ces mots : « Personne n'est plus maître de soi, levez la séance ! » Cet avis n'ayant pas été écouté, il voulut du moins tirer parti de l'état des esprits et, sur sa proposition, l'Assemblée décerna par acclamation à Louis XVI le titre de *Restaurateur de la Liberté française*.

Il eut un beau mot, un mot d'historien sur les Girondins : « Leur existence et leur mort furent également

funestes à la patrie[1] ». Pair de France sous la Restauration, il vote en libéral ou modéré, en ami convaincu de la prérogative royale, se défend d'appartenir à l'opposition. « Depuis dix ans que j'ai l'honneur de siéger dans la Chambre des pairs, j'ai toujours dit et je crois avoir prouvé que je n'étais ni de Paul, ni d'Apollon ou de Céphas, mais du Christ et de l'Évangile, c'est-à-dire du roi et de la Charte. » En effet, il parla presque toujours *sur* plutôt que *contre* les propositions du pouvoir, et ne sortit point des bornes d'une critique mesurée, impartiale.

Avocat réputé avant 1789, Bergasse[2] tomba à plat, percé à jour, dès qu'il parut à la Chambre : cette montagne de prétentions n'accouchait même pas d'une souris. Ainsi advient-il de beaucoup d'avocats, foudres de guerre au palais, médiocres et pompeusement insipides dès qu'ils abordent la tribune politique, la plus difficile de toutes assurément, celle qui exige les dons les plus rares. Du reste, Bergasse avait pris soin, dans son livre sur le magnétisme et Mesmer, d'avertir le public de ses prétentions à l'infaillibilité et à l'adoration muette : « Dans la société même qui me convient le plus, tout

1. La République ! Le nom seul est corrupteur ! a dit à peu près dans le même sens et avec plus d'esprit que d'impartialité, le comte de Falloux.

2. Né à Lyon en 1750, mort en 1832. — Biographie Michaud ; — Le *Rénovateur*, t. II. — *Gazette de Normandie* (numéro 155).

ce qui a l'air d'une discussion me rappelle au silence. » Rien de plus plaisant que de l'entendre se targuer *quand il voudra parler*, de faire taire la calomnie avec plus d'empire que personne. Comme écrivain, sa dialectique est assez déliée, son style incorrect, gâté par le néologisme et déclamatoire, mais d'une inspiration élevée. *La fière et imposante destinée que le Ciel m'a départie; toutes les vérités se pressent dans mon sein*; — *je porterai l'éloquence humaine jusqu'où elle peut aller* : voilà de ces bouffées d'amour-propre qui obscurcissent les vertus de Bergasse, la noblesse de son caractère, son ardent amour de la vérité. Il s'imagine que l'Europe tourne autour de lui, qu'il remplit un sacerdoce et fait œuvre de justicier en couvrant d'injures violentes ses adversaires ; le président de Saint-Fargeau prononce-t-il le jugement du parlement dans l'affaire Kornmann, il s'écrie que cet arrêt *blesse le ciel et déshonore la terre*. Après avoir combattu avec courage les excès révolutionnaires[1], après avoir accusé, bien qu'il fût lui-même captif à la Conciergerie et en présence de la mort, le terroriste Vadier, Bergasse vécut dans la retraite sous l'Empire, et devint en quelque sorte l'avocat consultant de la Restauration. L'empereur Alexandre qui le vit en 1814 chez madame de Krudener, l'avait en haute estime,

1. Bergasse dit à Montlosier, lorsqu'il vint siéger à la Constituante, en septembre : « Monsieur, vous êtes peut-être venu ici chercher la liberté, vous trouverez des tyrans ; ils sont là. »

l'écoutait, le faisait asseoir à côté de lui : « Mettez-vous de ce côté, disait-il, c'est ma bonne oreille (il était un peu sourd de l'autre). » Il fut plus fort que la disgrâce, écrit un de ses panégyristes, parce qu'il ne croyait pas qu'il pût y avoir de défaite véritable pour celui qui ne cède qu'aux inspirations de sa conscience.

« Je viens comme Catulle, avait dit le comte de Virieu[1] pendant la nuit du 4 Août, en proposant l'abolition du droit de colombier, je viens apporter mon moineau sur l'autel de la patrie. — Il est plus d'une Lesbie pour l'accepter, » répondit-on avec grâce. Il se montra moins bien inspiré dans une autre circonstance que raconte Montlosier : « Un jour, le 9 septembre 1789, lors de la discussion sur les deux Chambres, le comte de Virieu monta à la tribune, au sujet de quelque scène de massacre qui venait d'être rapportée. Il me semble l'entendre encore avec sa voix douce et tremblante : — Messieurs, je vous en conjure au nom de la patrie, rendez au pouvoir exécutif et au pouvoir judiciaire la force dont ils ont besoin. — Voilà des éclats de rire qui partent de toutes parts. A ce spectacle, Virieu, qui était homme de cœur, se relève et dit d'une voix forte : — Eh quoi ! faut-il qu'une Assemblée nationale soit emportée par une poignée de démagogues ? Il montre de la main la partie de la salle où siégeaient Mirabeau et Barnave : « Non, messieurs ! » En même temps, il lâche un f...

1. Né à Grenoble en 1754, mort en 1793.

qui retentit dans toute la salle. Ce f... allait être suivi, comme il me l'a dit depuis, d'un torrent d'imprécations. On ne lui en donne pas le temps ; toute l'Assemblée est aussitôt en tumulte, une multitude de voix demandent vengeance de l'insulte. Virieu se contente de descendre de la tribune ; tout est oublié [1]. »

Je croyais en relisant cette scène, repasser celle où Virgile raconte les mœurs, les rumeurs des abeilles, apaisées par un peu de poussière jetée sur les combattantes. Dans la ruche de la Constituante, les frelons paresseux et violents dévorèrent trop souvent le miel

« Les applaudissements, disait Fauchet, sont la liste civile du peuple... recueillir les éloges des bons citoyens et les éloges des mauvais, pour une Assemblée nationale, c'est avoir réuni tous les suffrages. » Mais de quel côté sont les bons citoyens? De quel côté sont les mauvais?

« Nous n'avions jamais prétendu rendre compte de l'épouvantable bavardage de la tribune, écrit Dumont qui, avec Duroverai, rédigeait pour *le Courrier de Provence* la chronique parlementaire de la Constituante. S'il y avait quelques discours importants, comme ils étaient presque tous écrits, Mirabeau avait soin de les demander pour nous. Plusieurs les envoyaient d'eux-mêmes. Les plus diffus se plaignaient quelquefois de ce qu'on avait réduit leur style hydropique et boursouflé. Peu étaient contents, mais cependant Mirabeau recevait des remerciements qui ne manquaient pas de nous revenir. « On doit croire dans les provinces, lui disait Chapelier, que nous parlons comme des oracles, quand on nous voit dépouillés de tout notre verbiage et de toutes nos sottises. »

» L'hypocrisie et la fureur occupent alternativement la scène. Chaque séance est un mensonge de plusieurs heures à l'aide duquel on déguise ses propres intentions. La crainte d'être soup-

amassé par les abeilles diligentes; et malheureusement il n'y eut pas là, comme dans les *Géorgiques*, un apiculteur expérimenté, pour écarter les parasites, calmer les querelles et recueillir tout entière la précieuse récolte préparée par les bons travailleurs.

çonné d'idées contraires à celles que l'on professe fait encore exagérer la dissimulation. Les papiers publics qui transcrivent les débats de la Convention ne présentent donc que l'histoire d'une mascarade... Individuellement, la Convention est composée de pygmées; mais ces pygmées, toutes les fois qu'ils agissent en masse, ont la force d'Hercule, celle de la fièvre ardente : c'est qu'ils sont poussés par les passions, par le plus grand des intérêts, celui d'échapper à la destinée dont les menacent cinq ans de crimes. »

(*Correspondance de Mallet du Pan.*)

LES CONSTITUTIONNELS, LES LÉGISTES

Mirabeau et les constitutionnels. — L'avocat du diable. — Thouret : un raisonnement biblique. — Pourquoi des hommes comme d'André ont-ils du crédit sur les assemblées? — Le couteau à deux tranchants. — Le triumvirat Duport, Lameth, Barnave. — Leur excuse et leur justification. — Les Salons avant 1789. — Les choses déraisonnables ne sont pas impossibles. — Le sang qui vient de couler est-il donc si pur? — Vous distribuez au peuple du pain empoisonné. — Le pouvoir de certains mots. — Tragédie macaronique des *Actes des Apôtres*. — L'avocat général de la Constituante. — Il n'y a pas de divinité en lui. — Éducation de Barnave par sa mère. Il se trace à lui-même sa règle de conduite. — Faire non le plus, mais le mieux. — Noble conduite de Barnave pendant le retour de Varennes. — Il ne suffit pas de vouloir être libres, il faut encore savoir l'être. — Un passeport pour la guillotine. — La tranquillité et la liberté. — Curieuse conversation avec Malouet. — Examen de conscience. — Ce qu'on peut attendre du parti modéré. — Hauteur d'âme de Barnave. — Ses rapports avec la reine. — La fatalité de la guillotine.

Mirabeau juge sévèrement les constitutionnels. « Je leur montrai, écrit-il à la Marck, qu'ils n'ont ni dans la tête ni dans l'âme aucun élément de sociabilité. Il n'y

a rien à faire avec ces roquets, qu'à les laisser japper d'une manière discordante. « Un des membres du comité, d'André, avoue à Mallet du Pan que ses collègues n'ont jamais eu aucun plan, qu'ils vivent au jour le jour, de motions en motions ; on dissertait, on délibérait, on ne votait guère. Ce qui manque à ces hommes, à La Rochefoucauld, Chapelier, Talleyrand, Emery, Crillon, Montmorency, Toulongeon, c'est un chef. Ils interprètent les cahiers des états généraux, apportent honneur et lumières à l'Assemblée, lancent la Révolution modérée et lui font franchir la première étape. Après la mort du roi, deux d'entre eux, La Rochefoucauld, Dupont de Nemours, se prononcent devant le comité pour la République, sans doute avec le désir d'être battus, prétend Michelet, qui traite Dupont d'avocat du diable. (On appelait ainsi un bon vieux prêtre qui, lorsqu'une jeune fille allait entrer en religion, venait lui représenter les délices de ce monde auquel elle s'apprêtait à renoncer, et tenter un dernier effort pour la retenir dans la vie laïque).

THOURET[1]

Cet avocat normand qui réussit à la tribune, après avoir réussi au barreau, fait partie de la brillante levée des intelligences par laquelle la nation répondait à l'appel de la royauté : partisan de la monarchie parlementaire qu'il affaiblit et démembre au point qu'elle devient le pont aux ânes de la République, adversaire du clergé, grand abstracteur de quintessence juridique, formaliste et procédurier, voyant sans doute dans la vieille monarchie un contrat résilié pour cause d'inexécution des conditions, comme Dupin vit plus tard dans la Charte de 1830 un contrat synallagmatique entre le roi Louis-Philippe et le peuple français; sobre, serre dans sa dialectique quand il s'agit de confectionner ou

1. Né en 1746 à Pont-l'Évêque (Calvados), exécuté le 22 avril 1794. — Voir sur Thouret le discours de rentrée prononcé par M. Roussellier, devant la Cour de cassation, le 16 octobre 1885.

discuter une loi, excellant à condenser sa pensée, à coordonner ses arguments, mais étranger aux inspirations, aux vues de l'homme d'État, et abandonnant à d'autres la gloriole des incidents tumultueux, les intrigues de couloirs, la bruyante popularité des clubs. Sa logique, dit Michelet, tranchait les nœuds où les plus forts semblaient s'embrouiller. Au besoin il improvise, et sait retourner contre l'agresseur l'aiguillon de sa propre ironie; « M. l'abbé Maury, s'écriait-il, m'a accusé dans sa très pompeuse péroraison, d'avoir arrangé des phrases; je ne m'en attribue pas le mérite; l'honneur en reste aux yeux des connaisseurs, à M. l'abbé Maury. » Tel fut le préambule du discours où il formula sa théorie sur les personnalités civiles, création de la loi, que la loi peut, selon lui, anéantir.

Veut-on un spécimen de son argumentation quand il s'avise de combiner l'ironie et la logique, quand, par exemple, il veut démontrer que l'instruction criminelle devant le jury doit être écrite? « Un homme était accusé par deux témoins d'un assassinat; c'était, disaient-ils, à la faveur du clair de lune qu'ils avaient vu commettre le crime. L'accusé allait être condamné au supplice. On consulte l'almanach, il n'y avait pas eu de clair de lune ce jour-là. Retranchez la déposition écrite, et dites-moi comment on aurait pu punir ces deux faux témoins. Ce n'est pas là ce que nous avons répondu, auraient-ils dit. » Thouret ne s'arrête pas au déluge, sans doute parce que les monuments juridiques

de cette époque n'ont pas été conservés, mais il invoque la Bible : « Ne vous imaginez pas non plus que l'audition séparée des témoins n'offre point d'avantage. Cette forme sauva l'honneur de Suzanne : les vieillards furent entendus séparément, se contredirent, et elle fut reconnue innocente. » L'esprit du légiste revêt toujours sa couleur particulière, son cerveau garde l'empreinte du moule juridique, il pâlit devant une virgule, se cristallise dans un texte, quitte rarement les sentiers battus pour frayer des voies nouvelles à travers les principes : tout lui est dédale, tout pour lui se hérisse de *mais*, de *pourquoi*, de *cependant*, de *si*; du moins évite-t-il les fondrières, les précipices, du moins avec lui marche-t-on sur un terrain plus solide. Mais que peuvent les précautions des sages en présence d'événements aussi prodigieux, que pèsent les calculs d'un ingénieux architecte en face d'un tremblement de terre qui, en un clin d'œil, ébranle les assises d'une ville, écrase les maisons, les habitants? Aux situations extraordinaires il faudra toujours des hommes extraordinaires.

Nommé président du tribunal de cassation, Thouret, en 1792 et 1793, partage son temps entre ses devoirs juridiques et l'éducation de son fils, composant des grammaires grecque, latine, française, des traités de métaphysique, des tableaux chronologiques d'histoire ancienne et moderne. Arrêté le 26 brumaire an II, il continue à s'occuper de son enfant : on lui portait

chaque jour ses devoirs qu'il corrigeait avec le plus grand soin.

On assure que le président du tribunal révolutionnaire lui posa cette étrange question : « N'est-ce pas toi qui remuais la semelle à côté de Louis Capet, lorsque ce dernier vint accepter la constitution de 1791 sous ta présidence? » A la séance du 3 septembre 1791, Thouret était assis à côté du roi, et les pamphlets de l'époque lui reprochèrent, comme une action très indécente, d'avoir tenu ses jambes croisées, et, pendant sa réponse à celui qu'il qualifiait : le plus haut fonctionnaire de l'État, de n'avoir cessé d'agiter sa jambe gauche posée sur la droite.

En 1800, Beugnot fit l'éloge de Thouret qu'il appelle : « orateur sans écart, métaphysicien sans obscurité, érudit sans pesanteur, homme d'État sans système. Il avait, ajoute-t-il, atteint ce degré de perfection qui n'éblouit plus, et dont le commun des hommes est assez mauvais juge : semblable à ces statues antiques dont le mérite consiste dans l'accord parfait de toutes les parties, dans le développement insensible de la ligne du beau, et qui, par cela même qu'elles ne sont qu'une sage imitation de la belle nature, produisent moins d'effet sur le vulgaire que ces compositions gigantesques et forcées qui le frappent ou l'épouvantent. » Le compliment paraît fort, et cependant Beugnot était de ceux qui pensent qu'on ne doit que la vérité aux morts. Or, Thouret était monté sur l'échafaud le 3 flo-

réal an II, avec Chapelier[1], d'Esprémesnil, avec Malesherbes, guillotiné pour avoir, à l'âge de soixante-dix-sept ans, *fait son héroïque début au barreau*[2] comme défenseur du roi devant la Convention. C'est par Thouret et Chapelier, jugés dignes par la Terreur de partager l'échafaud de Malesherbes, qu'ont été transmis à Bonjean les grands exemples des Dubourg et des Duranti.

Un autre légiste, c'est Target[3], membre de l'Académie française, avocat célèbre, écrivain prolixe et lourd, orateur diffus, prétentieux, le plus moqué de tous les membres de la Constituante; mais il en aurait fallu bien d'autres pour faire la ponction de son éloquence hydropique. Dans un de ses discours, il avait laissé échapper cette lapalissade : « L'Assemblée ne veut que la paix et la concorde, suivies du calme et de la tran-

1. Thibeaudeau, qui assistait à la séance du 4 Août, décrit en ces termes l'attitude de Chapelier : « Le tiers état ébahi, transporté, n'avait qu'à tendre les mains pour recevoir. Chapelier, président, semblait dire : « Messieurs, y pensez-vous? prenez garde à ce que » vous faites! Vous le voulez? soyez les bienvenus! Donnez! don- » nez! nous acceptons de grand cœur. » Montlosier, homme d'engouement et de parti pris, compare Chapelier à Mirabeau, tant qu'il eut la disposition de lui-même; mais le jeu et la débauche eurent bientôt énervé cette brillante intelligence.

2. Le mot est de M. Renouard, ancien procureur général à la Cour de cassation, membre de l'Institut, un des magistrats qui, par leurs vertus et leurs talents, honorèrent le plus leur compagnie.

3. Né en 1733, mort en 1807.

quillité. » Les royalistes s'en emparèrent, le tournèrent en ridicule, et les *Actes des Apôtres* lui firent une terrible guerre de brocards à propos de son rapport sur la constitution, « la petite Targetine[1] ». On alla jusqu'à

1. Target raconta à Lacretelle un trait curieux de Martin, le philosophe cynique, l'émule de Diogène et de Timon. Il l'avait chargé de chapitrer un jeune homme qui trahissait une grande passion pour le jeu. Martin plaida comme un éloquent moraliste et lança cet argument en forme de péroraison : « Et pour vous montrer combien cette passion est abrutissante, c'est que moi qui viens de l'attaquer avec tant de conviction, je ne possède plus qu'un écu et que je vais le jouer en vous quittant. » « Il discernait tout avec sa lanterne, dit Lacretelle, et frappait tout de son bâton, à droite, à gauche, aussi fort que juste : œil perçant, lèvre mordante, parole brève et acérée, sens aigu et profond, maintien négligé et mine sordide, il avait tout du patron des cyniques. Un auteur d'anecdotes eut pu faire fortune à le suivre. Il versait ses traits les plus piquants indifféremment dans le ruisseau ou dans les salons, où il était encore admis en souvenir de son ancienne élégance. » (Voir sur Martin, *les Causeurs de la Révolution*). Un soir, dînant chez un restaurateur, Martin demande une poire à l'hôtesse, en lui recommandant surtout de la lui donner mûre. « Madame, dit-il en payant son écot, je vous avais demandé une poire mûre et non pourrie. — Que voulez-vous, monsieur ? je n'étais pas dedans. — C'eût été bien pis. » Et il sortit.

En 1893, Chapelier, proscrit par les réformateurs, après avoir été chaud partisan des réformes, passait déguisé sur la place de la Bastille avec un de ses amis. « Voilà, lui dit cet ami, où s'élevait la citadelle de la tyrannie, contre laquelle vous avez dit de si belles choses. Maintenant, nous sommes sous le règne de la liberté, de l'égalité, de la fraternité et de la guillotine. J'espère que nous avons fait là un fameux échange ! » Chapelier, après un moment de silence, répondit : « Qu'on la rebâtisse, et qu'on m'y enferme ! »

faire étendre de la paille et du fumier devant sa porte, pour que le bruit des voitures ne troublât point l'accouchement.

C'est de lui, observe Dumont, dont on disait qu'il s'était noyé dans son talent; les grands mots l'étouffaient. Il se pose volontiers en mentor et pédantise juridiquement. Rien ne le peint mieux que cette conversation avec Montlosier : « Vous arrivez, monsieur, de votre province, vous n'êtes peut-être pas encore bien au fait de nos hautes matières politiques. En fait de législation, le corps législatif est *demandeur*, le roi est *défendeur*; en fait de finances, c'est le contraire : le roi et les ministres procèdent en *demandant*, l'Assemblée en *défendant*. » Louis XVI lui fit l'honneur de le désigner pour un de ses défenseurs, honneur auquel il eut la faiblesse de se soustraire.

D'ANDRÉ[1]

Flexible dans ses opinions, habile à nager entre deux eaux, à garder un pied dans tous les camps, employant les formes jacobines à servir la royauté, doué d'un coup d'œil prompt, d'une facilité réelle à s'exprimer sans être orateur, ce conseiller au parlement d'Aix sut rester influent sur la majorité de la Constituante, fit partie des comités les plus importants, fut élu trois fois président. Fidèle à son système de bascule, il parle tantôt contre les royalistes, tantôt contre les révolutionnaires. Il ne craignait pas d'accuser Mirabeau d'avoir fomenté l'émeute où Pascalis trouva la mort à Aix, et répondait à l'abbé Maury qui l'accusa de vouloir être le légataire du grand orateur : « Oui, je voudrais

1. Né en 1759 à Aix en Provence, mort en 1825. — Voir sur d'André, une notice de M. Sylvestre : *Mémoires de la Société royal d'agriculture.* — *Mémoires de madame de Rémusat*, t. II, p. 237.

avoir ses talents pour vous confondre et prouver votre perfidie. » Les assemblées accordent, sinon leur sympathie, du moins leur crédit à de tels hommes[1], parce qu'ils répondent à un sentiment assez général, parce qu'ils représentent les solutions mixtes, celles qui ne compromettent pas, et que leur esprit de pénétration, de prévoyance, leurs attitudes énigmatiques laissent à penser qu'ils interprètent l'opinion publique ou l'opinion de très hauts personnages, qu'ils possèdent des secrets lucratifs : on se dit tout bas qu'il convient de rester en bons termes avec ces ministres de l'imprévu et du mystère : en cas de succès définitif, ne serviraient-ils pas de trait d'union, de répondants auprès du vainqueur ? Combien peu, en effet, parmi les plus ardents patriotes, allaient alors jusqu'à la République, combien

1. Les luttes de la tribune étaient très ardentes, mais les combattants déposaient leur haine, retrouvaient leur bonne humeur en la quittant, et savaient rendre justice à leurs adversaires. Des conversations originales s'engageaient dans les couloirs et parfois aboutissaient à de plaisants résultats. Un jour l'abbé de Pradt et Rewbell s'étant mis à se disputer, chacun prétendant amener son interlocuteur à résipiscence, la transaction suivante s'établit entre eux. Si la République venait à se fonder, Rewbell qui y aurait de l'importance, devait garantir et sauver l'abbé de Pradt; si la contre-révolution s'effectuait, l'abbé rendrait le même office à Rewbell. Et peu s'en fallut que ce contrat innommé sortît son effet : aussitôt que Rewbell fut directeur, il fit chercher partout l'abbé de Pradt pour lui faire rendre ses biens et procurer toutes les réparations possibles. (Voir Lacretelle)

dans le secret de leur âme, répétaient le vers de Corneille:

> Ah! ne me brouillez pas avec la... royauté!

Dumont, ami de d'André, lui trouvait une figure triviale, un je ne sais quoi d'un Frontin de comédie: officieux d'ailleurs, aimant, courageux dans l'adversité, ardent au travail, agronome émérite, simple de manières et timide en société. Les contemporains le surnomment : le couteau à deux tranchants; Brissot l'accuse d'être vendu à la cour, Sieyès imagine ce dialogue entre d'André et son valet de chambre :

D'ANDRÉ.

Quel est l'ordre du jour?

JEAN.

Monsieur, c'est la question des commissaires du roi auprès des tribunaux.

D'ANDRÉ.

Ote-moi cet habit : donne-moi le vieux.

JEAN.

Monsieur, il est tout usé par les coudes.

D'ANDRÉ.

Tant mieux, c'est ce qu'il me faut; donne-moi aussi mon vieux chapeau et mes vieux bas.

JEAN.

Monsieur veut-il ses bottes? Il fait mouillé.

D'ANDRÉ.

Non, elles sont toutes neuves ; je veux mes gros souliers à clous de fer. Un peu de boue ne gâte rien. Ceci est une affaire d'importance. Me voilà bien. Qui diable, en me voyant ainsi équipé, peut penser à la liste civile?

D'André se plaignait du rôle ingrat qu'on le forçait de jouer ; pour ses amis et lui les plus grandes difficultés venaient de la cour. Le roi, disait-il à Dumont, écoute un grand nombre de conseils et il les amalgame en les gâtant tous. Il y a une multitude de petites intrigues et aucun véritable concert. Les sottises accumulées rendent la cour suspecte et donnent un air de contre-révolution à tous ceux qui travaillent sincèrement au maintien de la monarchie constitutionnelle. Le plus grand de leurs dégoûts était de se trouver associés malgré eux à des hommes qui auraient voulu les faire pendre pour rétablir le despotisme.

Vers la fin de 1791, il s'associa à une maison de commerce et ouvrit un magasin d'épicerie à Paris, croyant flatter le peuple, tout en faisant fortune. Il devint le point de mire des caricatures et des pamphlets ; on le représenta coiffé d'un pain de sucre, puis on le traita d'accapareur, on mit sa maison au pillage, et il dut passer en Angleterre. Il fut chargé des affaires de *Monsieur*

pendant l'émigration ; directeur général de la police, intendant de la maison du roi, directeur des domaines de la Couronne sous la Restauration, la nature de ses facultés le destinait, non aux premiers rôles, mais aux grands emplois intermédiaires, à ceux qui exigent la finesse, la dextérité plus que des talents exceptionnels.

DUPORT[1]

Duport, Lameth[2], Barnave : l'homme de la pensée inspiratrice, de la tactique, l'homme de l'exécution, l'homme de la parole ; le triumgueusat, selon Brissot et Mirabeau, le camp des Tartares d'après les aristocrates. Les triumvirs ont derrière eux trente à quarante députés, La Borde-Méréville, le duc d'Aiguillon, Menou, Beauharnais, etc... mènent d'abord le club des Jacobins, où, tapi dans leur ombre, Robespierre les regarde tuer Mirabeau. On sait le dicton populaire : ce que Duport pense, Lameth le fait, Barnave le dit. Un instant, après la mort de Mirabeau, ils dominèrent l'Assemblée ; ce sont les Ariste et les Cléante de la politique.

1. Né en 1760, mort en 1798.

2. « Nous les avons enterrés tout vivants, » dit Lameth à propos des parlements. — Voir sur les Lameth l'ouvrage de M. Aulard, la Biographie Michaud et l'*Histoire de l'Assemblée constituante* d'Alexandre de Lameth (2 vol.).

Madame de Rémusat traçait en 1807 un piquant portrait d'Alexandre de Lameth, devenu préfet impérial, grand admirateur de Bonaparte, et resté toutefois le défenseur (de tels contrastes sont moins rares qu'on ne pense) des intentions de l'Assemblée constituante : « J'aimerais assez le préfet qui a une politesse noble et de bon goût, mais il est trop froid et trop préfet, il ne parle que de son département, ne sait pas un mot de ce qui se passe hors d'Aix-la-Chapelle, n'ouvre pas un livre, et ne fait que sa place... Vous voyez que ce n'est pas là le Lameth d'autrefois. Il l'est encore dans certaines opinions constituantes qu'il se plaît à mettre en avant. Mais ce qui est remarquable, c'est qu'il ramène toujours la conversation sur les scènes passées, et qu'il aime à rappeler ses liaisons avec l'ancienne cour et la faveur qu'on lui témoignait. Quand il parle ainsi, on le regarde et on ne trouve rien à répondre... Il vient quelquefois me faire des petites visites du matin. Au bout de quelques moments, il trouve le moyen de mettre la conversation sur les commencements de la Révolution, sur l'Assemblée constituante, sur ses idées de régénération. sur ses espérances de réforme. Il arrange tout cela de son mieux, il fait des contes que j'ai l'air d'adopter et qu'au fond je ne repousse pas entièrement, parce que je trouve en moi une disposition, naturelle dans ce siècle-ci, à excuser une bonne partie des erreurs politiques. Hier je lui ai fait raconter les circonstances de sa captivité, et, après avoir pensé que le roi de

Prusse avait eu assez raison d'arrêter *ce trio*, cependant j'ai trouvé qu'on avait été bien dur. Je crois que je les ai presque plaints, mais surtout cette pauvre madame de Lameth, la mère, qui partageait la prison de son fils dans les derniers temps, et qui avait six cents marches à monter pour arriver au donjon. Il conte bien ce qu'il a souffert. J'ai été surtout frappée d'une obligation de danser qu'il s'était imposée pour faire de l'exercice. Pendant trente-neuf mois, à la même heure, il sautait en chantant une contredanse, et il m'a avoué qu'il s'était souvent surpris à répandre des larmes au milieu de ce triste rigodon. C'est à la fin d'une pareille contredanse qu'une fois il s'est déterminé à se couper la gorge avec un rasoir, et qu'il en a été empêché par un domestique qui l'a surpris. » Le préfet Lameth eût sans doute répété le mot de madame d'Houdetot sur Napoléon : « Il rapetisse l'histoire et il agrandit l'imagination [1]. »

Duport, conseiller au parlement, député de la noblesse, politique sagace, hardi dans le conseil, eut une grande influence sur le groupe des *trente voix*. Il va très loin dans la révolution modérée [2] qu'il veut fixer dans la royauté. Ce n'est pas un orateur, mais une

1. *Mémoires de madame de Rémusat*, t. III.

2. Le roi se rendait-il populaire par quelque démarche en faveur de la Révolution, l'Assemblée en devenait jalouse. « Le pouvoir exécutif fait le mort, disait Lameth. On n'avait jamais assez abattu l'autorité royale, on la voyait toujours prête à res-

fois, lorsqu'il combat la non-rééligibilité des constituants, il atteint une grande hauteur d'éloquence :

« Je vois dans l'éloignement le despotisme sourire à nos petits moyens, à nos petites vues, à nos petites passions, et y placer sourdement le fondement de ses espérances. Ce qu'on appelle la Révolution est fait : les hommes ne veulent plus obéir aux anciens despotes; si l'on n'y prend garde, ils sont prêts à s'en faire de nouveaux, et dont la puissance plus récente et plus populaire serait mille fois plus dangereuse. Tant que l'esprit public n'est pas formé, le peuple ne fait que changer de maîtres; mais ce changement ne valait assurément pas la peine de faire une révolution. » C'est dans ce discours qu'il caractérise avec finesse la tactique de Robespierre : « Daignez ouvrir les yeux sur le système adroit de certains hommes qui n'ont assumé aucune responsabilité personnelle; car ce n'en est pas une que d'avoir combattu avec frénésie tout ce qui est raisonnable, et d'avoir tenu sans interruption une chaire de droit naturel. C'est ce système qu'on veut continuer. »

Un autre jour, il parla contre la peine de mort : il demandait un peu naïvement « si une société qui se fait légalement meurtrière n'enseigne pas le meurtre,

susciter. Le mal même qu'on lui avait fait la faisait craindre : de là cette constitution de 1791 que Dumont appelle un monstre, où le roi figurait comme un hors-d'œuvre, étant partout en apparence, mais n'ayant aucun pouvoir réel.

et voulait qu'on rendît *l'homme respectable à l'homme* ». La Terreur, le régicide, la guillotine sans épithète et la guillotine sèche allaient pendant huit ans infliger un terrible démenti à ses espérances, à cette politique de l'âge d'or : la loi d'ironie, la loi de Hobbes, la politique de fer triomphaient sur toute la ligne ; de même que certains fous raisonnent faussement sur des prémisses folles, le peuple se ruait d'un crime dans d'autres crimes sans liaison avec les premiers. Mais ce qui excuse et peut-être absout les hommes comme Duport et Barnave, c'est le spectacle des abus des monarchies absolues, c'est cette réflexion de Fox écrivant en 92 à lord Holland : « Tandis que les Français font tout ce qu'ils peuvent pour rendre le nom de la liberté odieux, les despotes se conduisent de manière à montrer que la tyrannie est pire », — c'est que les hommes politiques de la vieille Europe ne sont plus, selon le mot de Mallet du Pan, que des *marionnettes de papier mâché* ; qu'ils violent effrontément le droit des gens, l'équité, se coalisent contre les faibles pour les dévorer ; c'est qu'il faut, pour pratiquer la tolérance et l'impartialité, faire la part des circonstances, voir ces hommes dans leur jour véritable, aux prises avec des événements inouïs qui n'offraient aucun terme de comparaison, errant pour ainsi dire sans boussole à travers un chaos, portés naturellement à agrandir le domaine de la liberté, parce qu'avant 89, on avait étendu démesurément le domaine du pouvoir.

Quand Duport crut le moment venu, il n'hésita pas à marquer la limite, et c'était un avertissement à ses collègues que cette définition de la liberté : « La liberté est la limite des droits de chacun, limite posée par la justice, exprimée par la loi, défendue par la force publique. » Il soulevait le voile qui cachait les prétentions encore timides du parti républicain : « En vain dira-t-on que leur projet est ridicule. Est-ce parce que les choses sont déraisonnables qu'elles sont impossibles ? Depuis qu'on nous rassasie de principes, que le mot même, comme tant d'autres, est devenu trivial, comment ne s'est-on pas avisé de penser que la stabilité est aussi un principe de gouvernement ? »

Accusé après Varennes [1] d'avoir connu le projet de Louis XVI, il répond noblement : « Si le roi m'avait demandé mon avis, je ne lui aurais pas conseillé ce départ, mais s'il m'avait choisi pour le suivre, je serais mort à ses côtés en me glorifiant d'une si belle mort. »

On raconte que, pendant son séjour en Suisse, après avoir été sauvé par Danton, son ancien protégé devenu son protecteur, Duport fit une traduction de Tacite, qu'on n'a point retrouvée. N'avait-il pas appris à détester toutes les tyrannies, les tyrannies d'en haut, les

1. « Si le roi nous a quittés, disait-on gaiement, la nation reste ; il peut y avoir une nation sans roi, mais non pas un roi sans nation. » « Voilà notre grand embarras parti, m'écrivait une personne qui rendait grâce au roi d'avoir abdiqué le trône ». (*Souvenirs de Dumont.*)

tyrannies d'en bas, les plus exécrables de toutes, parce qu'elles échappent à la responsabilité, parce qu'étant collectives, elles restent anonymes, impunies devant l'histoire. Les Césars romains ont eu leur Tacite, les foules césariennes attendent le leur.

BARNAVE[1]

Le jour où Barnave fut conduit au supplice, deux hommes d'un certain âge, assez bien vêtus, appuyés à la grille de la Conciergerie, dans la cour du Palais, vis-à-vis de l'escalier, en face de la fatale charrette, semblaient s'être mis là pour apostropher le condamné : profitant d'une clameur de huées pour n'être point reconnus, ils lui crièrent : « Barnave, le sang qui coule est-il donc si pur ? »

Ainsi, jusqu'au pied de la guillotine, ce mot, lancé dans un moment d'impatience, après le massacre de Foulon et Berthier, en réponse à un discours déclama-

1. Né en 1761 à Grenoble, guillotiné en 1793. — Notice de M. Béranger de la Drôme, en tête des Œuvres de Barnave. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*. — Loménie, *Esquisses historiques*. — *Rapports* des Observateurs du comité de Sûreté générale. — *Dictionnaire de la Conversation*. — Jules Janin, *Barnave*. — Duc de Lévis, *Souvenirs et Portraits*.

toire de Lally-Tollendal, résonnait à l'oreille de Barnave comme un écho vengeur, comme si ses ennemis voulaient qu'il lui fît escorte devant Dieu, et s'attachât à son âme, pareil à la tache de sang sur la main de lady Macbeth. Tant la haine des partis veille implacable, tant une phrase malheureuse, souvent incomprise et dénaturée, se répercute dans les esprits, devient légende, traîne après elle un cortège de calomnies et de douleurs. Les foules qui n'ont pas le temps de discerner, prennent toutes brûlantes en quelque sorte ces paroles d'un ennemi ou d'un ami, et avec elles le jugent, le condamnent, ou le placent sur le pavois. Combien, après cette autre exclamation de Barnave [1] : « Vous distribuez au peuple du pain empoisonné! » crurent qu'il accusait Malouet et son parti autrement qu'au figuré ! Combien, après les imprécations d'Isnard, s'imaginèrent que les Girondins rêvaient de détruire Paris, de démembrer la France ! Encore aujourd'hui n'entend-on pas répéter contre la restauration le *cliché des fourgons de l'étranger*, résumer la politique de la monarchie de Juillet dans ce conseil de M. Guizot : « Enrichissez-vous ! » ou dans cette boutade d'un poète en rupture de ban : « la France s'ennuie ! » Et de M. Jules Favre la foule retiendra-t-elle autre chose que son serment de ne céder à la Prusse ni une pierre de nos forteresses, ni un

1. Le troisième mot que lui attribue le duc de Lévis » : Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! a été prononcé en réalité par Robespierre ou Brissot.

pouce de notre territoire [1]. Les peuples ont besoin de formules, et renouvellent sans cesse le sacrifice du bouc émissaire.

Atroce, sanguinaire, boucher [2], néronnet, hyène du

1. M. Jules Favre, après la guerre de 1870-1871, plaidait en province contre les Dominicains, et il avait parlé avec cette éloquence amère, cette méchanceté étincelante dont il semblait garder le monopole. Son spirituel adversaire M. Jacques Piou, aujourd'hui député de la Haute-Garonne, se leva et lui cingla au visage ce sanglant exorde : « Non, monsieur, les Dominicains ne vous céderont ni une pierre de leur couvent, ni un pouce de leur terrain ! »

2. Les *Apôtres* qui ne ménagent pas Barnave, et qui appliquent contre leurs adversaires la politique des calembours et des coq-à-l'âne n'oublient point Barnave dans cette tragédie macaronique, chef-d'œuvre du genre burlesque, où Mirabeau explique à Populus que le pouvoir est un grand gâteau qu'il veut déchiqueter et distribuer équitablement.

Connaissant leurs désirs, je donne aux plus ardents
Quelques Etats et l'or de Londres et d'Orléans.
Je délègue à *Lasnon* l'empire des prairies,
Barnave aura de droit celui des boucheries;
Muguet aura les fleurs; au nazillant *Buzot*
Tous les veilleurs du coin payeront un impôt,
Le trop heureux *Bailly* palpera les épices,
Les lapins de *Clapier* combleront les délices.
Collinet des moutons réglera les destins,
Bouillotte aura les jeux et *Grégoire* les vins.
Martinet régnera sur la gent enfantine,
Fricot présidera toujours à ma cuisine.
Le riche *Nourrissart*, le précieux *Roulhac*
Régneront au pays de l'heureux Pourceaugnac.
Bazoche aura le pas sur les clercs de notaire,
Lanusse aura sous lui tous les apothicaires,
Dutrou doit présider aux plus aimables jeux,
Et Nicodème aura le royaume des cieux.

Dauphiné, ses adversaires accablent Barnave d'épithètes violentes : la légende grossissait si vite que nombre de gens s'étonnaient de ne trouver en lui ni la physionomie, ni le son de la voix, ni les manières d'un homme féroce[1]. Chose remarquable, ce cri malencontreux détonne dans le caractère, l'œuvre, la vie oratoire de Barnave ; à ses contemporains plus impartiaux, il semble l'*avocat général de la Constituante*, tant son éloquence, toute de dialectique serrée et de raisonnement, dédaigneuse de métaphysique et de sensibilité, excelle à éclairer, à résumer un débat, et se rapproche de la manière des Anglais ; un peu sèche par exemple,

Brocheton sur les eaux étendra son empire,
Mes *Curés* pourront tous bien boire et mal écrire,
Et l'enchanteur *Merlin*, par des charmes nouveaux,
Fascinera les yeux sur nos doctes travaux.
Tous les deux étonnés du nœud qui les rassemble,
Les rois *Bracq* et *Perdrix* doivent régner ensemble.
Sous lui le roi *Target* aura tous les ballons ;
Lameth doit aux couvents guider nos escadrons.
Ce que *Bouche* et *Lanusse* auront de disponible,
A *Cochon* purement doit être réversible.
Au vertueux *Bandit* je donne les forêts.
Et quand, suivant le cours de mes vastes projets,
J'irai dicter des lois dans une autre contrée,
Il représentera ma personne sacrée.
Chassebœuf de Poissy sera le commandant,
Chapelier des castors sera le président,
La Poule aura les grains, *Colombe* la volée ;
Lateste aura l'esprit de toute l'Assemblée.

1. On lui reprocha aussi un peu de morgue et on l'appela : Narcisse-Barnave.

dénuée en général de flamme, de coloris. C'est une belle lumière qui brille à peu de frais, qui éclaire sans échauffer. *Il n'y a pas de divinité* en lui, disait Mirabeau, qui ailleurs le compare *à un jeune arbre qui croît pour devenir un jour mât de vaisseau.* A tout prendre, l'orateur préféré de l'Assemblée et le meilleur après, bien après Mirabeau[1], se prodiguant à la tribune où il parle sans notes, interprète fécond de Duport et Lameth, d'une maturité précoce, fier et impatient de l'injustice, hardi parfois jusqu'à l'imprudence, mais captivant la sympathie de ses collègues par la sincérité de son âme.

En général, remarque Montlosier, il n'avait, ni comme Maury, ni comme Cazalès, encore moins comme Mirabeau, la faculté d'entreprendre et de traiter un grand sujet *ex abrupto*; il ne savait rien d'avance. Sa manière était de laisser discourir d'abord les orateurs, de se pénétrer de leurs pensées et, après y avoir fait un

1. Un jour même il combat avec succès certain projet de Mirabeau accueilli avec enthousiasme, et Etienne Dumont remarque avec peine la faiblesse de la réplique de son ami : « Ce fut une de ces occasions où je regrettai que Mirabeau, qui saisissait tout superficiellement et n'approfondissait rien, eût si peu le talent du débat parlementaire ; il ne sut répondre à Barnave, il ne connaissait rien sur la question au delà de son discours, et il ne la possédait pas même assez pour en reproduire les arguments sous les formes de la réplique. » Mirabeau esquiva la difficulté par un mot. Comme Barnave le plaisantait sur ce que son projet n'était applicable que dans dix ans : « Le préopinant, riposte-t-il, paraît oublier que, si les rhéteurs parlent pour vingt-quatre heures, les législateurs parlent pour tous les temps. »

choix qui était toujours habile, il proposait comme à lui une opinion qui n'était le plus souvent qu'un résumé ou un amalgame. Dans une seule occasion, celle de la déchéance après le retour de Varennes, il a eu une opinion tout entière à lui et émanant de lui; son discours fut sublime. Cazalès disait souvent qu'il le regardait comme le premier talent de l'Assemblée, mais il y avait sans doute en cela de la générosité d'ennemi; Barnave, d'un coup de pistolet, lui avait mis en pièces quelques os du crâne. Après cela on est à tout jamais ami ou ennemi.

Barnave est le chef-d'œuvre de sa mère, femme d'un rare mérite, qui de bonne heure lui inculqua les mœurs austères de la vieille bourgeoisie et lui donna, avec le goût de la politique, l'exemple de la fermeté. Un jour, elle le conduit au spectacle à l'âge de neuf ans, et elle occupait une loge que le duc de Clermont-Tonnerre, gouverneur peu aimé du Dauphiné, réservait à l'un de ses favoris. Le directeur, l'officier de garde la prient de se retirer, elle refuse; on lui envoie quatre fusiliers, elle s'obstine et ne cède qu'à la demande de M. Barnave qui, prévenu de l'affront fait à sa femme, accourt et l'emmène en disant à haute voix: « Je sors sur l'ordre du gouverneur. » Le public, la bourgeoisie l'accompagnent en triomphe, et ressentent l'injure au point de prendre, de tenir l'engagement de ne pas retourner au spectacle jusqu'au jour où, sur la prière des autorités, elle y reparut. Près de monter à

l'échafaud, Barnave pensait à sa mère et adressait à ses sœurs cette lettre toute cornélienne : « C'est ma mère qui doit élever vos garçons. Elle leur communiquera cette âme courageuse et franche qui fait des hommes, et qui avait été, pour mon frère et pour moi, plus que tout le reste de notre éducation[1]. »

A dix-sept ans, il se bat pour son frère et reçoit un coup d'épée à deux lignes du cœur; sans négliger le monde où l'agrément de sa conversation le fait rechercher par les familles les plus distinguées de Grenoble, il se livre à d'immenses lectures, entre au barreau par déférence pour son père et se trace à lui-même sa règle de conduite : « En faisant bien mon état, en saisissant son esprit pratique, j'aurai soin de ne pas laisser ravaler mon goût, mes idées, non plus que mon caractère et mes mœurs. » Après chaque plaidoirie, il s'érige en censeur de lui-même; un jour, par exemple, il écrit sur ses Tablettes : « Trop de longueurs, surtout dans les moyens; il fallait les traiter avec précision, simplicité,

1. Très jeune encore, il donne à ses sœurs de malicieux conseils, se pose vis-à-vis d'elles en disciple du bonhomme Chrysale : « Jeunes filles, ne perdez jamais la mémoire des maximes de vertu que mes leçons et mon exemple ont dû vous inculquer. Soyez résignées, aimez la tranquillité, la retraite. Préférez ouvertement le cloître au monde. Brodez les vestes avec soin, apprenez à faire supérieurement les chemises, et je vous promets le bonheur sur la terre et dans le ciel. » Et Barnave n'a pas si grand tort, car, au bout du compte, la plupart des hommes ne demandent que trois choses aux femmes : être jolies, savoir faire la cuisine et bien les écouter.

et non les filer en périodes. » Et une autre fois : « Travailler, mûrir davantage mes causes et puis les traiter d'abondance ou avec des extraits fort courts, en homme rompu. Exercer ce genre dans ma chambre, m'attacher essentiellement à la netteté, à la brièveté ; c'est la passion des juges. Cette année a amené en moi un progrès de la pratique sur la théorie en tout genre ; j'ai plus observé les faits et mes réflexions ont porté plus immédiatement sur eux. »

Dans l'*Introduction à la Révolution française*, composée en prison, Barnave se peint tel qu'il est après son élection aux états généraux : passionné pour la liberté, convaincu qu'elle ne peut exister sans un gouvernement monarchique et qu'elle rencontre sa ruine dans ses excès, désirant qu'on *fît non le plus mais le mieux*, plaçant l'élévation du caractère dans la franchise et la mesure, avouant modestement que, s'il a parfois oublié celle-ci, c'est alors seulement qu'il a cessé d'être lui-même, comme le jour où il se sépara de Monnier en lui disant : « Monsieur, vous avez votre réputation faite ; je veux faire la mienne. » Oui, dans sa course ardente vers la liberté, il fit escale à l'île d'Utopie ; oui, la joie de démolir dans l'abus l'empêche parfois de comprendre la difficulté de construire dans la raison, la nécessité de proportionner l'attaque à la résistance, le remède à la maladie, de ne pas substituer un chaos à un autre chaos, et qu'il est plus aisé de manier la pioche que la truelle. Du moins évite-t-il de glorifier ses

erreurs et n'a-t-il d'autres mobiles que la justice et la vertu.

La fuite de Varennes achève d'imprimer aux idées de Barnave une nouvelle orientation. Courtisan du malheur, ému de sympathie respectueuse pour cette grande adversité, il témoigne à la famille royale, pendant le retour à Paris, des attentions délicates, un dévouement qui contrastent avec l'ignoble conduite de Pétion, le bellâtre ridicule qui ose écrire que Madame Elisabeth éprouva pour lui *l'attrait de la nature*, Madame Elisabeth, cet ange de pudeur qui, la tête sous le billot, suppliait « au nom de Dieu, monsieur le bourreau, de lui couvrir le sein. » Un prêtre, coupable de s'être approché pour saluer les augustes victimes, est saisi par une troupe de furieux qui vont le massacrer : Barnave s'élance et leur crie : « Tigres, avez-vous cessé d'être Français ? » Étonnée, la bande recule et lâche sa proie. Et comme Louis XVI disait aux trois commissaires de l'Assemblée qu'il n'avait jamais eu l'intention de quitter la France, Barnave se retourna vers Dumas et observa : « Voilà un mot qui sauvera le royaume[1]. »

1. « Un sentiment d'orgueil que je ne saurais trop blâmer dans un jeune homme du tiers état, disait la reine en parlant de Barnave, lui a fait applaudir à tout ce qui aplanissait la route des honneurs et de la gloire pour la classe dans laquelle il était né ; si jamais la puissance revient dans nos mains, le pardon de Barnave est d'avance écrit dans nos cœurs... » Elle me disait que sa conduite en route avait été parfaite, tandis que la rudesse républicaine de Pétion avait été outrageante ; qu'il mangeait, buvait dans la berline

Après l'acceptation de la constitution, on s'occupa de former la maison du roi ; on n'osa pas former la

du roi avec malpropreté, jetant les os de volailles par la portière, au risque de les envoyer jusque sur le visage du roi; haussant son verre, sans dire un mot, quand Madame Elisabeth lui versait du vin, pour indiquer qu'il en avait assez... Pressé par la reine de prendre quelque chose, Barnave lui répondit : « Madame, les députés de l'Assemblée nationale, dans une circonstance aussi solennelle, ne doivent occuper Vos Majestés que de leur mission et nullement de leurs besoins. » La reine lui demanda quels moyens il lui aurait conseillés : « La popularité, Madame. — Et comment pouvais-je en avoir, elle m'était enlevée ? — Ah ! Madame, il vous était bien plus facile de la reconquérir qu'à moi de l'obtenir. »

Le roi avait commencé à parler à Pétion sur la situation de la France et sur les motifs de sa conduite, fondée sur la nécessité de donner au pouvoir exécutif la force nécessaire, puisque la France ne pouvait être république : « Pas encore, à la vérité, répondit Pétion, parce que les Français ne sont pas assez mûrs pour cela. » Cette audacieuse et cruelle réponse imposa silence au roi qui ne parla plus jusqu'à son arrivée à Paris. Pétion tenait sur ses genoux le dauphin ; il se plaisait à rouler sur ses doigts les beaux cheveux blonds de l'enfant et, parlant avec action, il tirait ses boucles assez fort pour le faire crier. « Donnez-moi mon fils, dit la reine, il est accoutumé à des soins, à des égards, qui le disposent peu à tant de familiarités... »

« Nous tenons encore les fils qui font mouvoir cette masse populaire, » dit quelque temps après Barnave à M. de Jarjayes, en lui montrant un gros volume sur lequel étaient enregistrés les noms de tous les gens que l'on faisait agir à volonté par la seule puissance de l'or. Il était en ce moment question d'en payer un nombre considérable pour s'assurer d'acclamations bien prononcées lorsque le roi et sa famille reparaîtraient au spectacle à l'époque de l'acceptation de la Constitution (*Mémoires de madame Campan*, t. II, p. 151 et suiv.).

maison civile. « Comment voulez-vous, Madame, écrivait Barnave à la reine, parvenir à donner le moindre doute à ces gens-ci sur vos sentiments? Lorsqu'ils vous décrètent une maison militaire et une maison civile, semblable au jeune Achille parmi les filles de Lycomède, vous saisissez avec empressement le sabre pour dédaigner de simples ornements. » La reine persista : « Si cette maison constitutionnelle était formée, il ne resterait pas un noble près de nous, dit-elle, et quand les choses changeraient, il faudrait congédier les gens que nous aurions admis à leur place. »

Il sacrifie sa popularité, s'efforce de sauver l'inviolabilité royale, de relever les débris du trône en les cimentant d'institutions libérales, et, dans un de ses plus beaux discours, retourne l'accusation de servilité contre ceux-là mêmes qui réclament la déchéance de Louis XVI : « Vous allez jusqu'au délire du courroux parce que l'homme-roi a fait une faute; vous seriez donc comme des esclaves prosternés à ses pieds s'il avait flatté vos goûts? Et voyez le danger d'une pareille disposition, car la nation française sait bien mieux aimer qu'elle ne sait haïr. » Et encore : « Vous n'avez pas senti que si, par l'effet d'une passion, la nation pouvait détruire la royauté, elle pourrait, par une autre passion, détruire la République pour établir la tyrannie. » Presque seul, il combat le découragement, l'intrigue et l'anarchie toujours croissants, trouve des mots dignes de Mirabeau : « Il ne suffit pas de vouloir être

libres, il faut encore savoir l'être... Dès que le gouvernement est établi, que la constitution est garantie, il n'y a plus qu'un même intérêt pour ceux qui vivent de leur propriété ou d'un travail honnête. C'est alors que l'on distingue ceux qui veulent un gouvernement stable d'avec ceux qui ne veulent que révolution et changement, parce qu'ils grandissent dans le trouble, comme les insectes dans la corruption. » De telles paroles tombant comme une épée sur les Jacobins, étaient un passeport pour la guillotine.

Ailleurs il montre les peuples désirant d'une inégale ardeur ces deux immenses bienfaits, la tranquillité et la liberté : « Pour le commun des hommes la tranquillité est plus nécessaire que la liberté; pour le commun des hommes, la tranquillité est le premier besoin, la liberté politique n'est qu'un superflu qui fait le bonheur, mais qui n'est pas rigoureusement nécessaire. Si vous ne les mariez pas ensemble, vous les rendrez incompatibles. Si vous présentez à la nation la perte de la tranquillité dans l'établissement de la liberté, craignez de voir bientôt cette majorité détruire la liberté plutôt que de se condamner à un état perpétuel d'agitation et d'incertitude. »

Malouet nous a transmis une curieuse conversation qu'il eut avec Barnave, venu à résipiscence, décidé à *enrayer*, à distribuer au peuple *ce pain empoisonné* qu'il dénonçait naguère : « J'ai dû vous paraître bien jeune, me dit-il, mais je vous assure que j'ai beaucoup

vieilli depuis quelques mois. Je lui répondis qu'en effet je le croyais maintenant arrivé à la maturité de l'âge dont il lui restait la vigueur, qu'il était temps d'en faire un bon usage et qu'il en avait les moyens. Nous entrâmes aussitôt en matière. Voici ce qu'il me dit : sauf une douzaine de députés tels que Pétion, Rewbell, Buzot, Robespierre[1], Dubois-Crancé, tous les constitutionnels ont le même désir que moi de terminer la Révolution et de rétablir l'autorité royale sur les plus larges

1. Robespierre, disait-il à Lacretelle, cache son ambition et son pouvoir futur sous l'ennui qu'il nous inspire; mais il ne dit pas un mot qui ne forme un peuple sanguinaire, tout prêt à lui remettre la hache. Je n'aurais jamais pu me lier avec Barnave, même quand il n'aurait pas été dans la faction Lameth, ennemie de Mirabeau; il avait un amour-propre irritable, un air jaloux et colère, une présomption révoltante, mais beaucoup de talent pour la discussion, quand il se fut un peu exercé, car dans les commencements il était prolixe jusqu'à l'ennui. Les seuls argumentateurs de l'Assemblée nationale qui eussent quelque portion de ce talent de réfuter étaient Maury, Clermont-Tonnerre, Barnave et Thouret. Barnave surtout était armé de logique ou de dialectique, et suivait pied à pied les raisonnements de ses antagonistes; mais il n'avait point d'imagination, de coloris ni proprement d'éloquence. Comme on faisait un jour le parallèle de ses talents didactiques et des talents oratoires de Mirabeau, quelqu'un dit : « Comment pouvez-vous nous comparer cet espalier artificiel à un arbre en plein vent qui se déploie dans toute sa beauté naturelle. » Il est sûr que ces deux hommes n'étaient pas de la même trempe, mais Mirabeau sentait bien son côté faible, et un jour qu'il avait parlé dans ce genre de réfutation avec un peu de succès, il nous disait : « Je vois que pour improviser sur une question, il faut commencer par la bien savoir. » (*Souvenirs de Dumont*).

bases. La revision des décrets nous en donnera les moyens, si le côté droit veut y prendre part sans humeur, sans enflammer le côté gauche par une opposition absolue, si enfin vous voulez reconnaître franchement les points principaux de la constitution. Nous élaguerons tout ce qu'il nous sera possible d'élaguer sans trop alarmer les démocrates. Mais que pensez-vous des projets du côté droit ? Que veut-il ? Que fera-t-il ? » — Je lui dis : « La minorité n'a point de projet arrêté, et malheureusement n'en a jamais eu. Son état actuel est l'exaspération que vous avez excitée, l'humeur, le dégoût de tout ce qui se fait, et une espérance vague que tout cela croulera. Ils n'attendent rien de votre revision, parce que tout ce que vous voudriez conserver comme nécessaire leur paraît, sauf les vrais principes de la liberté, dangereux et insoutenable. — Oh me dit-il, en êtes-vous là aussi ? — Oui, avec la différence que je compte pour beaucoup ce que voulez et ce que vous pouvez faire, et que j'y concourrai de tout mon pouvoir par moi et mes amis. — Mais combien de voix cela fait-il ? — Quarante ou cinquante, pas davantage, et cela suffit. Ce qui restera d'opposition servira à constater la liberté des suffrages et vous êtes bien sûr de la majorité. »

A la fin de l'entretien, Chapelier survient, est mis au courant et Malouet leur développe sa tactique : faire le jeu à la tribune, de telle sorte que Chapelier et Barnave aient le beau rôle, puissent l'accabler de sarcasmes

et paraître séparés profondément d'avec lui. — En effet, Malouet parla dans le sens convenu, mais la gauche protesta si vivement que Chapelier oublia sa promesse et fit retirer la parole à Malouet. Au surplus la fuite de Varennes, en surexcitant les passions populaires, révélait au parti républicain sa force, portait le coup le plus terrible aux modérés, et ne laissait en présence que l'extrême droite et l'extrême gauche. Les orateurs parlementaires, les hommes politiques allaient devenir moins persuasifs que les Démosthènes à un écu par tête, que les Catilinas de la borne et du ruisseau. On croyait n'avoir dit qu'*au revoir* à la monarchie constitutionnelle, on lui avait dit un long adieu.

Lorsque l'Assemblée nationale, interdisant à ses membres la réélection, eut coupé le pont entre elle et ses successeurs, Barnave comprend qu'on a manqué le port, et qu'il faut faire double traversée[1]. « Ce n'est plus le voyage d'Amérique, dit-il, c'est celui de l'Inde. » Et résumant son examen de conscience politique :

1. « Combien Barnave ne frémissait-il pas d'être désarmé de la parole quand les nouveaux attentats en faisaient présager de plus terribles ! Je ne connais pas, disait-il, un plus horrible tourment que celui de combattre pour l'ordre d'une manière abstraite, sans point de ralliement, sans étendard, sans chef et sans armée, contre le gré de ceux qui sont chargés de le protéger, presque en dépit même de ceux qu'on veut sauver : telle est notre situation. Ce qu'il y a de pis, c'est que nous nous la sommes faite par une magnanimité imbécile. Il faut donc l'accepter, quelque horrible qu'elle soit, elle est préférable au remords et à la honte. » (Lacretelle).

« Nous avons remué la terre bien profond, nous avons trouvé un sol fécond et nouveau, mais combien en est-il sorti d'exhalaisons corrompues ! Combien d'esprit dans les individus, combien de courage dans les masses, mais combien peu de caractère réel, de force calme et surtout de véritable vertu !... Le parti modéré a toujours lâchement abandonné ses chefs, tandis que le parti aristocratique ou populaire a toujours vaillamment soutenu les siens. Tout ce qu'on peut en attendre, en général, ce sont des vœux secrets et quelques applaudissements lorsqu'on a vaincu pour lui, un faible appui dans le succès, nulles ressources dans la défaite, aucun espoir de vengeance. Dans cette révolution, il n'y a jamais eu d'énergie, d'ensemble et de talent que pour l'attaque. »

Arrêté le 19 août 92, Barnave reste pendant plus de quinze mois enfermé, à Grenoble d'abord, puis au fort Barraux, d'où il aurait pu s'évader sans peine ; il résiste aux instances de ses amis. Un jour même que le jeune réquisitionnaire chargé de le garder s'endormit, il le réveilla : « Tu dors, et si je m'échappais, que deviendrais-tu ? » Le 3 novembre 1793, on le transféra à Paris. Danton lui fait savoir qu'il sera libre s'il écrit à la Convention; il refuse : « Leur demander justice, ce serait reconnaître la justice de leurs actes antérieurs, et ils ont fait périr le roi. Non, j'aime mieux souffrir et mourir que perdre une nuance de mon caractère moral et politique. » On a rapporté que peu d'instants avant

sa comparution devant le tribunal révolutionnaire, son ami Baillot parvint à pénétrer dans sa prison, le trouva pâle, abattu, et comme il s'étonnait : « Hélas! dit le prisonnier, ils veulent m'empêcher de me défendre, ils veulent m'enlever l'honneur de ma mort; on me prive de nourriture et je succombe à la faim. » Baillot indigné court chercher et rapporte des aliments, Barnave les dévore et tendant la main à son ami : « Quel service vous m'avez rendu! A présent du moins je puis mourir comme je le dois. »

Il mourut, en effet, comme il le devait, étonnant le public et les jurés, lançant comme un soufflet à ses bourreaux sa dernière harangue[1], modèle d'argumen-

1. Barnave, devant le tribunal révolutionnaire, affirma n'avoir jamais eu de correspondance avec le Château. Mais tel tribunal, telle déposition. Voici d'ailleurs comment Sainte-Beuve interpréta cette réponse, d'après le témoignage de M. de Jaucourt.

« Barnave ne vit jamais la reine. C'est Duport qui la voyait au nom de Barnave; mais l'intermédiaire habituel était le chevalier de Jarjayes dont la femme était de la maison de la reine. Quand la reine voulait faire à Barnave une communication quelconque, elle mettait un écrit cacheté dans la poche de Jarjayes, et celui-ci le transmettait à Barnave, lequel après en avoir pris connaissance, le replaçait recacheté dans la poche du messager, de façon que la reine pût le reprendre et le détruire. Le même procédé servait aux avis que Barnave voulait donner à la princesse; même passage par ladite poche et même retour aux mains de Barnave... La poche de Jarjayes était comme un bureau où chacun déposait sa réflexion, son impression personnelle, son monologue, sans avoir l'air de se douter qu'un autre que soi en pût prendre connaissance. » Point n'est besoin à mon sens, d'une telle explication pour justifier Bar-

tation serrée, où parfois éclatent les accents d'une éloquence impétueuse ; se sachant condamné d'avance, il lutta jusqu'au bout pour l'honneur, pour la gloire de son nom, et, lorsqu'en sortant du tribunal, il vit sur son passage Camille Desmoulins pleurant à chaudes larmes : « Camille, dit-il, tu ne m'en veux pas ; nous avons, dès le commencement, défendu la même cause ; je fais des vœux sincères pour que tu n'en sois pas la victime comme moi. » Vœux stériles ! La Révolution ne laissait ni à ses amis ni à ses ennemis le temps de vieillir : il semble que, poussés par l'inexorable fatalité de la guillotine, tous s'efforcent de décupler par l'action les courtes saisons qu'elle leur concédait, de vivre

nave : les juges devant lesquels il comparaissait n'étaient point des juges, le tribunal n'était pas un tribunal, leurs sentences n'étaient que des assassinats, et les victimes ne leur devaient pas plus la vérité qu'un voyageur surpris par des brigands dans une forêt n'est tenu de leur révéler le lieu où il a caché son argent. Madame Campan rapporte au contraire que Barnave voulut prendre congé de la reine avant de quitter Paris en 1792 : « Vos malheurs, Madame, lui dit-il, et ceux que je prévois pour la France m'avaient décidé à me dévouer pour vous servir. Je vois que mes avis ne répondent pas aux vues de Votre Majesté. J'augure peu de succès du plan que l'on vous fait suivre. Vous serez perdue avant que les secours parviennent à vous. Bien sûr de payer de ma tête l'intérêt que vos malheurs m'ont inspiré, je demande pour toute récompense l'honneur de baiser votre main. » La main auguste lui fut tendue avec une émotion profonde. La reine sentait qu'elle perdait une chance d'être sauvée, Barnave perdait toutes ses chances de la servir.

des éternités en un instant. Comme don Juan, le héros de l'amour, cherche à épuiser pendant sa jeunesse toutes les joies de la terre, ces don Juan de la politique mettent des siècles dans une année, des années dans un mois et se hâtent de vider la coupe : ils tombent, et, à peine renversés, d'autres prennent place dans le char infernal. La plupart meurent jeunes : Mirabeau à quarante-deux ans, Camille à trente-trois, Robespierre, Danton à trente-cinq, Barnave à trente-deux, Saint-Just à vingt-six ; les Girondins ne dépassent guère trente-six ans. La Révolution choisit ses instruments parmi ceux qui n'ont point encore servi : elle les lance, les pousse en haut, et les broie après qu'ils ont rempli leur tâche : pour elle tout est bon, tout est indifférent, tout est successivement soleil et nuit, tempête et chaleur. Semblable à la fatalité antique, cruelle comme les anciens dieux mexicains, impassible comme l'idole de Jaggernat, elle continue sa marche vers l'inconnu, moissonnant chaque jour davantage dans le champ de la vie humaine, sourde à la pitié, sourde à son propre intérêt, écrasant ses pontifes et ses incrédules, ses serviteurs fidèles et ses adversaires, conduite par deux puissantes divinités, la peur et l'envie.

II

L'ESPRIT DES ORATEURS DE LA DROITE
A L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE

Vaublanc, Ramond, Mathieu Dumas, Lemontey, Stanislas de Girardin. — La politique de la droite à la Législative : défense stérile de la constitution de 1791. — Mot de M. de Serre : toutes les majorités ont été honnêtes. — Les députés du centre. — Célimènes politiques. — Un épouvantail jacobin : l'appel nominal. — La volonté qui agit surpasse l'esprit qui délibère. — Le cultivateur-député Moreau. — Hua, Gorguereau, Frondière.

Le caractère général de la politique de la droite sous l'Assemblée législative, c'est la défense consciencieuse et stérile de l'idéale et chimérique constitution de 1791 : ces royalistes modérés, au nombre de cent soixante, renforcés parfois par les députés du centre, combattent pour la liberté, pour la monarchie au nom des principes de 1789, disputent le terrain pied à pied, enlèvent dans certaines occasions la majorité : ils se tiennent à égale distance des Jacobins blancs et des

Jacobins rouges, conspués, honnis par les uns et les autres, et, la mort dans l'âme, assistent à ces journées populaires qui, d'un seul coup, en quelques heures, déchirent les chiffons de papier constitutionnels, anéantissent les votes des assemblées, ruinent la royauté, mettent au-dessus des lois les philosophes à piques : leurs rares victoires sont des victoires blessées à mort.

Les principaux orateurs du groupe, Ramond, Vaublanc, Dumolard, Stanislas de Girardin, Quatremère de Quincy, Becquey, Mathieu Dumas, de Jaucourt [1], Lemontey, Hua, partagent les sentiments, emploient les formules emphatiques de l'époque, soutiennent des propositions conservatrices avec des arguments démocratiques : c'est d'ailleurs le seul moyen d'obtenir quelque attention, la précaution oratoire indispensable dans une assemblée qui a l'habitude de délibérer au milieu des huées. Ainsi, lorsque Couthon demande une loi contre les prêtres insermentés, Ramond réclame la question préa-

1. Ni les discours, ni les écrits politiques de Jaucourt, de Quatremère de Quincy, le grand antiquaire, de Pastoret, jurisconsulte éminent, ministre de Louis XVI, chancelier de France pendant la Restauration, ne fournissent l'occasion de les ranger dans une galerie d'hommes d'esprit. Il y a cependant un beau mot de Pastoret que je dois rappeler. Après la Révolution de 1830 et sous prétexte de refus de serment, on raya son nom de la liste des membres du Conseil général des hôpitaux de Paris : « Je croyais, dit-il, n'y avoir, depuis trente ans, prêté serment qu'aux pauvres ».

lable sur le mot même de *prêtre*, et comme mesure sévère *le plus profond mépris* ; un autre jour il déclare que les six derniers mois de 1789 sont remplis de tant de merveilles qu'ils peuvent compter pour une année. Dans un rapport daté de 1792, Vaublanc proclame qu'avant la Révolution les Français étaient de grands et de faibles enfants, que maintenant seulement ils sont des hommes. Le mot de liberté exalte l'imagination, l'esprit et le cœur de Girardin ; bref, tous, plus ou moins ont été possédés par la magicienne, tous ont passé bail avec l'espérance, fait provision d'un enthousiasme que l'insolence du hasard allait mettre à trop rude épreuve[1].

1. « En toutes choses, il y a, j'oserai dire, l'homme de 89, le Girondin et le Jacobin ; je ne parle pas de la nature des opinions, mais de leur caractère et de leur allure; ce sont là comme trois familles d'esprits, on les retrouve plus ou moins partout où il y a mouvement d'idées. L'homme de 89, c'est-à-dire d'audace et d'innovation, mais avec limites et garanties, avec circonspection passé son 14 juillet et avec arrêt devant les 10 août, l'esprit sans préjugés, courageux, qui apporte au monde sa part d'innovation et de découverte, mais qui ne prétend pas le détruire tout entier pour le refaire, qui ouvre sa brèche, mais qui reconnait bien vite, en avançant, de certaines mesures imposées par le bon sens et par le fait, par l'honnêteté et par le goût... Veut-on des noms ? En philosophie, Locke en est, Descartes lui-même n'en sort pas : j'y mets André Chénier en poésie. — Il y a une classe d'esprits girondins; plus audacieux, plus téméraires, ils sont plus perçants et plus étroits ; ils vont d'abord aux extrêmes, mais ils reculent à un certain moment; une certaine honnêteté de goût, de sentiment, les tient, les saisit et les sauve... moins honorables que

« Toutes les majorités ont été honnêtes, disait M. de Serre devant la Chambre des députés de la Restauration. — Comment! Toutes? Même la Convention? s'écrie un interrupteur. — Oui, même la Convention, répondit-il, mais elles ont été faibles et dominées. » — C'est, à vrai dire, une mince honnêteté, celle d'hommes que la peur entraîne dans des complicités positives ou négatives, dans l'adhésion aux actes que leur conscience réprouve, qui ont du courage quand le courage n'est pas trop dangereux, qui se dérobent à l'appel nominal, se retrouvent au scrutin secret, tremblent devant les hurlements des tri-

les précédents, ils sont plus intéressants et touchants; l'imagination les aime; je les vois surtout romanesques et poétiques. Une limite plus ou moins rapprochée, non douteuse pourtant, les sépare de ce que j'appellerai les esprits jacobins; ils ont marché ensemble dans un temps, mais la qualité, la trempe est autre. Ces derniers... se trouvent nombreux de nos jours... rien ne les effraie, ni ne les rappelle; *de plus en plus fort!* de l'audace, puis de l'audace et encore de l'audace, c'est là le secret à la fois et l'affiche. Dans leur hardiesse d'érudition (s'ils sont érudits) et leur intrépidité de système, ils remuent, ils lèvent sans doute çà et là des idées que des chemins plus ordinaires n'atteindraient pas; mais le plus souvent à quel prix, dans quel entourage! Tout en éprouvant du respect pour la force éminente de quelques-uns en cette famille d'esprits, j'avoue ne sentir que du dégoût pour les incroyables gageures, les motions à outrance et l'impudence native de la plupart. Des noms paraîtraient nécessaires peut-être pour préciser, mais le présent est trop riche et le passé trop pauvre en échantillons. Seulement, et comme aperçu, pour un Joseph de Maistre, combien de Linguet! » (Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. II.)

bunes, Célimènes politiques qui sourient aux divers partis, flottant sans cesse entre l'intérêt, la crainte et la raison, fléau des assemblées, obstacle éternel d'un gouvernement parlementaire. Tels furent les députés du centre, les Impartiaux de la Législative, phalange souvent immobile pour le bien, dont le vote fait la majorité, selon qu'ils penchent du côté de leur opinion intime, ou du côté de celui qu'ils croient le plus fort, appuyant surtout les factieux de leur masse inerte. On votait par assis et levé, mais quand la droite avait la majorité, la gauche la contestait, réclamait à grands cris l'appel nominal : aussitôt les honnêtes gens de se retourner. Pourquoi ? Parce que les Jacobins firent de l'appel nominal, en l'imprimant, un véritable épouvantail, un moyen de terreur : « Il était bon, disaient-ils, que le peuple connût ses amis et ses ennemis. » Et, en réalité, ces listes fatales devaient devenir des listes de proscription. Est-ce-là leur excuse, leur justification ? Non certes : en vertu de la loi d'engrenage, la peur des honnêtes gens fit la force des violents, la peur rendit possibles les proscriptions, la peur plia les Assemblées sous la dictature des tribunes, la peur courba vingt-cinq millions de Français sous le joug de deux cent mille Jacobins. La peur devient la plus triste des spéculations, et la fermeté le meilleur calcul, lorqu'elle est une fermeté pratique, car la volonté qui agit surpasse l'esprit qui délibère. Hua avait pour collègue au côté droit un honnête cultivateur de Seine-et-

Marne, Moreau, qui lui avait donné sa confiance : dans les discussions embarrassantes, il venait lui dire en riant : « Monsieur Hua, prenez garde à ce que vous allez faire, car je voterai comme vous. » Un jour qu'ils traversaient les Tuileries en sortant de l'Assemblée, un groupe se forme, les escorte, les injurie, les menace. Tout à coup, une voix s'élève : « Regardez donc ce drôle d'aristocrate ; c'est un mâtin de paysan qui gardait les vaches dans son pays. » Moreau se retourne et avec beaucoup de dignité : « Je suis, messieurs, non pas un gardeur de vaches, mais un honnête cultivateur ; j'étais plus respecté dans mon village que je ne le suis depuis qu'on m'a envoyé législateur à Paris. » La réponse déconcerta cette populace qui les laissa aller. De combien de crimes n'aurait-on pas fait l'économie si tous les honnêtes gens avaient ressemblé à Moreau, à Dumas, à Daverhoult qui, le pistolet au poing, frayaient un passage à leurs collègues au travers de la foule furieuse ; à Frondière qu'on envoyait à l'Abbaye pour avoir crié à la gauche : « C'est un beau talent que celui de tromper le peuple » ; à ce Gorguereau dont le sang-froid rappelle celui de M. Guizot dans une séance célèbre en 1843, auquel on voulut pendant un discours contre les fauteurs de troubles, dix fois ôter la parole, auquel elle fut dix fois maintenue par décret, et qui alla jusqu'au bout ; à ce Hua qui d'un coup de poing envoie rouler au milieu de la salle un enragé qui veut l'arracher de la tribune, qui après un rapport

sur des fonds dont on expliquait fort mal l'emploi, lance cette observation : « Vous avez déclaré ce matin que les ministres emportaient les regrets de la nation ; d'après le rapport que vous venez d'entendre, je vous propose de déclarer qu'ils emportent aussi son argent[1] ? »

1. « Les constitutionnels sont des instruments passifs et non des ouvriers ; ils sont tous maintenant réduits, ou à prendre le masque républicain ou à épier dans l'obscurité et les bras liés des circonstances à venir qui leur permettent de reparaître. » Mallet du Pan écrivait, en 1795, ces lignes qui peuvent en partie s'appliquer à la situation des Quatre-Vingtneuvistes en 1792.

VAUBLANC[1]

La véritable improvisation. — L'abus des discours écrits. — Faire des livres à la tribune. — Une assurance lucrative contre le danger. — Qu'est-ce qu'un roi ? C'est un porteur d'épée! — Le procès de l'opinion publique : il n'y a point d'opinion publique, tout dépend de la conduite de celui qui gouverne. — C'est moi qui la fais. — Gouverner est un art fait de force et d'habileté. — La fausse finesse. — Pour être persuadé de leur innocence, il me suffit qu'ils soient accusés par vous. — M. de Châteaubrun. — Le don de la réplique. — Maximes politiques. — L'habitant de Neufchâtel et l'assignat de cinq francs. — Charité intelligente. — Anecdotes. — Réponse à un optimiste : nous périrons d'un coup de bonne intention.

Du courage, de l'esprit, le sens de la tactique dans les Assemblées joint à une souplesse plus réelle qu'ap-

1. Vaublanc (né en 1756, à Saint-Domingue, mort en 1845). *Mémoires sur la Révolution*, 4 vol. in-8° ; — *Essai sur l'instruction et l'éducation d'un prince au* XVIIIe *siècle*, Paris, in-8° ; — *Le dernier des Césars*, in-8° ; — *Soliman II, Attila, Aristomène ;* — *Fastes mémorables de la France*, 1838, in-8° ; Contes et mélanges de littérature, 1840, in-8° ; etc. — Aulard, t. Ier. — Biographie Michaud.

parente, des facultés d'improvisation servies par une mémoire excellente, par la méditation et l'étude continuelle des grands écrivains politiques, une froide audace qui ne se dément jamais, ni au milieu des orages de la Législative et de la Convention, ni devant l'émeute, ni dans les luttes parlementaires contre le parti libéral sous la Restauration, la conception énergique et excessive du principe d'autorité, une vision claire, rapide du moyen et du but, l'amour de l'action politique, du gouvernement, l'activité de la pensée, la préoccupation constante de moraliser, de philosopher sur les événements présents, de les rapporter, de les comparer à ceux du passé : de tels traits intéressent à la vie d'un personnage qui, soldat, orateur, historien, poète, auteur dramatique, député, préfet, ministre de l'intérieur, joua un rôle, sinon important, du moins fort honorable pendant quarante des années les plus glorieuses et les plus tourmentées de notre histoire. D'autres étudient l'homme privé, les ressorts qui mettent en mouvement son âme, qui donnent le branle à ses affections, à ses vices, à ses vertus ; le comte de Vaublanc a étudié, il décrit avec sagacité l'homme parlementaire, l'homme de parti, le jeu des coulisses de la politique, les pensées de derrière la tête des Assemblées, leurs prétentions et leurs défauts. Il pense et fait penser ; il a le sens du pittoresque, de la loi d'ironie, aime les voyages, la musique, la poésie, lit Plutarque, La Fontaine et Racine pendant ses proscriptions, pratique

beaucoup Montaigne, Retz, Pascal, s'inspire de Montesquieu qu'il cite avec à-propos. Un jour, après une de ses meilleures improvisations, un député lui dit : « Vous avez appris par cœur. — Non, point par cœur, répond-il, mais par tête, car j'ai tout cela dans ma tête depuis trente ans. » Voilà, selon lui, le secret de l'orateur, il réfléchit avant de parler, et les idées amènent naturellement les expressions. L'improvisation ne consiste pas à parler sans connaissance antérieure et sur-le-champ d'une chose qu'on ne connaît point : les Républiques antiques méprisaient ces sophistes qui parlaient de la sorte, et l'on sait cette observation d'Annibal au sujet d'un de ces rhéteurs qui venait de disserter devant lui sur l'art militaire : « J'ai vu bien des fous dans ma vie, mais je n'avais pas encore rencontré un homme aussi insensé[1]. »

Vaublanc préconise donc l'improvisation des paroles, non celle des idées, et, en même temps, il s'élève avec force contre les discours écrits, contre cette innovation qui permettait de *faire des livres à la tribune*, de se livrer aux écarts d'une déraison sentencieuse, au luxe intempérant des grandes phrases empanachées. Tous les discours de métaphysique qui ont sapé les principes

1. Comme ministre de l'intérieur, Vaublanc concourut à cette épuration de l'Institut en vertu de laquelle Étienne, Arnault, Garat, Grégoire, le duc de Bassano, etc., furent rayés de la liste des académiciens. Cette proscription lui valut le surnom de *Maupeou littéraire*.

de gouvernement dans la Constituante, ceux qui ont accusé le roi dans la seconde Assemblée étaient écrits. Jamais Vergniaud, Condorcet, Brissot et tant d'autres n'auraient pu dire à la tribune ce qu'ils y ont lu, parce que l'esprit de l'homme n'est pas capable de trouver, en improvisant, cette multitude de tours préparatoires, d'expressions couvertes d'un voile hypocrite, par lesquels ils amenaient insensiblement l'Assemblée à entendre les propos les plus violents. Déjà, bien auparavant, Dumont de Genève avait remarqué qu'une grande partie des travaux qui se produisaient à la tribune était manufacturée au dehors, qu'on ne se faisait aucun scrupule de débiter un discours qu'on n'avait pas composé, de s'honorer de cette espèce d'imposture publique. Le préjugé persiste encore sous la Restauration et beaucoup de députés se plaignent que Vaublanc « ne les ait pas jugés *dignes d'entendre un discours écrit* [1] ».

Il a vu, il raconte les terribles éblouissements de la faiblesse, de la peur, *cette passion redoutable*, et s'efforce de démontrer qu'ils font toute la force des factieux,

1. On ne lit presque plus aujourd'hui et, depuis la Révolution, de grands progrès ont été réalisés dans cet art de la parole qui est aussi une science et un don. Nous avons, de 1870 à 1890, entendu bien des discours qui peuvent être comparés à ceux des plus puissants orateurs de la Restauration et de la monarchie de Juillet il suffit de citer, parmi les maîtres de la tribune : MM. Bocher, Buffet, duc de Broglie, duc d'Audiffret-Pasquier, Chesnelong, de Mun, Gambetta, Challemel-Lacour, Ribot, Jules Simon, de Freycinet, Léon Say, Clémenceau, etc...

que le sang-froid, la fermeté constituent une excellente garantie, une assurance lucrative contre le danger. Ainsi la *Plaine*, le *Ventre*, pensait comme ses amis de la droite et lui, mais n'osait s'asseoir auprès d'eux, voter comme eux. « Plus les hommes faibles s'entassent les uns auprès des autres, plus ils se communiquent leur faiblesse ; elle devient contagieuse. Tel homme du *Ventre* qui pâlissait aux appels nominaux quand il entendait prononcer son nom, aurait voté différemment et avec fermeté, s'il avait pris la résolution de s'asseoir au côté droit. Des membres qui s'asseyaient quelquefois à droite, se mettaient parmi les Ventrus lorsqu'ils prévoyaient que, dans une question importante, on voterait à l'appel nominal. » C'est que les effets de la faiblesse sont plus prodigieux encore que ceux des passions les plus violentes, et rassemblent, plus souvent qu'aucune autre passion, les contradictoires. Les Ventrus votaient sous l'obsession de la Montagne, la Montagne votait sous les vociférations des tribunes, sous la crainte de la rue. Louis XVI donna l'exemple de la faiblesse lorsqu'il répondit aux gardes nationaux qui lui demandaient de porter leur uniforme : « J'examinerai, dans mon Conseil, si la constitution me permet de porter l'uniforme de la garde nationale. » Quel démenti à la définition de Vaublanc : « Qu'est-ce qu'un roi ? C'est un porteur d'épée ! » La Révolution a été en partie l'ouvrage de la peur, et, d'ailleurs, rien de plus rare que le courage politique, bien autrement difficile que le courage du soldat :

dans une assemblée, on reste le maître de parler ou de se taire, de cacher sa faiblesse sous le voile du vote secret.

L'auteur des *Mémoires* fait son procès en règle à l'opinion publique, ou plutôt à ces cent opinions publiques qu'il a vues depuis quarante ans paraître et disparaître comme des feux follets. « On la nomme la reine du monde, observait Voltaire, elle mérite ce nom; car, toutes les fois que la raison se présente pour la combattre, la raison est condamnée à mort. » C'est l'opinion publique qui proscrivait les *bicaméristes*, qui envoyait à la guillotine les suspects, qui propageait les erreurs funestes et aussi les vérités utiles; et n'y avait-il pas en même temps plusieurs opinions publiques, celle des faubourgs et celle des bourgeois, celle des constitutionnels et celle des Jacobins, celle de Paris et celle de la province, et, de tout temps, chaque parti n'a-t-il pas prétendu avoir le dépôt, le monopole de l'opinion publique? Les anciens la représentaient sous les traits d'une jeune femme à la démarche et à la contenance mal assurées, au regard très hardi; le Tasse la définit de la sorte : « C'est la mobilité, l'instabilité; elle change à l'infini... la prévention, l'entêtement, le caprice, le mensonge, la frivolité sont les fidèles ministres de ses volontés. » Et Pascal conclut dans son style inimitable : « Cette maîtresse d'erreur, que l'on appelle *fantaisie* et *opinion*, est d'autant plus fourbe, qu'elle ne l'est pas toujours, car elle serait règle infaillible de la

vérité, si elle était règle infaillible du mensonge. Mais étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité ; elle marque du même caractère le vrai et le faux. » Non content de dogmatiser, Vaublanc invoque le témoignage de l'histoire, remarque que, trois fois en trente ans, l'Angleterre a changé de religion par la volonté d'un roi et de deux reines ; qu'après la bataille de Poitiers, les trois ordres des états, le peuple et ses chefs étaient unis contre le dauphin par une même opinion ; celui-ci prend la résolution de sortir de sa sujétion, assemble le peuple, lui parle, le persuade, l'opinion est changée ; mais les factieux reviennent à la charge, ébranlent le peuple : nouveau changement dans l'opinion, manifesté par l'adhésion des provinces, la délivrance d'Henri de Navarre, le massacre de deux maréchaux dans les bras du dauphin. Mais ce prince sort de Paris, se rend à Senlis, assemble les états, tout se déclare en sa faveur ; il a une armée, une opinion pour lui, et menace la capitale. Tout change à Paris, Étienne Marcel est massacré, le dauphin reçu avec un enthousiasme indicible et on appelle cet enthousiasme *l'opinion publique*. Il a modifié *l'opinion* par sa fermeté. Louis XVI dont la situation, avant le mois d'octobre 89, était infiniment moins critique, succombe sous *l'opinion* parce qu'il a gouverné contre sa propre autorité. Conclusion : il n'y a point d'opinion publique, tout dépend de la conduite de celui qui gouverne.

E pur si muove. Il y a une opinion publique, elle fait les mœurs et les mœurs la font; elle pétrit les événements et les événements la façonnent, elle est tantôt avec et tantôt contre la raison, tantôt avec le suffrage universel et tantôt avec le suffrage restreint, mystérieuse dans ses origines, soudaine dans ses explosions, protéenne dans ses manifestations, parfois servante de la philosophie et parfois esclave de l'instinct, pleine d'énigmes comme le sphinx antique, désespoir des penseurs, des politiques qui cherchent à la séduire. Ou plutôt ne se compose-t-elle pas d'un certain nombre d'*opinions* rivales qui vivent dans un état de lutte, soulevées les unes contre les autres par la fluctuation éternelle des idées humaines, et triomphant à tour de rôle. Et certains hommes ne contiennent-ils pas une grande puissance d'opinion publique, ceux que leur génie ou la tradition a investis de la confiance des peuples? Voltaire, Jean-Jacques, Pierre le Grand n'ont-ils pas été de merveilleux fabricants d'opinion, et des hommes d'État comme Cavour et Bismarck ignorent-ils les moyens de la diriger? « Comptez-vous avec l'opinion publique, demandait-on à un politique? — C'est moi qui la fais. » répondit-il tranquillement. Mais lorsque le respect a disparu, lorsque les grands hommes, ces chênes des forêts humaines, ne poussent plus dans un pays, l'opinion publique, comme une boussole affolée, s'agite éperdument, poussée par une sorte de fatalité, ballottée par le hasard et

vouée aux incertitudes, aux chimères les plus discordantes.

S'il n'approuve pas la politique des catastrophes, cette politique de l'excès du mal qui fut celle de l'extrême droite et des émigrés, s'il soutient que gouverner est un art fait de force et d'habileté, qu'il faut, lorsque le mal est consommé, en tirer le plus de bien possible, et que c'est une étrange erreur que de ne vouloir agir que sur des choses bonnes et utiles, mais qu'il convient, au contraire, d'employer sur les mauvaises son talent et son courage, s'il peste contre cette fureur de *raisonailler* qui a envahi Paris, Vaublanc n'aime pas non plus certaine fausse finesse qui se complaît dans l'intrigue et les petits moyens, celle que les Italiens appellent *comœdia in comœdia*. Avec La Rochefoucauld, il y voit la marque d'un petit esprit, estime que le vrai moyen d'être trompé est de se croire plus fin que les autres ; avec Duclos, il définit la finesse : le fruit de l'attention fixe et suivie d'un esprit médiocre que l'intérêt anime, un mensonge en action. Elle peut bien marquer de l'esprit, mais elle ne se rencontre jamais dans un esprit supérieur, à moins qu'il ne se trouve avec un cœur bas. Un esprit supérieur dédaigne les petits ressorts, il n'emploie que les grands, c'est-à-dire les simples. Au fond, ce prétendu talent se borne à donner des espérances, à les retirer; à paraître fatigué d'un plan, tandis qu'on le suit avec plus d'ardeur; à se laisser pénétrer en apparence; à dire des demi-mots,

des puérilités, en les couvrant d'un vernis d'importance : et, pendant que l'homme fin travaille et sue ainsi, l'homme de caractère l'écoute avec pitié, résolu d'avance à ne rien croire de ce qu'il lui dit.

De la présence d'esprit, de la promptitude dans la riposte, ce royaliste constitutionnel ne cessa d'en faire preuve à la tribune. Une députation de la Comédie-Française ayant comparu à la barre, Molé, son orateur, invité à la séance, fit semblant de se porter du côté droit, mais tout à coup, simulant la honte de s'être mépris, il passe du côté gauche et se tient debout près de la tribune, où il fixe Vaublanc d'un air insolent. Celui-ci saisit le moment d'une violente interruption, et, le silence une fois rétabli, s'écrie avec force : « Lorsque le département de Seine-et-Marne m'a fait l'honneur de me nommer son député, il ne m'a pas dit que je serais exposé à des huées, comme un vil histrion. » En même temps, il s'était tourné vers l'acteur, joignant le geste à la parole pour que celle-ci fût bien comprise. Un jour qu'il défendait des royalistes dénoncés, ses adversaires lui objectent qu'il ne connaît pas les détails de l'accusation. « Pour être persuadé de leur innocence, il me suffit qu'ils soient accusés par vous. » Parlant des clubs et de leur tyrannie, et citant cette phrase du général Montesquiou : « Le corps législatif même n'est pas libre dans ses fonctions; les Jacobins et les tribunes y font la majeure partie des décrets », il ajoute : « Si l'on est coupable pour penser et dire

de telles choses, qu'on fasse donc le procès à la moitié de la France ».

Les députés du côté droit ayant été menacés, frappés, volés en sortant du palais, il dénonce avec une énergie éloquente la dictature de la rue : « Il ne s'agit pas seulement ici de la dignité d'un individu, il s'agit de la souveraineté nationale. Comment! quand un mandataire du roi était insulté chez les étrangers, vous pensiez que la France devait tirer l'épée, et vous souffririez que des représentants du peuple fussent maltraités tellement, qu'ils n'auraient pas de plus grands outrages à craindre des Autrichiens et des Prussiens. » Tant d'intrépidité, tant de vertus demeuraient inutiles, faute d'une seule : Vaublanc et ses amis n'ont pas de chef suprême, et, comme disent les Arabes : « Mieux vaut une armée de cent moutons commandés par un lion, que cent lions commandés par un mouton. » Quelles durent être leur colère et leur indignation contre la pusillanimité du roi, de l'Assemblée, pendant ces journées révolutionnaires où *trois bataillons bien conduits auraient suffi pour tout changer!*

Vainement encore il s'élevait contre les clubs, repoussait l'amnistie proposée en faveur des assassins de la Glacière d'Avignon, et son impuissance lui arrachait cette exclamation prophétique : « Vous accordez l'impunité aux assassins, je vois la Glacière d'Avignon s'ouvrir dans Paris ».

Lorsque, élu membre du conseil des Cinq-Cents, re-

levé de sa condamnation à mort par contumace, il veut, selon l'usage, prêter le serment de haine à la royauté; tous les assistants furent attentifs; l'un d'eux lui ayant crié : « Plus haut! — Et vous, plus bas, » répond-il sans se déconcerter.

Vaublanc est profondément pénétré de cette idée que tout ce qui porte quelque empreinte de courage a, par la nature même des choses, mille chances de succès, tandis que la faiblesse n'en a aucune; il en donne le plus frappant de tous les exemples, celui de M. de Châteaubrun, condamné à mort, conduit au supplice avec vingt autres victimes. Après douze exécutions, la guillotine s'étant brisée, on appelle un ouvrier pour la réparer; le jour commençait à baisser; la foule, les gendarmes eux-mêmes s'occupaient du travail bien plus que des condamnés. M. de Châteaubrun se laissait aller sur les personnes qui, étant derrière lui, lui firent place machinalement; il se trouva aux derniers rangs sans l'avoir cherché, sans y avoir pensé. La nuit dispersa bourreau et spectateurs; étonné d'abord de sa situation, il conçoit bientôt l'espoir de se sauver, s'adresse à un ouvrier, lui dit en riant que ses camarades lui ont attaché, pour s'amuser, les mains derrière le dos et pris son chapeau. L'ouvrier ayant coupé ses cordes, M. de Châteaubrun propose de le régaler dans un cabaret des Champs-Élysées, puis le prie de porter un billet à un de ses amis, ajoutant que celui-ci apporterait de l'argent, et que ses camarades avaient pris sa

bourse pour compléter la farce. Le brave homme ne se méfia nullement, se chargea du billet, revint avec l'ami et M. de Châteaubrun échappa à la guillotine.

L'attitude spirituellement décidée de Vaublanc ne se dément pas un instant. Certains députés, qui avaient fait partie de la Convention, conservaient des idées bien singulières. L'un d'eux ayant reproché à Vaublanc de s'être soustrait à la mort par la fuite : « Oui, dit-il, comme certain poltron romain qui se cacha pendant quatre ans pour éviter les fureurs de Sylla. Ce poltron était César. » Un diplomate pesant et lourd parlait avec mépris d'un homme employé aux affaires étrangères : « Il fait des vers, grondait-il dédaigneusement. — Eh! monsieur, reprit Vaublanc, le grand Scipion, César, Cicéron, le chancelier de l'Hôpital, le grand Frédéric ont fait des vers! Henri IV a chanté sa maîtresse. Ils ont montré qu'ils pouvaient faire autre chose. Il en est peut-être de même de la personne que vous méprisez. » En 1816, l'ambassadeur de Russie s'étonnait qu'il tînt tête et discutât comme s'il avait quatre cent mille hommes à ses ordres. « Quatre cent mille hommes! s'écria-t-il, eh! vous savez bien, monsieur le comte, que le roi n'aurait qu'à frapper la terre du pied pour avoir à l'instant cinq cent mille hommes armés et prêts à soutenir l'honneur de la couronne! » Après un discours où il vanta la conduite des colons de Saint-Domingue, Labbey de Pompierre lui avait dit : « Vous nous donneriez l'envie

d'être nègres. — Non, fit-il, mais je voudrais vous inspirer l'envie de ne pas porter la destruction dans nos colonies, comme l'Assemblée constituante à Saint-Domingue. » Et comme un député citait l'exemple d'une femme riche accusée de maltraiter ses nègres : « Hélas! oui, répondit-il, c'est bien douloureux, mais consolons-nous en voyant que dans, notre France, si polie, si humaine, il n'y a eu l'année dernière, suivant les comptes de la justice, que vingt-deux parricides. Ce qui est un bien petit nombre pour un si petit crime! »

En dépit de ceux qui lui reprochent de singer Tacite, Vaublanc est un moraliste, et je trouve dans ses ouvrages et ses discours plus d'une réflexion digne de figurer à côté des pensées de Fiévée ou de Rivarol : — « L'autorité une fois établie devient ce qu'elle se fait, et ne périt que par elle-même. — Dans les choses d'administration et de gouvernement, on sent les principes plutôt qu'on ne les voit, suivant l'expression de Pascal ; et bien souvent il faut voir la chose tout d'un coup, d'un seul regard. C'est une faculté naturelle que l'habitude fortifie et qu'aucune science ne peut donner. On sait ce qui arriva au grand Newton lorsque, dans le conseil du roi d'Angleterre, on lui demanda son avis sur une affaire importante... Un principe politique ne peut triompher par lui-même; ce sont de vaines paroles qui n'ont aucune force, si elles ne sont vigoureusement soutenues par des hommes qui ont l'autorité et par d'autres qui s'unissent pour soutenir l'autorité...

Le gouvernement est créé pour agir, ce doit être une action perpétuelle. Le gouvernement représentatif n'a pas été inventé pour le repos des ministres. — Ce n'est pas avec des principes et des déclarations qu'on gouverne les hommes, c'est par d'autres hommes qui ont dans la tête les bonnes maximes de gouvernement. Encore faut-il qu'ils aient le talent d'en faire l'application. — Une constitution se fait et ne peut être faite. Quand un pays est agité, les femmes et les enfants prédisent l'avenir... »

Vaublanc recueille avec soin les anecdotes, les traits de caractère, les mots des morts et des vivants qui s'enfoncent profondément dans la mémoire. Ainsi cette interruption de Dubayet aux Jacobins qui font rage contre une adresse conservatrice de la ville de Brives : « On nous a flattés assez longtemps, il est temps de nous dire la vérité »; cette billevesée métaphysique des doctrinaires de la Constituante qui appelaient le roi *l'homme-pouvoir*, voulaient qu'un conseil préparât *les lois d'intelligence*, tandis que les ministres prépareraient les *lois de volonté*; l'arrestation d'un habitant de Neufchâtel condamné à mort pour avoir osé, dans un cabaret, prendre un assignat de cinq francs, contempler l'effigie de Louis XVI, la baiser avec respect et maudire ses assassins; le conseil de l'Anglais attaqué en Italie par des brigands : il met son tromblon dans les mains de son domestique qui meurt de peur : « Eh bien! fait-il, ferme les yeux et tire »; le poltron

ferma les yeux, tira en tremblant, tua deux hommes sur trois; — l'anecdote du cardinal Maury jetant par la fenêtre, pendant le conclave, un billet que ramassa un prêtre français. On arrête celui-ci, et, bien que le billet n'eût aucune importance, l'événement fit grand bruit. A quelques jours de là, le cardinal étant tombé sur un pont et s'étant contusionné la jambe, le peuple ne manqua pas de dire que c'était une punition du Ciel.

Après la bataille de Leipzig, Vaublanc, alors préfet, remarque dans une église, transformée en hôpital, une jolie et jeune personne qui suivait la file des lits en parlant aux malades. Elle avait dans les mains du papier, une plume, de l'encre, demandait aux blessés s'ils voulaient écrire à leurs parents et les instruire de leur situation : elle écrivait les lettres en leur nom. — En 1830, il répète ce mot fatidique : « Vous verrez que nous périrons d'un coup de bonne intention » ; et note la réponse de la duchesse de X... à un optimiste qui lui répétait : « Vous parlez comme si nous étions en révolution, mais nous ne sommes pas en révolution. — Si nous étions en révolution, je parlerais de ce qu'elle aurait déjà fait et de ce qu'elle pourrait faire encore; je ne vous ai pas dit un seul mot de tout cela. Je vous parle des éléments d'une catastrophe, des causes qui nous en menacent depuis quatorze ans, des fautes qui fortifient ces causes tous les jours, du progrès du parti qui en profite : prouvez-moi que tout ce que j'avance

n'existe pas; mais, si tout cela existe, laissez-moi mes alarmes. »

S'il ne se refuse pas le plaisir de rappeler l'épigramme contre le duc de Richelieu : « C'est l'homme de France qui connaît le mieux la Crimée », il n'hésite pas davantage à rapporter celle d'un député contre lui-même : « C'était le meilleur préfet de France; on en a fait le plus mauvais ministre. » Il avait en effet montré par sa conduite *comment on peut servir avec honneur sa patrie sous un tyran*; s'il fut le premier préfet de France, il n'en fut certes pas le plus mauvais ministre; s'il incarne la politique de la droite, s'il se pose en champion du principe d'autorité, et professe, avec Royer-Collard en 1815, que la nation a, pendant la Révolution, péri par les doctrines, et s'il s'étonne qu'on ait retiré des décombres de l'édifice ces mêmes doctrines pour les replacer religieusement dans les fondements mêmes du nouvel édifice, sa conception gouvernementale n'est ni étroite ni exclusive; il admet les tempéraments, la liberté de la presse, les concordats et ne croit pas que tout doive se résoudre avec l'épée.

Il répétait sans cesse au roi et au comte d'Artois : « On peut étouffer la faction sans arracher un cheveu d'un seul factieux. On le peut par une action de tous les jours, constante et invariable. Cette minorité, ennemie d'elle-même, il faut la surveiller sans relâche et la comprimer par de fortes lois. » Ce n'est là le langage ni d'un brise-raison, ni d'un rêveur de coups

d'État, mais il y a en Vaublanc deux hommes qui se combattent, empiètent l'un sur l'autre et parfois se mélangent : l'homme de droite pure, poussé vers la réaction par les excès de la Révolution, par la pratique impériale; l'homme moderne, le royaliste constitutionnel de 89 qui, à travers tant d'événements, a conquis l'expérience et le pressentiment d'un avenir troublé, d'un conflit entre le droit divin et le droit populaire.

LE BARON RAMOND[1]

Préfet par lettre de cachet. — Ramond, littérateur, homme politique, naturaliste. Ses descriptions des montagnes. — Périr est leur unique affaire. — Relations avec Cagliostro. — Je les ai lus et ils me le paieront. — Quatre-vingt-trois ans et quatre-vingt-trois maladies. — Son mot sur Lafayette : le fils aîné de la liberté française. — L'ombre d'un grand homme régnait encore. — L'heure des révolutions. — Les nations ne sont jamais gouvernées que comme elles sont faites.

Parmi les physionomies originales du parti se détache au premier plan le baron Ramond : géologue,

1. Né en 1755, mort en 1827.—Œuvres de Ramond : *Élégies ;* – *Les dernières aventures du jeune d'Olban ;* — *Guerre d'Alsace pendant le grand schisme d'Occident ;* — *Voyage au Mont-Perdu ;* — *Végétation du Pic du Midi ;* — *Observations sur les Pyrénées ;* — *Lettres de William Coxe ;* — *Légitime et nécessaire ;* — *Lettre d'un solitaire de Paris au solitaire des Pyrénées*, Paris, an XII (1804), in-8°. — *Naturel et légitime ;* — *Lettre du solitaire des Pyrénées à M. D.* (1804), in-8°. — Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. X. — Biographie Michaud ; — *Éloge historique du baron Ramond*, par le baron Cuvier (1828).

naturaliste[1], poète, historien et géographe des montagnes qu'il décrit dans une langue pittoresque, soutenue par une imagination qui, loin de l'égarer comme tant d'autres, ne fait que rendre le vrai avec plus de vie ; causeur ingénieux, un peu caustique dans les salons de l'ancien régime et de l'Empire, conseiller privé, secrétaire intime, ami fidèle du cardinal de Rohan avant et après la disgrâce, député sous la Législative, oublié dans les cachots de Tarbes pendant la Terreur (il est trop heureux qu'on l'oublie, répondait Carnot), professeur d'histoire naturelle à Tarbes pendant quatre ans, explorateur infatigable et paysagiste des Pyrénées (il gravit trente-cinq fois le Pic du Midi, et un poète ne trouva rien de mieux que de l'appeler un *Savant chamois*) ; porté à la vice-présidence du Corps législatif de Napoléon, qui l'envoya comme préfet du Puy-de-Dôme en 1806, l'aimant mieux bon administrateur à distance que témoin rapproché et observateur trop ironique à Paris (aussi Ramond observa-t-il en riant qu'il était pré-

1. En parlant de Ramond, il est presque impossible de séparer le littérateur, l'homme politique du naturaliste. C'est que tous les trois sont unis en lui par des liens indissolubles : « C'est souvent par ses fonctions qu'il a été conduit à ses observations ; s'il a mieux qu'aucun autre décrit les Pyrénées, c'est que des haines politiques l'avaient contraint à s'y réfugier ; sa position à la tête d'un département intéressant pour la géologie est ce qui l'a aidé à perfectionner la mesure des hauteurs ; en un mot, c'est dans les détails d'une vie agitée que se trouve le commentaire nécessaire de ses ouvrages. » (Cuvier.)

fet par lettre de cachet), partageant son temps en Auvergne entre ses devoirs de magistrat, ses courses et ses expériences, si bien qu'un plaisant demanda un jour si M. le préfet se proposait de mesurer ses conscrits au baromètre ; membre de l'Académie des sciences, conseiller d'État pendant la Restauration, littérateur élégant, éloquent, auquel Buffon, après avoir lu ses *Notes sur la Suisse*, disait : « Monsieur, vous écrivez comme Rousseau ». Et en effet, remarque Sainte-Beuve, certaines parties du premier voyage de Ramond rappellent les formes et le ton du maître ; et, parmi les écrivains célèbres que nous avons vus depuis, Lamennais, George Sand, ces grands élèves de Rousseau, n'ont rien écrit de mieux, de plus plein, de plus nombreux et de plus correct dans leurs descriptions de la nature.

Au début de la vie, il avait soupiré des élégies, rêvé de délicates et tendres réflexions qui embaument l'intelligence en laissant derrière elle comme un sillage de bonheur et de sérénité : « L'odeur d'une violette rend à l'âme les jouissances de plusieurs printemps ». En devenant un naturaliste distingué, il emporta avec lui la molécule poétique, et grâce à elle il sut, dans les récits les plus sévères, demeurer à la fois dessinateur et coloriste, faire passer dans l'esprit du lecteur l'amour de la nature qui le pénètre : « Ramond, tout en rêvant et jouissant des âpres senteurs d'un tel spectacle, entend bien avoir le baromètre en main, peser, mesurer, calculer, faire son office enfin de disciple de Galilée et d'Empé-

docle, et c'est ce mélange, cette combinaison en lui du physicien et du savant avec le disciple de Jean-Jacques qui a de quoi se faire admirer, et dont le sentiment est si grandement rendu. »

Il excelle, dit Sainte-Beuve, à rendre cette couleur presque indescriptible des hauts lieux, ces rayons *d'un soleil sans nuages* ; ces caractères des glaciers que l'œil exercé distingue de loin, cette *teinte bleuâtre*, cette *coupure nette*, ces pentes à vive arête qui le réjouissent. Il ne rend pas moins bien l'impression des diverses heures du jour, celle du soir et du couchant, soit qu'il en jouisse à la descente dans une vallée déjà riante, non loin de Bagnères-de-Luchon, près d'une antique chapelle :

« Je m'arrêtai un moment devant cette chapelle, frappé de la magnificence du paysage qui m'entourait : le soleil voisin de son coucher y répandait ce charme qui naît de l'approche du soir. C'est alors que l'immense nature adopte cette unité de couleurs et cette régulière disposition d'ombres qui simplifient les formes, les lient en grandes masses et leur donnent cet ensemble, cette harmonie, cette gravité qui reposent à la fois l'œil et l'âme... »

« Soit que le crépuscule l'atteigne bien plus haut, redescendant à peine d'un de ces hauts monts ruineux dont il a dit magnifiquement : — Périr est leur unique affaire ».

« Partout le crépuscule a quelque chose de touchant

et de grave : dans les hautes montagnes, il a quelque chose de solennel. Au soir d'une journée si pénible, il était doux de voir la nature rentrer dans l'ombre qui nous invitait au repos et d'en jouir un moment sur les restes de ces structures guerrières que la paix livre à la destruction [1]. »

Il était dans la destinée de Ramond de s'éprendre vivement des hommes et des choses, de n'épuiser que fort tard sa puissance de sensibilité et d'enthousiasme. Lavater le fascine presque et il subit, quelque temps au moins, le charme de Cagliostro, le fils du cabaretier de

1. On trouverait aisément dans l'œuvre de Ramond une charmante anthologie de paysages qui prendrait place après les *Morceaux choisis* de Buffon. C'est ainsi qu'une rencontre de bergers dans la vallée de Gavarnie lui inspire cet aimable croquis : « Chacun chassait devant soi son bétail. Un jeune berger marchait à la tête de chaque troupeau, appelant de la voix et de la cloche les brebis qui le suivaient avec incertitude et les chèvres aventurières qui s'écartaient sans cesse. Les vaches marchaient après les brebis, non, comme dans les Alpes, la tête haute et l'œil menaçant, mais l'air inquiet et effarouchées de tous les objets nouveaux. Après les vaches venaient les juments, leurs poulains étourdis, les jeunes mulets plus malins, mais plus prudents ; et enfin, le patriarche et sa femme, à cheval ; les jeunes enfants en croupe, le nourrisson dans les bras de sa mère, couvert d'un pli de son grand voile d'écarlate ; la fille occupée à filer sur sa monture ; le petit garçon à pied, coiffé du chaudron ; l'adolescent armé en chasseur ; et celui des fils que la confiance de la famille avait plus particulièrement préposé au soin du bétail, distingué par le sac à sel, orné d'une grande croix rouge. Naïve image de l'homme qui accomplit le premier pacte que sa race ait fait avec la terre : vivante image du pasteur de toutes les mon-

Palerme, l'aventurier étrange qui régnait à la cour du cardinal de Rohan, devenu son admirateur fervent, son disciple soumis; il prit rang au nombre des plus intimes du magicien, devint dépositaire d'une partie de ses recettes, témoin de plusieurs de ses miracles. Plus tard même, il ne cachait pas à ses amis qu'il avait vu ou croyait avoir vu des choses fort extraordinaires, mais lorsqu'on le pressait à ce sujet, il rompait la conversation et refusait de s'expliquer. Cuvier conclut de là que, tout pénétrant que fût l'esprit de Ramond, le thaumaturge était encore parvenu à lui cacher une partie des ressorts qu'il faisait jouer. Peut-être n'était-il qu'un observateur déguisé en disciple, avide de pénétrer le secret des philtres de Cagliostro. Un jour que celui-ci envoyait demander une poudre pour quelque opération, Ramond se contenta de prendre une prise de tabac qu'il mélangea de cendre et qui fit son office comme un talisman authentique. Lequel des deux cette fois était le mystifié?

tagnes du monde. De quels siècles ne serait-elle pas contemporaine? A quel climat est-elle totalement étrangère? Quels âges de la vie pastorale et quels lieux aimés du troupeau ne me rappelleraient-elles pas? Ainsi marchait, il y a plus de trois mille ans, le berger que nous peignit Moïse; tel était le régime des troupeaux du *déseri*... tel je l'ai trouvé dans les Alpes et le retrouve dans les Pyrénées, tel je le retrouverais partout. Tableau doux et champêtre, dont la simple nature a fait les frais, il doit réunir comme elle la vénérable empreinte de l'antiquité aux charmes d'une immortelle jeunesse, et se renouveler au retour de chaque année, comme la feuille des arbres et comme l'herbe des prés. »

A Berne, il avait fréquenté Haller (le Pline de la Suisse) ; à Zurich, le vieux Bodmer, le patriarche de la littérature allemande. Comme Ramond s'étonnait de sa ressemblance physique avec Voltaire : « Il ne manquerait rien à ma gloire, si je ressemblais en tout à M. de Voltaire, répondit-il ; mais peut-être serait-il plus heureux s'il me ressemblait davantage. » — Tout jeune qu'il était alors (1777), son air spirituel, la verve de sa conversation le faisaient accueillir comme s'il était déjà célèbre : à Ferney, Voltaire, dès qu'il entra, lui cria de son fauteuil : « Vous voyez, monsieur, un vieillard qui a quatre-vingt-trois ans et quatre-vingt-trois maladies. » Et comme Ramond remarquait sur les rayons de la bibliothèque les in-folio des Pères de l'Église dans lesquels de petits papiers intercalés indiquaient qu'on les avait lus : « Oui, reprit Voltaire, oui, je les ai lus et ils me le payeront. »

En 1789, Ramond entre avec franchise et vivacité dans le mouvement ; membre actif de la Société de 1789, orateur écouté du district de Saint-Philippe-du-Roule, sans cesse en conférences et en courses du cabinet de Condorcet à celui de Mirabeau, de l'hôtel de La Rochefoucauld à l'Hôtel de ville ou dans les clubs, il s'était mis naïvement, dit-il lui-même, du nombre de ces petites puissances qui pensaient conduire la Révolution, et que la Révolution entraîna bientôt. Il avait éprouvé, dans sa liaison avec le cardinal de Rohan, ce que la faveur des grands peut rapporter

d'ennuis ; une autre expérience lui manquait, celle de la faveur du peuple. A la Législative, il combattit avec courtoisie, avec fermeté la politique des Jacobins, des amis *trop zélés* du trône, et c'est lui qui, pour justifier Lafayette, le définit d'un mot demeuré célèbre : « Le fils aîné de la liberté française ». Mais à la date où il entra dans le tourbillon des assemblées, il y avait longtemps déjà qu'il était trop tard pour tout individu prétendant modérer ce que les événements seuls et les partis en masse décidaient et précipitaient.

Quand sa vie est en danger, il refuse d'émigrer, pour ne pas compromettre les siens, et puis il est de ceux *qui respectaient jusque dans son délire la mère qui les frappait.*

Deux brochures publiées par lui, en 1804, écrites d'un style ferme et haut, mais avec un parti d'âpreté amère contre les Bourbons, soulignent son adhésion à l'Empire ; la leçon de 93 avait profité, trop profité peut-être. S'adressant aux champions de la vieille monarchie, il essayait de les enfermer dans ce dilemme : « Vous qui parlez de privilèges antiques, de légitimité, d'usurpation et de vengeance, prononcez nettement sur les droits du premier des Capets. Hugues fut-il souverain légitime ? Napoléon l'est par les mêmes titres, mieux confirmés et plus constants. Hugues fut-il usurpateur ? Napoléon a vengé les descendants de Charlemagne. » A propos des successeurs de Clovis, dont les premières années furent paisibles, Ramond rencontre

cette belle expression : *l'ombre d'un grand homme régnait encore*, à ses yeux, l'exemple des deux premières races témoigne avec quelle lenteur, malgré des calamités inouïes, le *caractère de légitimité* de la famille régnante s'effaça aux yeux de la nation française. Le peuple de tous peut-être le plus inconstant donna pendant une longue suite de siècles la preuve d'un respect inaltérable pour l'hérédité et pour les grands hommes jusque dans la personne de leurs descendants.

Plus tard, lorsque la Révolution semblait enchaînée dans la forte main de Napoléon, il la considérait, la jugeait comme il eût fait un grand soulèvement physique et une révolution de régime dans les montagnes :

« L'heure des révolutions sonne, disait-il en 1808, quand la succession des temps a changé la valeur des forces qui concourent au maintien de l'ordre social, quand les modifications que ces forces ont subies sont de telle nature qu'elles portent atteinte à l'équilibre des pouvoirs ; quand les changements imperceptiblement survenus dans les mœurs des peuples et la direction des esprits sont arrivés à tel point qu'il y a contradiction inconciliable et manifeste entre le but et les moyens de la société, entre les institutions et les habitudes, entre la loi et l'opinion, entre les intérêts de chacun et les intérêts de tous, quand enfin tous les éléments sont parvenus à un tel état de discorde qu'il n'y a plus qu'un conflit général qui, en les soumettant à une nouvelle épreuve, puisse assigner à chaque force sa mesure à

chaque puissance sa place, à chaque prétention ses bornes. »

Ne croirait-on pas, en lisant cette page, qu'il s'agit d'événements ensevelis dans la nuit du passé le plus reculé, non d'événements tout récents, saignants en quelque sorte, que l'écrivain a vus, vécus, soufferts? Mais Ramond ne remonte pas tous les jours à la philosophie de l'histoire, à une sorte de géologie politique; en réalité, il recouvre d'un voile métaphysique ses regrets, les illusions perdues, les illusions qui sont la plus chère des propriétés, et, vers la fin, il expliquera, avec la clairvoyance de la mélancolie, comment échouèrent les plus nobles entreprises conçues par une minorité éclairée et généreuse « qui a oublié de regarder sur ses derrières, a compté les hommes au lieu de les peser, et ne sait pas qu'en dernière analyse les nations ne seront jamais gouvernées que comme elles sont faites. »

En janvier 1813, il obtint sa retraite et vint s'établir à Paris : il voulait se consacrer à l'éducation de son fils, à la rédaction définitive de ses Œuvres et de ses Mémoires. Lors de l'invasion de 1814, ses journaux, ses correspondances, les matériaux assemblés avec tant de patience depuis vingt ans, furent détruits par les cosaques. C'est venir de bien loin, se plaignait-il doucement, pour faire du mal à un homme qui n'en veut à personne.

LE GÉNÉRAL MATHIEU DUMAS[1]

Conversation avec Rewbell. — La politique de la résignation. — Le 18 Fructidor. — Réplique à madame de Staël. — Les grands hommes modérés sont rares. — La stratégie de la guerre civile. — Vous êtes un imbécile, vous n'entendez rien aux révolutions. — Pensées de Napoléon : Ne pas vouloir tout le bien qu'on pourrait faire.— Mon pauvre oncle Louis XVI.— Les deux batailles de Marengo. -- Conseil de Dumas au comte d'Artois. — La cocarde et la messe de Henri IV. — Tout ira bien s'il vient chez nous; tout ira mal s'il vient chez lui. — Le divorce provisoire par mesure de prudence pendant le temps de la grande épouvante.

Quelques mois avant le 18 Fructidor, le général Mathieu Dumas rencontra à la fin d'une séance du conseil des Cinq-Cents, Treilhard, alors très lié avec Rewbell, conseiller très écouté du Directoire, et, s'étant

1. Né en 1753, à Montpellier, mort en 1837. — Souvenirs de *Mathieu Dumas*, 3 vol. — *Essai historique sur les campagnes de 1799 à 1814*, 19 vol. — *Histoire d'Espagne*, 3 vol. etc. — Biograhpie Michaud.

enfermé avec lui dans une salle, il l'interrogea en ces termes : « Je connais votre position, votre expérience, vos talents et l'influence de vos conseils sur des hommes qui, sous tous les rapports, vous sont bien inférieurs : Je veux savoir de vous ce que vous pensez de moi et de mes amis, comment vous jugez notre conduite politique, et ce qui fait que nous ne pouvons nous entendre. — Vous êtes de fort honnêtes gens, répondit-il, fort capables, et je crois que vous voulez sincèrement soutenir le gouvernement tel qu'il est, parce qu'il n'y a aucun moyen sûr, ni pour vous, ni pour nous, de lui en substituer un autre. Mais nous, conventionnels, nous ne pouvons vous laisser faire : que vous le veuilliez ou non, vous nous menez tout doucement à notre perte : il n'y a rien de commun entre nous. — Quelle garantie vous faut-il donc? — Une seule; après quoi, nous ferons tout ce que vous voudrez; nous vous laisserons détendre les ressorts : donnez-nous cette garantie, et nous vous suivrons aveuglément. — Et laquelle? — Montez à la tribune et déclarez que si vous aviez été membre de la Convention, vous auriez, comme nous, voté la mort de Louis XVI. — Vous exigez l'impossible; ce que, à notre place, vous ne feriez pas. Vous sacrifiez la France à de vaines terreurs. — Non, répliqua-t-il, la partie n'est pas égale : nos têtes sont en jeu. »

Mathieu Dumas et ses amis devinaient le complot, croyaient le mal sans remède, pratiquaient la politique

de la résignation. Pour l'acquit de leur conscience, ils essayèrent de rétablir la garde nationale, et Dumas, orateur militaire apprécié, prononça à cette occasion un discours prophétique où il déclarait que le Directoire allait commettre un suicide et perdre la République. Et comme madame de Staël, à propos de cette oraison funèbre, le félicitait ironiquement d'avoir *fait beaucoup de poussière* ; « Pas beaucoup, reprit-il, mais encore cela vaut-il mieux que de *faire de la boue.* »

Les grands hommes modérés sont rares. En vain ces politiques bien intentionnés entendent-ils les hurlements des clubistes proclamant qu'il faut « venger le peuple à domicile »; en vain, le 15 fructidor, Dumas rencontre-t-il un de ces aimables sceptiques, qui, mêlés à toutes les sociétés, ne veulent jamais d'autre rôle que celui de spectateurs : celui-ci le met en garde, il a surpris chez Barras une discussion où l'on a agité s'il fallait laisser égorger quarante membres des deux conseils, ou les déporter à Cayenne. Le général avait fait avec honneur la guerre de l'Indépendance des États-Unis; l'empire, la restauration devaient mettre à profit ses talents militaires, mais il n'a pas la stratégie de la guerre civile, le sens des journées révolutionnaires; il lui manque le génie de ces minutes fatidiques, qui, à certains moments de notre histoire, valent des années; de cette politique du succès quand même, qui ne regarde pas aux moyens, qui défend la légalité par la violence et parfois sauve tout un peuple

en prenant l'offensive contre ceux qui méditaient le crime. Il ne sait que s'envelopper dans le drapeau de la constitution, et son histoire nous présente en miniature celle des révolutions que n'ont point su éviter les hommes de son caractère.

C'est ainsi qu'il repousse avec indignation le colonel R..., commandant de la garde nationale de la Butte-aux-Moulins, qui lui propose de faire tuer Rewbell et Barras, s'il donne sa parole d'honneur de déclarer à la tribune que, pour sauver la République, il a commandé l'attaque[1]. Plus tard, Napoléon ayant eu vent de l'aventure, lui en fit raconter tous les détails et conclut en disant : « Vous êtes un imbécile, vous n'entendez rien aux révolutions ». L'empereur, lui, s'y entendait à merveille. A vrai dire, il démêlait moins bien les impulsions et n'avait guère le secret des nobles âmes, lorsque, rapportant tout à l'intérêt personnel, il lance cette ruade à Dumas : « Vous étiez de ces imbéciles qui croyaient à la liberté? — Oui, sire; j'étais et suis encore de ceux-là. — Et vous avez travaillé à la Révolution, comme les autres, par ambition? — Non, sire; et j'aurais bien mal calculé, car je suis précisément au même point où j'étais en 1790. — Vous ne vous êtes pas bien rendu compte de

1. Un officier apostropha le général Pichegru en l'arrêtant, le 18 fructidor : « Te voilà donc, général de brigands!... — Oui, quand je te commandais », répliqua-t-il froidement.

vos motifs, vous ne pouvez pas être différent des autres; l'intérêt personnel est toujours là. Tenez, voyez Masséna: il a acquis assez de gloire et d'honneurs; il n'est pas content; il veut être prince, comme Murat et Bernadotte; il se fera tuer demain pour être prince : c'est le mobile des Français; la nation est essentiellement ambitieuse et conquérante. »

Dans la première audience qu'il obtint de Bonaparte après le 18 Brumaire, celui-ci, après beaucoup de questions sur son passé, lui parla de la difficulté de rapprocher les opinions, sans écouter aucune prévention, sans céder à aucune exigence. « On n'opère, dit-il, une révolution qu'avec les éléments qu'on trouve rassemblés au moment où on l'entreprend. Si je donnais trop d'élan, trop d'influence à vos constitutionnels de 1791, à ceux que vous appelez exclusivement le parti des gens de bien, je ne tarderais pas à produire une réaction embarrassante: j'ai bientôt appris, en m'asseyant ici (dans le fauteuil de Louis XVI), qu'il faut se garder de vouloir tout le bien qu'on pourrait faire; l'opinion me dépasserait, le cheval amaigri bondirait bientôt dans la bonne pâture, et deviendrait indomptable. » Le premier consul se souvenait sans doute du conseil de Richelieu, et ne voulait pas que le peuple devenu trop gras se mît à ruer : et d'ailleurs, d'instinct, les grands dompteurs des nations trouvent en eux-mêmes les formules autoritaires, et, comme par une hérédité mystique, se transmettent les

dogmes qui, dans le creuset du génie, deviennent force, succès, despotisme, constituent les gouvernements glorieux, lourdement oppresseurs.

Dumas, qui avait accompagné Joseph à Naples comme ministre de la guerre et grand maréchal du palais, rentra en France lorsque celui-ci fut appelé au trône d'Espagne. Napoléon ayant laissé éclater son humeur, le général répondit qu'il voulait garder sa qualité de Français, qu'au reste, s'il avait perdu son grade et son titre de conseiller d'État, il sollicitait l'honneur de servir comme volontaire : « le grade de caporal est assez beau, dit-il, Votre Majesté l'a fait envier par les premiers généraux de l'Europe ». Napoléon sourit, le nomma aussitôt général de l'armée impériale, et, parlant de Salicetti qui voulait revenir en France, fit cette réflexion curieuse : » Il faut qu'il reste à Naples, il doit se trouver trop heureux. Qu'il sache que je n'ai pas assez de puissance pour défendre du mépris et de l'indignation publique les misérables qui ont voté la mort de Louis XVI », *mon pauvre oncle Louis XVI*, comme il l'appelait dans un autre entretien.

L'esprit de Napoléon éclatait dans des mots comme celui-ci : « Il y a eu deux batailles de Marengo dans la même journée : j'ai perdu la première, j'ai gagné la seconde, c'était la bonne. » Mais Dumas ne se contente pas d'admirer, il fait ses réserves, blâme par exemple la dureté de l'empereur envers le général Legendre. « C'est vous, monsieur, lui dit-il, qui avez signé la

capitulation de Baylen », et prenant au poignet la main droite du général : « Comment cette main n'a-t-elle pas séché ? » Ses grenadiers, les vieux grognards, murmuraient tout haut contre la guerre d'Espagne : il les passe en revue, s'avance vers eux, en saisit un au collet, le désarme lui-même, menace de le faire fusiller, puis le repoussant dans le rang, et s'adressant à la troupe : « Je veux bien cette fois vous faire grâce ; que signifient ces murmures dont on m'a parlé? Vous voulez aller retrouver vos p. . à Paris ! Ah ! vous n'y êtes pas ; vous en verrez bien d'autres ; à quatre-vingts ans, je vous tiendrai encore dans les rangs. »

En 1814, Mathieu Dumas se rallia au gouvernement des Bourbons. M. le comte d'Artois l'ayant pressé de questions sur ce qu'il pensait de l'opinion publique, il finit par répondre : « Eh bien, monseigneur, vous avez, vous même, par un mot mémorable, résolu cette question. On m'assure que vous avez dit en entrant à Paris et comme un digne fils de Henri IV : « Il n'y aura rien » de changé ; il n'y a qu'un Français de plus. » Ne perdez jamais de vue ce noble engagement. Oubliez le passé. vous n'avez besoin d'aucun souvenir. Considérez-vous comme une nouvelle race nouvellement adoptée par la nation. Des trois générations que nous trouvons sur le sol français, une seule, celle à laquelle j'appartiens, de beaucoup la moins nombreuse, reconnaît ses anciens souverains. Les deux autres générations ne vous connaissent pas. » Le prince parut surpris, mais ne

garda point rancune à Dumas de sa franchise, puisqu'à la mort de Malouet, il le recommanda pour le portefeuille de la marine. Aussi bien le maréchal Oudinot avait dit au roi dans le même sens : « Sire, la cocarde nationale est aujourd'hui pour votre Majesté ce qu'était la messe pour Henri IV. » Et un bel esprit ne dépeignait pas moins bien la situation dans cette formule ingénieuse : « Tout ira bien s'il vient chez nous ; tout ira mal s'il vient chez lui. »

Les *Souvenirs* de Dumas nous instruisent d'une nouvelle espèce de divorce introduite sous la Terreur, le divorce provisoire par mesure de prudence. Cédant à ses instances, madame Dumas, vers 1794, se détermina à divorcer. On la conduisit à l'Hôtel de ville déguisée en femme de la halle, avec un bonnet rond et des sabots, et quand elle exhiba les pièces exigées, le municipal lui tint ce beau discours : « Citoyenne, tu portes là un vilain nom, et tu as bien raison de changer ce mari-là pour un autre. » Lui, cependant, passait les mois infernaux, *les temps de la grande épouvante*, dans la retraite, en France, puis en Suisse, plus tard à Hambourg dans le Holstein, relisant Tacite, Horace, Montesquieu, apprenant l'allemand et écrivant des Mémoires. Pendant sa première proscription, il vint de nuit frapper à la porte d'un château où s'étaient cachés madame de Lameth, madame d'Aiguillon et Théodore de Lameth : il avança la tête vers les croisées du salon et

chanta à demi-voix la romance, signal de ralliement convenu :

L'amitié voyant le monde
Soumis aux lois de l'amour,
Et sur la terre et sur l'onde
Voulut régner à son tour.

L'amitié veillait en effet pendant la Terreur, et rivalisait avec l'amour pour soustraire les vaincus à la rage des vainqueurs, pour dérober à la guillotine sa proie de chaque jour [1].

1. Voir, dans la *Revue des Deux Mondes*, du 1er février 18 0, mon étude sur *les Prisons pendant la Terreur*.

LEMONTEY[1]

Les jugements de la postérité. — Un écrivain humoristique. Préciosité : l'émigration est une transpiration naturelle de la terre de la liberté. — Les Observateurs de la femme : l'étude de l'éternel féminin. — Problèmes de métaphysique amoureuse. — Spurina et Paulo. — Dissertation du marquis de Kornlongen. — La surprise du jugement dernier. — Quel dommage que cette glace ne soit pas un péché mortel ! — Ce que devrait être la modération : l'union de la sagesse et de la force. — Apologie de la morale humoristique. — La faction des contents. — *Athalie*, par Racine et Lemontey.

Si quelques personnages, par la magie du talent, par l'éclat des événements auxquels ils prirent part,

1. Né en 1762, à Lyon, mort en 1826. Œuvres de Lemontey (5 vol. in-8°). — Ceux de ces écrits qui s'imposent davantage à l'attention des curieux sont : *Raison et folie, chacun son mot ;* — *les Observateurs de la femme ;* — *Notices historiques ;* — *Éloge de Morellet ;* — *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV ;* — *Des avantages de la Caisse d'épargne et de prévoyance.* — Discours de M. Fourier, son remplaçant à l'Académie française, le 17 avril 1827. — Biographie Michaud.

conservent le privilège d'exciter notre intérêt passionné malgré la rouille du temps, malgré le besoin d'oublier si naturel à l'homme, d'autres, et ceux-là bien plus nombreux, se voient, par une sorte d'ostracisme intellectuel, bannis de notre mémoire, comme s'ils plaçaient en viager leur réputation, bien que de sérieux mérites protestent contre une semblable rigueur de la postérité, ce juge capricieux, non moins injuste parfois que les contemporains, qui, lui aussi, distribue ses arrêts au gré du hasard, accorde ses faveurs aux charlatans, et se paie des plus piètres raisons. Non certes que je prétende remettre sur un piédestal un écrivain comme Lemontey, que ne distingue aucune qualité extraordinaire : on sait à peine les noms d'hommes qui ont marqué d'une empreinte beaucoup plus forte leur époque, et leur discrédit est un terrible démenti infligé à la vanité des vivants ; mais il convient de remarquer à propos de lui, combien fut abondante la moisson des fortes intelligences à la fin du XVIII[e] siècle, quelle récolte elle eût fournie si un terrible faucheur n'avait pratiqué de sombres coupes avant la maturité, et qu'en somme la révolution modérée autant que la révolution violente ou la réaction pure trouvèrent sans peine leurs artisans de mal ou de bien, leurs interprètes de vérité ou d'erreur, dans cette fougueuse végétation de nobles âmes, de brillants esprits, de vigoureux caractères.

La nature de Lemontey le portait plutôt vers les lettres, vers l'étude patiente des archives, des papiers

d'État, et cependant il ne laissa pas de jouer un rôle dans cette Législative qui, pressée entre toutes les théories et toutes les violences, disparaît elle-même, selon le mot de Villemain, et s'efface devant la grandeur de ce qui la précède et la terreur de ce qui la suit. A la tribune, dans ses livres, il soutint les idées de réforme sociale et d'humanité, l'abolition de l'esclavage, la tolérance religieuse, la liberté civile, l'enseignement populaire, tous les principes enfin que le génie d'abord hasarde dans les livres et que le temps introduit lentement dans les lois. Orateur, il se montre à la fois emphatique et précieux, sentimental et quintessencié ; par exemple, il s'opposera aux mesures contre les émigrés, sous prétexte que l'émigration est une *transpiration naturelle de la terre de la liberté*. Écrivain, il s'inspire de Swift, Sterne, Hamilton, l'Arioste, Franklin, dans la littérature étrangère ; dans la littérature ancienne, de Lucien et surtout d'Apulée ; parmi nos auteurs français, son héros, son favori, est Montaigne dont il cherche à imiter la délicieuse causerie en zigzags, les méandres imprévus, les excursions soudaines hors du sujet. Il a traité les plus graves questions de l'histoire et de la philosophie morale, et il a publié des romans, des fables, des odes, des opéras. Avant tout, il est ironiste, visant à l'*humour* « ce mouvement d'une humeur naturellement plaisante, où la moquerie douce et légère se mêle au langage de la bonhomie, où se

laisse entrevoir une aptitude marquée à saisir le ridicule, avec l'art de le montrer sous une petite face quand il touche à de grands objets, et sous de grandes proportions, quand il ne s'attache qu'à de petites choses. Quelques principes sages, quelques idées vraiment utiles se font jour à travers ces riants badinages, tandis qu'une imagination féconde en détails y verse abondamment les allusions fines, les tournures subtiles, les contrastes piquants d'expressions, toutes les saillies d'un esprit ingénieux qui s'abandonne à son caprice. » Mais l'ironie de Lemontey ne coule pas de bonne source, pure de tout alliage, elle ne pénètre point au fond des choses comme celle des maîtres ; outre certains morceaux fort cyniques, on doit blâmer chez lui l'opposition continuelle des idées et des mots, le jargon à la Dorat, ce caquetage raffiné, amphigourique qui sévit à la fin du XVIIIe siècle et l'éloigna misérablement des traditions du bon style.

Qualités et défauts de l'auteur apparaissent en pleine lumière dans une fantaisie intitulée : *les Observateurs de la femme*. Il s'agit d'une prétendue académie de philosophes qui poursuivent leurs recherches sur l'éternel féminin ; étude assurément utile et fondamentale entre toutes, car « si, comme on l'a dit, l'homme est un petit monde, qui doutera que la femme n'en soit l'hémisphère où la navigation exige le plus d'habileté, menace de plus de périls, et promette de plus douces découvertes » ? Ces savants originaux mettent au concours

les questions les plus absconses, se communiquent le résultat de leurs travaux, ont, comme toute académie qui se respecte, des membres correspondants, se congratulent, s'admirent officiellement, et se dénigrent tout bas. Admis par faveur à une séance, l'auteur gagne les bonnes grâces de la femme du président en témoignant de son ardente sympathie pour son sexe. « O femmes! Votre ami véritable n'est pas l'homme que votre beauté entraîne, mais celui que vos défauts attendrissent ! »

Un des sujets proposés par la docte société est celui-ci : « Y a-t-il une tête de l'un ou de l'autre sexe, que l'amour n'eût pu ou ne puisse rendre folle? » Vingt-trois discours : conclusions terrifiantes. Age, raison, science, vertu, tempérament glacé, castration même, secours inutiles! Les circonstances seules ont manqué, et tout bon sens est du bonheur. Toute la différence entre le génie et la folie consiste en ce seul point : la tête du génie a une soupape qui laisse échapper le trop-plein ; la tête de la folie n'en a pas. Que l'amour vienne à sceller un instant cette soupape et le grand homme courra aux Petites-Maisons plus vite qu'un autre.

Une coquette avait trois amoureux : A, B, C ; elle baisa l'un, donna le reste de son verre à l'autre et couronna le troisième ; lequel des trois préférait-elle ? Voici le verdict prononcé. La coquette a envie d'avoir A pour ami, B pour amant, C pour mari ; le premier a

pour lui la confiance, le second la passion, le troisième la vanité ; elle essaiera de A, se dégoûtera de B, et gardera C. A règne sur le cœur, C sur la tête, et B sur ce mobile interne que les médecins appellent le *plexus nerveux*, que Diderot a nommé la *bête féroce*, et que les savants regardent comme remplaçant dans la mécanique de la femme la machine à vapeur. A moins cependant que la dame du problème n'oublie A, B, C, et ne continue ses exercices sur les autres lettres de l'alphabet.

Plus loin, voici l'histoire de Spurina, le plus beau jeune homme de l'antiquité, qui, dès qu'il paraissait dans les campagnes, dans les villes, changeait en furies d'amour l'innocente et la prude, la prêtresse et la matrone ; pour rendre la décence au monde, il se défigura Celle de la Toulousaine Paulo : à peine se montrait elle. les maisons étaient vides, les ateliers déserts, et la foule amoncelée ressemblait aux flots d'une sédition. Le parlement prit enfin pitié de ses justiciables, et, montrant plus de connaissance du cœur humain qu'il n'appartient à un parlement de province, il rendit un arrêt qui ordonnait à la belle Paulo de paraître en public deux fois par semaine.

Un des membres de l'Académie des observateurs, le marquis de Kornlongen, lit une dissertation sur le mariage des courtisanes : c'est le meilleur morceau de cette facétie et il m'a paru intéressant de reproduire quelques-unes des maximes humoristiques dont il est émaillé.

« De tous les corps graves de la nature, le plus pesant est la femme qu'on a cessé d'aimer.

» Un proverbe russe dit qu'on reçoit les gens d'après l'habit qu'ils portent et qu'on les reconduit d'après l'esprit qu'ils ont montré. De là se sont introduits dans le grand monde deux usages d'une prudence infinie : de se faire annoncer avec éclat quand on entre et de s'esquiver sans bruit quand on sort.

» Quand une faction est renversée, les braves se retirent ; mais les gens d'esprit et les bêtes ramassent les morceaux ; les premiers pour sauver un principe, et les autres pour commencer une secte. La même chose arrive au déclin d'une jolie femme ; les conquérants l'abandonnent, mais les savants et les marguilliers se disputent à qui en fera une muse ou une sainte.

» L'amour ne s'explique plus par le duel, mais par l'enchère. « C'est avec de l'or et non avec du fer » qu'on m'obtient », disait une fille à deux hommes qui se battaient pour elle. Le mariage n'est à proprement parler qu'une adjudication à la bougie éteinte : le dernier qui a parlé se couche.

» Le sage ne se repent pas, il se corrige. Le peuple ne se corrige pas, il se repent. Les femmes se jettent dans la pénitence sans se corriger et même sans se repentir. La pénitence est le dernier plaisir des femmes.

» On lit sur la porte orientale d'Agra l'inscription suivante : « La première année du règne de Julef, » deux mille époux furent volontairement séparés par

» le magistrat, et l'empereur, indigné, abolit le di-
» vorce. L'année suivante, il y eut dans Agra trois
» mille mariages de moins, sept mille adultères de
» plus, trois cents femmes brûlées pour empoison-
» nement de leurs maris, soixante-quinze hommes
» empalés pour meurtre de leurs femmes, et des meu-
» bles brisés dans l'intérieur des bons ménages pour
» trois millions de roupies. L'empereur rétablit le
» divorce. »

» Un livre et un bal sont, pour une femme, deux représentations publiques, et il ne lui est pas plus possible de paraître dans l'un avec le style de son âme, que dans l'autre avec le teint de son visage.

» Nos douleurs sont des siècles, nos plaisirs sont des éclairs : la plus grande faveur des dieux fut l'amour, la plus grande faveur de l'amour est un instant de délire...

» Chez les dames civilisées, la pudeur est dans l'épiderme, et la coquetterie dans le sang.

» Il y a pour le moins autant d'aveuglement dans l'esprit que de paralysie dans le cœur, à méconnaître la part de l'amour dans l'administration des choses humaines. Socrate ne se montre nulle part plus grave et plus profond, plus habile dans la science des hommes, et plus capable de les gouverner, que lorsqu'il profère ces paroles toutes divines : je fais profession de ne savoir que l'amour.

» Il est des pays où l'union de la galanterie et de la

dévotion serait un phénomène inexplicable. Mais cette alliance est toute naturelle dans les mœurs des peuples qui corrompent la foi par la superstition et souvent les âmes par des formules. J'étais un jour chez la marquise de X... dont je soupçonnais les intrigues galantes. Son mari, militaire un peu pédant, avait la manie de vanter à tout propos son bonheur domestique et l'inébranlable fidélité de sa femme. Il venait, suivant l'usage, de chanter les louanges de sa Pénélope, lorsque celle-ci, se penchant vers mon oreille, me dit fort gaiement : « Mon mari m'ennuie avec sa » bonne opinion; je ne puis m'empêcher de rire quand » je me figure la surprise où il sera au jour du juge- » ment dernier ». Je n'ai pas besoin de dire que cette dame est Italienne. Dans quelle autre tête eût jamais pu se former cet amalgame de l'adultère, du rire et du jugement dernier. »

Ce dernier trait ne rappelle-t-il pas le mot d'une duchesse italienne regardant avec un soupir de regret une glace qu'elle allait déguster : « Quel dommage que cette glace ne soit pas un péché mortel ! »

Dans ses notices historiques. Lemontey a déployé des qualités de sagacité ingénieuse, de critique originale, de méthode sévère qui contrastent avec ses écrits de pure fantaisie, et montre la flexibilité de son talent : celles qu'il consacre, par exemple, à Vicq d'Azyr, Jeanne d'Albret, Adrienne Lecouvreur, Clairon ont bien de

l'agrément, de la précision, et, sauf quelques réminiscences de préciosité et d'emphase, tribut payé au caractère et à l'époque, sont remarquables par leur bonne tenue littéraire. L'éloge de Morellet, qu'il remplaça en 1819 à l'Académie française, obtint un grand et légitime succès. En parlant de ce littérateur qui avait *libéralisé* les idées de lord Shelburne, et auquel Voltaire avait délivré ses lettres de marque, de Cabanis distribuant pendant la Terreur à ses amis le poison, *ce pain des proscrits*, de cette date de 89 où tout se taisait devant l'inquiète passion des nouveautés, de la modération qu'il définit plus idéalement que réellement l'union de la sagesse et de la force, Lemontey trouva de nobles accents, des mots tout vibrants d'éloquence spirituelle. Parlant de la restauration, de Louis XVIII, il observe que celui-ci a trouvé le pacte conciliateur, la Charte, non dans les vaines théories, dans les traditions surannées, mais dans les lumières du siècle et le vœu de la France, *de même que l'œil de Phidias avait aperçu d'avance dans le bloc de Paros le dieu que son ciseau allait faire respirer*. A propos des brochures de Morellet[1] en 1794, 1795, il lui échappa cet heureux trait : « Péril, talent, courage, persévérance et succès, rien n'a manqué à l'honneur de ce grand succès, *pas même l'ingratitude.* » Et cette apologie de la morale hu-

1. Voir sur Morellet mon volume des *Causeurs de la Révolution* (2e édition).

moristique : « Les peuples graves ou mélancoliques tiennent en grande estime les écrivains qui les soulagent du poids de la morale en la déguisant sous des formes récréatives. Le premier mouvement des Espagnols et des Anglais est de chercher des vues sérieuses dans les fictions les plus folles d'un Butler ou d'un Cervantes, d'un Sterne ou d'un Quevedo. La France, bien différente, est un pays familier où l'on prend ordinairement au mot les moralistes enjoués, soit que leur but nous échappe, soit que par vanité le lecteur ne veuille pas avoir été trompé, même pour son plaisir. On a passé bien du temps avant de convenir que Rabelais n'était pas seulement un bouffon, Molière un plaisant, La Fontaine un bonhomme, et Voltaire un bel esprit. »

Avant d'accorder ses louanges à la Restauration, il avait brûlé de l'encens pour l'Empire. Les journées caniculaires de la Révolution, son frère, une partie de sa famille tombés à Lyon sous les coups des proconsuls de la Convention, son sybaritisme moral, tout conspirait à le rejeter du côté de l'autorité ; seulement il tempérait sa docilité officielle par des épigrammes discrètement voilées. Avant tout il aimait l'ordre, estimant qu'un si grand bienfait ne peut s'acheter sans quelques sacrifices : « Je suis de la faction des contents, écrit-il dans une préface de 1802, et si je n'en étais pas, je me tairais ». Censeur impérial des théâtres, il changeait ou retranchait les vers qui pouvaient être

applaudis par allusion, et, satisfaisant tout ensemble le devoir de sa charge, l'amour-propre de son opinion, disait gaiement à ses amis : « N'allez-vous pas voir, ce soir, *Athalie* par Racine et Lemontey ? » Il avait presque fait de l'esprit une jouissance physique, tant il le ménageait habilement pour son plus grand repos. Dur, avare, inexorable pour lui-même, il ne fut jamais touché que des privations des autres, épargna beaucoup et beaucoup donna ; on le vit, par exemple, offrir douze cents francs pour un prix destiné à la meilleure pièce de vers sur l'enseignement mutuel. Une telle avarice ne mérite-t-elle pas les circonstances atténuantes, si même elle ne porte avec elle son acquittement ?

LE COMTE STANISLAS DE GIRARDIN[1]

Stanislas de Girardin ; Jean-Jacques Rousseau à Ermenonville. — L'amiral d'eau douce. — Épitaphe de Rousseau. — Réponse de Girardin au prince de Condé. — Visite du premier consul à Ermenonville. — Mot de Gœthe à Napoléon. — Deux espèces de liberté. — La messe et la musique. — Le serment, inutile pour les honnêtes gens, ne lie pas les scélérats. — L'ordre de l'ingratitude. — Les contrebandiers de l'Église. — Conversation avec Bonaparte. Un homme d'État doit parler toutes les langues et prendre tous les tons. — Un préfet bien à plaindre. — Comment M. Pasquier fut nommé préfet de police. — Madame Mère.

Stanislas de Girardin a rapporté dans ses *Mémoires* le récit touchant que fit son père de l'arrivée, du séjour et de la mort de Jean-Jacques dans sa propriété d'Ermenonville. Le marquis de Girardin s'était introduit chez lui en apportant de la musique italienne à copier, et menait quelquefois Stanislas pour essayer cette mu-

1. Né en 1762, mort en 1827. — *Mémoires de Girardin*, 2 vol. — Biographie Michaud. — Aulard, t. Ier.

sique. Jean-Jacques la chantait et l'enfant l'accompagnait sur sa mauvaise épinette. « Lorsque Rousseau se vit dans la forêt qui descend jusqu'au pied de la maison, sa joie fut si grande qu'il ne fut plus possible de le retenir en voiture : « Non, dit-il, il y a si longtemps » que je n'ai pu voir un arbre qui ne fût couvert de » fumée ou de poussière ! ceux-ci sont si frais ! Laissez-» moi m'en approcher le plus que je pourrai, je voudrais » n'en pas perdre un seul ». Il fit près d'une lieue à pied de cette manière. Sitôt que je le vis arriver, je courus à lui. — Ah ! monsieur, s'écria-t-il en se jetant à mon col, il y a longtemps que mon cœur me faisait désirer de venir ici, et mes yeux me font désirer actuellement d'y rester toute ma vie. — Et surtout, lui dis-je, s'ils peuvent lire au fond de nos âmes[1]. »

L'hôte de Jean-Jacques raconte sa vie à Ermenonville,

1. Girardin n'a pas manqué de reproduire la lettre où Thérèse Levasseur accuse ridiculement son père de l'avoir diffamée et signe d'une orthographe plus que fantaisiste : *Fameu deu Gangaque*, non plus que la lettre où Duris condense en quatre vers l'épitaphe du marquis.

> Entre ces peupliers paisibles
> Repose Jean-Jacques Rousseau ;
> Approchez cœurs droits et sensibles,
> Votre ami dort sous ce tombeau.

Lebrun ces montra mieux inspiré dans ce quatrain :

> Parmi ce peupliers qu'entoure une onde pure
> La cendre de Jean-Jacque honore ce tombeau.
> C'est ici que repose, au sein de la nature,
> Son peintre, son amant, le génie et Rousseau.

les leçons données à ses enfants, les promenades solitaires dans la plaine et la forêt, sa prédilection pour un petit verger où il trouvait le *jardin de sa Julie*, le plaisir extrême qu'il prenait à ramer et qui le fit appeler *l'amiral d'eau douce*. Est-ce à ses préceptes que Stanislas dut cette franchise de langage, l'humeur frondeuse, ce goût d'opposition, de saillies brusques dont il ne put jamais se départir ? Très jeune encore, il s'offusqua d'un mot du prince de Condé pendant une visite à Ermenonville : « C'est tout au plus, avait observé celui-ci, ce que l'on pourrait se permettre de dire, si l'on n'était pas en capitainerie », en considérant la baraque d'un charbonnier sur laquelle il lisait cette inscription : « Charbonnier est maître chez soi. » Il assista au dessert du prince, qui lui offrit des fruits : « Je remercie Votre Altesse, répondit-il fièrement, je suis ici chez moi et me suis fait servir à déjeuner... » Et en 1789, nommé député du tiers état à l'assemblée bailliagère de Sens, il insista vivement pour la suppression des capitaineries de chasse. « Il avait toujours sur le cœur la réflexion du prince à propos de l'inscription de la baraque du charbonnier. » Combien ne devait-il pas admirer cet axiome de la liberté anglaise : « Le vent et la pluie peuvent entrer dans la cabane d'un pauvre homme, le roi ne le peut » ?

Rousseau, observe Girardin, était très soigné dans sa tenue. On pouvait s'apercevoir encore, lorsque son disciple le connut, qu'il avait dû éprouver et inspirer de

grandes passions. Il avait un esprit d'ordre qui éclatait jusque dans les moindres choses. Il tenait à ce que la musique qu'il copiait ne contînt pas une seule faute et, plutôt que de gratter, il recommençait la page. Il refaisait de même un billet qui ne lui aurait pas paru assez correctement écrit. « Il est sans doute un de nos meilleurs écrivains et il n'écrivait pas facilement ; ses manuscrits sont couverts de ratures. »

L'élève de Jean-Jacques lui garda toute sa vie son admiration, et il dut éprouver quelque surprise des paroles du premier consul dans une visite que fit ce dernier à Ermenonville en l'an IX. On avait commencé par lui donner le spectacle de la chasse aux lapins : mais une partie de ces lapins, moins sauvages que les autres, étaient si curieux de contempler le héros de l'armée d'Italie que, loin de fuir, ils accouraient se grouper autour de lui. En entrant au château, on trouva madame Bonaparte qui s'était mise à table sans attendre son mari. Celui-ci fronça le sourcil et murmura : « Il paraît que les femmes commandent ici ». Après le repas, il visita les jardins. Arrivé dans l'île des Peupliers : « Il aurait mieux valu, dit-il, pour le repos de la France que cet homme n'eût pas existé. — Et pourquoi, citoyen Consul, demanda Stanislas ? — C'est lui qui a préparé la Révolution française. — Je croyais, citoyen Consul, que ce n'était pas à vous à vous plaindre de la révolution. — Eh bien, l'avenir apprendra s'il n'eût pas mieux valu, pour le repos de la terre, que ni Rousseau ni moi

n'eussions jamais existé. » — Et il reprit d'un air rêveur sa promenade.

La réplique de Girardin rappelle un mot admirable de Gœthe à Napoléon Ier : « J'ai lu votre *Werther*, disait celui-ci, roman étrange, et qui ne finit pas. » Mais Gœthe, s'inclinant profondément : « J'aurais cru que Napoléon n'aimait que les romans qui ne finissent pas. »

De 1789 à 1792, Girardin glisse sur la pente d'un libéralisme fougueux qui le distingue à peine des Jacobins ; il vit dans l'intimité de Mirabeau, de Sieyès, suit les débats de la Constituante avec un intérêt si passionné que, pour mieux les graver dans sa mémoire, il en rédige un journal détaillé. Député à la Législative, il siège d'abord à l'extrême gauche, tonne contre les congrégations séculières qu'il appelle les *nids de l'aristocratie sacerdotale*, appuie la proposition de supprimer au roi les titres de sire et de majesté, s'oppose au décret d'accusation proposé contre Marat. Il commença, dit Condorcet, comme tous les jeunes gens, par avoir trop d'emphase, parce que l'emphase est dans l'éloquence, ce que l'énergie est dans le caractère. Il se permettait des plaisanteries naïves : « J'use des droits que plusieurs membres ont comme moi de dire des absurdités. » Il aimait à produire de grandes émotions : aussi demandait-il toujours à mourir, à périr, à s'ensevelir. Son impétuosité naturelle le portait d'un bond au plus fort de la mêlée.

Effrayé des envahissements rapides du parti révolu-

tionnaire, il se rapproche insensiblement de la droite : dans les premiers mois de 1792, il combat la tyrannie des passeports, la confiscation des biens, la déportation des prêtres non assermentés, le licenciement de la garde constitutionnelle. « Craignez surtout, s'écriait-il, que l'on ne se rappelle une époque bien fameuse dans l'histoire d'Angleterre, époque à laquelle la garde d'un de ses rois fut licenciée! » Il n'est pas moins bien inspiré lorsqu'il parle contre le serment civique qu'on voulait imposer aux émigrés : « Laissez donc les serments aux charlatans, aux sectaires, aux faux prophètes, et que la tranquillité nationale ne repose jamais sur une pareille garantie. Le serment est inutile pour les honnêtes gens, et il ne lie pas les scélérats. »

Arrêté avec ses deux frères en 93, enfermé dans la prison de Sézanne, il se souvient d'*Émile*, se fait menuisier ; ses frères et lui travaillent pour les menuisiers de la ville qui deviennent leurs protecteurs.

Après le 9 thermidor, nommé membre du district de Senlis, il refuse, pour ne pas s'associer à l'application des lois terroristes, et comme on le menaçait d'une nouvelle captivité, il répond fièrement : « Ramenez-moi aux carrières, si cela vous convient. » Président du tribunat, chef de bataillon, premier écuyer du roi Joseph à Naples et en Espagne, député au Corps législatif, préfet de la Seine-Inférieure en 1812, Girardin, malgré ses relations presque familières avec l'empereur, sollicita vainement un poste de sénateur ou de con-

seiller d'État. Le comte de Montesquiou lui fut préféré pour la présidence du Corps législatif. Napoléon, dit-il dans ses *Mémoires*, n'aurait pas vu avec sécurité au fauteuil un ancien président de l'Assemblée législative de 1792.

Et cependant il n'avait pas marchandé les témoignages de dévouement : il fit son possible pour empêcher le Tribunat de devenir un foyer d'opposition, et, après l'attentat du 3 nivôse, défendit chaleureusement la phrase de l'adresse, où il était dit que la *vraie* liberté tenait à la vie du premier consul : « Dans les beaux jours de la Révolution, observait-il, à cette époque où elle était riche d'espérances et vierge encore de tous les crimes qui contribuèrent à la déshonorer, l'épithète de *vraie*, ajoutée au mot liberté, eût été absurde et insignifiante; mais les forfaits et les malheurs, les assassinats judiciaires et les maisons d'arrêt, multipliés pendant un temps où l'on parlait de liberté, où l'on prétendait que les racines de son arbre devaient être arrosées de sang humain, devraient nous avoir appris qu'il existait deux espèces de liberté, l'une fausse, aussi loin de la vraie que le crime l'est de la vertu; l'autre vraie, fondée sur les lois, la justice, la sûreté, la propriété, celle enfin que nous désirions au 18 brumaire... »

Il se flattait d'avoir contribué à l'établissement de la Légion d'honneur, en remettant à Joseph et par lui au premier consul, le projet de son ami, M. de Barbançois sur la nécessité de créer un *ordre distingué*. Ce projet

portait cette épigraphe : « Semez des récompenses, si vous voulez recueillir des vertus. » Bonaparte, qui le consultait volontiers, ne manqua pas de lui parler d'avance du concordat. « Si vous voulez absolument rétablir la religion catholique, opina le disciple de Jean-Jacques, vous serez obligé d'aller à la messe. — Cela peut être. — Mais vous contraindrez aussi tous les fonctionnaires publics à y aller. — Quelle folie! — Non, citoyen Consul, cela sera, parce que cela vous paraîtra nécessaire, et ce que je vous demande dès aujourd'hui, c'est de vouloir bien attacher d'excellents musiciens à votre chapelle, parce qu'une bonne musique est un remède contre l'ennui; et la messe, que nous n'avons plus l'habitude d'entendre, pourrait nous paraître une chose très ennuyeuse. » Spiritualiste et déiste à la manière de Rousseau, Girardin garde le tour d'esprit du XVIIIe siècle, redoute sans cesse le voyage à Canossa, se moque aussi volontiers des rites religieux que du miracle de saint Janvier, compare le prêtre qui dit bien la messe à l'acteur qui joue bien la comédie.

Au mois de février 1808, le roi Joseph institua l'ordre des Deux-Siciles. Comme il demandait à son premier écuyer de lui désigner les personnes auxquelles il réserverait les grands cordons : « Masséna, dit celui-ci, doit, ce me semble, être placé en tête de la liste. — Vous êtes dans l'erreur; je ne le nommerai pas. — Comment! Vous ne donneriez pas votre ordre à celui auquel vous devez la couronne du royaume de Naples! — Non,

monsieur, je ne le lui donnerai pas; que voulez-vous? Les rois sont hommes; ils ont leurs faiblesses; et si la mienne était justement d'empêcher que la nomination de Masséna ne réveillât ce souvenir? — Eh bien, sire, si vous ne nommez pas Masséna, savez-vous comment on appellera votre ordre? L'*Ordre de l'Ingratitude.* » Le roi sourit et Masséna fut nommé! Le même Joseph, devenu roi d'Espagne, ayant eu, dans sa première proclamation, la fantaisie de se donner tous les titres qui précédaient le nom de Charles-Quint : « Je ne croyais pas, remarqua Girardin, avoir autant de compliments à faire à Votre Majesté, et il me paraît fort prudent à vous de prendre à la fois tant de couronnes, parce que toutes ne viendront pas sans doute à vous manquer. » Joseph lui ayant dit que l'empereur voulait qu'il restât un an en Espagne, Girardin qui désirait rentrer en France, répondit hardiment : « Les menaces m'irritent et ne m'épouvantent pas. L'empereur peut ne pas m'employer, il peut me faire emprisonner, me faire fusiller; il peut enfin tout ce que la force peut contre la faiblesse; mais qu'il sache bien aussi que l'homme qui ne craint pas la mort ne craint pas sa puissance. » L'admirateur de l'*Émile* reparaissait parfois sous le masque du courtisan.

Sous la restauration, Girardin se distingue par l'ardeur d'une opposition intempérante, tumultueuse. On eût dit qu'il avait oublié la Terreur, l'empire, que tant et de si redoutables expériences avaient passé

inaperçues ; de prime saut il rétrograde jusqu'en 1789, se cuirasse de ses convictions d'antan et les mène à l'assaut. Tout lui est prétexte, tout devient matière à ses sarcasmes, à ses saillies : projets du ministère, projets de l'opposition, conspirations et pétitions, doctrines et principes monarchiques, il semble la mouche du coche constitutionnel. Lui si sage, si courageux en 1792, si bien apprivoisé sous Napoléon, il ne se croit jamais assez agressif contre ce gouvernement de Louis XVIII qui voulait royaliser la nation et nationaliser la royauté, qui introduisait en France ces trois inconnus : la liberté, le crédit, la paix.

Les ministres sans portefeuille, il les traite de *ministres amateurs*, de *ministres à la suite*; les préfets, il les appelle des espèces de voyageurs qui ne restent qu'un an ou deux dans le même poste; les missionnaires sont *les contrebandiers de l'Église*. Quant à l'Espagne, soulevée contre Ferdinand VII, il la trouve *héroïque*, et prédit que la France aura bientôt un régime constitutionnel comme la Turquie a un gouvernement représentatif. Sa tenue hostile, ses coups de boutoir à la tribune faisaient dire à ses adversaires : « L'Émile est bien mal élevé ». L'Émile avait la riposte dure et prompte, le goût de la mystification. Un jour par exemple, il lit un discours sur la liberté de la presse, et répond aux murmures du côté droit : « J'ose croire que mes arguments sont à vos yeux sans réplique; j'ose même dire que j'ai été fort éloquent; mais, comme

il est juste de rendre à César ce qui est à César, je déclare que cette opinion tout entière a été prononcée par M. de Villèle en 1817. » Une autre fois, il demande au ministre pourquoi on a effacé du fronton du Panthéon l'inscription connue : *Aux grands Hommes la Patrie reconnaissante*; et comme le député Piet interrompt malencontreusement : « Ils n'ont fait que du mal. — Si les grands hommes ont fait du mal à la France, repart l'enfant terrible de la gauche, M. Piet peut être tranquille, jamais il ne fera de mal à son pays. » C'est sans doute une boutade de ce genre qui inspirait à son panégyriste Alexandre de Lameth cet euphémisme : « Ses discours ne restèrent jamais au-dessous de sa franchise; *ils la dépassèrent quelquefois*; mais ses intentions étaient si bonnes, sa diction si spirituelle et si originale, qu'elles lui valurent le privilège de tout dire. »

Ses *Mémoires*, qui s'arrêtent à l'année 1810, fourmillent de piquants détails sur la Révolution et l'empire. — Le jour de la fête de la Fédération, il rencontre Sieyès, Mirabeau, va dîner avec eux, remarque leur mécontentement au sujet du caractère politique de la cérémonie. — « Oui, disait Sieyès, si la cour sait mettre à profit cette journée, c'en est fait de la liberté, — Avec un pareil peuple, reprit Mirabeau, si j'étais appelé au ministère, poignardez-moi, car un an après vous seriez esclaves. Mais tranquillisez-vous, je hais trop les ministres pour vouloir leur succéder; j'aime mieux les combattre à la tribune, et je suis sûr de me faire

applaudir à l'Assemblée par ces quatre mots qui sont les seuls qui n'aient point encore été dits contre eux : les ministres sont des J... F... — Ce serait laconique, mais inutile, observa Girardin, laissons faire leur gaucherie. » — Le soir ils allèrent voir les illuminations, les inscriptions placées sur les transparents, et ne purent s'empêcher de sourire en lisant, devant la boutique d'un confiseur, ce quatrain :

Vive le roi,
Ma femme et moi,
Pourvu qu'il soit
De bonne foi !

Chemin faisant, notre auteur trace quelques croquis : le général Rampon qu'un de ses collègues du Corps législatif nommait en écrivant sur son bulletin : « Puisqu'il faut *ramper, Rampon!* » ; B. Constant, madame de Staël, Daunou, Desrenaudes, Garat-Mailla, sur lequel on fit cette épigramme :

Pourquoi ce petit homme est-il au tribunat ?
C'est que ce petit homme a son oncle au Sénat.

Thiessé, homme entier, qui n'épouse point de parti, mais ne consent jamais à divorcer d'avec son opinion.

M. de Viry, ministre piémontais en 1760, aimait tellement le mystère qu'il avait défendu à ses domestiques de dire quand il était malade. Il n'en mourut pas

moins, et le roi de Sardaigne annonça cette mort à la cour par un mot piquant : « M. de Viry est mort, mais il ne veut pas qu'on le sache. » Rivarol peignait à peu près de la même manière M. de Champrenetz l'aîné, homme rempli de mystères : « Il n'entre point dans un appartement, il s'y glisse, il longe le dos des fauteuils, et va s'établir dans l'angle d'un appartement; et quand on lui demande comment il se porte : — Taisez-vous donc; est-ce qu'on dit ces choses-là tout haut? »

Les conversations de Bonaparte ont presque toutes un relief saisissant; elles sculptent le héros dans sa grandeur épique, dans ses vues imperturbables d'homme d'État, et, hélas! aussi dans la brutale raideur de son cynisme. A Lebrun, à Portalis, à Lemercier, qui gardent dans leur âme le rêve confus d'une liberté relative et l'admiration de la Constituante, Bonaparte répond tout crûment : « Dans cette Assemblée, il y avait beaucoup de théoriciens et point de politiques. » Et comme Lebrun objecte qu'il y avait beaucoup de gens sensés, qu'on ne saurait juger d'après les résultats, puisque leurs conseils n'ont point été suivis, le premier consul fulmine contre la métaphysique qui aurait entraîné, démoli l'ordre social, en France, en Europe, sans le 18 brumaire. « Et, ajoute-t-il, il fallait, pour qu'il réussît, le concours de mille circonstances; il a fallu des victoires prodigieuses en Italie, presque fabuleuses en Égypte, et un retour, pour ainsi dire,

miraculeux. Il fallait revenir à une époque où les armées françaises étaient battues, les finances épuisées, les citoyens désabusés, où l'autorité était devenue un besoin. Néanmoins, peu de jours après le 18 brumaire, les principes qui avaient été les causes uniques des plaies que j'étais appelé à cicatriser, étaient professés partout, même dans mon conseil. Pour décider les métaphysiciens du Conseil (à soumettre les journaux à la police), j'ai été obligé de faire de la métaphysique, car un homme d'État doit parler toutes les langues, et savoir prendre tous les t ns... Pour gouverner un grand État, il faut beaucoup de juges, beaucoup d'administrateurs, beaucoup de gendarmes, beaucoup de soldats. » Lemercier insinuant que si un écrivain attaquait le premier consul, mille s'empresseraient de le défendre, celui-ci répond avec profondeur : « Leurs ouvrages ne seraient pas lus, tandis qu'on s'arracherait l'autre. »

« Êtes-vous marié, demandait l'empereur à Girardin. — Oui, sire? — Et vous aussi, vous avez fait cette folie! Savez-vous ce qu'il faut pour être heureux? Une femme bonne et vertueuse, et une maîtresse aimable et jolie; c'est ainsi qu'on doit arranger sa vie. » C'est bien l'homme qui disait à Joséphine, en lui annonçant sa résolution de divorce : « Ne cherchez pas à m'émouvoir; je vous aime toujours, mais la politique n'a pas de cœur, elle n'a que de la tête, je vous donnerai cinq millions par an et une souve-

raineté dont Rome sera le chef-lieu. Savez-vous que ce divorce sera un épisode de ma vie? Quelle scène dans une tragédie! »

Pendant un bal masqué chez la reine de Naples, une femme, excitée par la jalousie, dévoila à un général l'amour que sa femme avait pour le roi de Naples. Le mari furieux alla se plaindre à l'empereur : « Eh, mon cher, dit Napoléon en souriant, je n'aurais pas le temps de m'occuper des affaires de l'Europe, si je me chargeais de venger tous les cocus de ma cour. »

De madame de Talleyrand qui, entendant parler du code qui permet au mari de tuer sa femme et l'amant surpris en flagrant délit, disait avec une naïveté amusante : « De semblables lois sont faites par des hommes qui manquent tout à fait d'éducation », l'auteur, de zigzag en zigzag, arrive, en passant par vingt autres sujets traités sans ordre, au hasard de la mémoire, à ce fameux bal du prince Schwarzenberg qui fit tant de victimes, et donna lieu à des rapprochements fâcheux entre le mariage de Napoléon avec Marie-Louise et celui de Louis XVI avec Marie-Antoinette : « A cette époque, disait le peuple, ce furent des gens comme nous qui périrent; aujourd'hui ce sont des grands : chacun son tour. » Tant il est vrai qu'on n'est jamais philosophe que sur les choses qui ne vous concernent pas.

Voici un préfet bien à plaindre, M. Méchin, administrateur du Calvados; ses Normands ont de la doci-

lité, nul enthousiasme. En vain les invite-t-il à préparer des fêtes brillantes pour l'empereur; en vain les supplie-t-il de montrer de l'esprit public. « On ne vit pas d'esprit public, répondent-ils. — Mais vous n'obtiendrez pas de faveurs à la cour. — Nous nous en sommes passés jusqu'à présent. — L'empereur ne viendra pas dans votre département. — Nous nous en consolerons, cela nous sera d'autant plus facile que nous ne l'avons jamais vu. — Que faire de pareilles gens, se lamente M. Méchin? — Mais ils sont soumis, paient l'impôt, exécutent la loi. Que peut-on exiger de plus? — De l'enthousiasme. — Vous n'en inspirerez jamais, remarque Girardin, à des gens qui ne boivent que du cidre. »

M. Méchin avait raison de se désoler; l'enthousiasme des administrés fait souvent le mérite et l'avancement des administrateurs.

Un joli trait à propos de la nomination de Pasquier comme préfet de police. On rapporta que l'empereur avait chargé Cambacérès de le mettre à l'épreuve avant de lui annoncer sa nomination. « L'empereur, dit Cambacérès, vous voit d'un œil favorable; il veut même vous confier un poste de la plus haute importance. — Monseigneur! — Pour le remplir, il faut un homme bien sûr, bien dévoué. — Monseigneur! — Mais enfin, si vous receviez, par exemple, l'ordre de m'arrêter, moi... — Ah! monseigneur! — Que feriez-vous? — Mon devoir. — Monsieur Pasquier, vous êtes préfet de police. »

Un jour, à Mortefontaine, après le dîner, Madame Mère prend à part Girardin et lui dit : « Monsieur de Girardin je vous trouve triste. — Madame, il n'y a pas beaucoup de motifs d'être bien gai. — Vous avez *bien ragione* ; me croyez-vous *houreuse* ? Je ne le suis pas quoique mère *dou* quatre rois. De tant d'enfants, je n'en ai *piu* auprès de moi. Tantôt je suis inquiète de l'un, tantôt de l'autre. Le *povero Luigi* ! Il avait été bien tranquille ; à présent son tour à être tourmenté. Il est *venou* me voir à Aix-la-Chapelle, j'ai été bien *houreuse* pendant *qualche* jours ; *ma* un *matine*, de *buon hour*, il entre dans ma chambre : *Mama*, vous ne savez pas. — *No, che?* — J'ai reçu trois courriers cette nuit, comme ça. Enfin, *Mousu*, ces damnés d'Anglais étaient chez lui. Il fut obligé de partir *subitamente*. Ce *Povero Luigi*, c'est un honnête homme, *ma* il a bien des chagrins ; il en a pardessus la *testa*. Ah ! si vous saviez ! *Ma* ce qui le console, c'est qu'il est adoré : aussi s'est-il fait Hollandais, il n'est *piu* Français du tout, du tout. J'aime bien mes enfants et j'en suis bien aimée. Je ne suis pas contente de *Jouseph*. — Pourquoi donc, Madame? — *Perche*, pourquoi il ne m'écrit *mai*; il ne *pou* avoir pour moi que des attentions ; car il m'offrirait des présents que je n'en voudrais pas. Je suis *piu* riche que mes enfants. J'ai *oun millione* l'année, je ne le mange pas à beaucoup près. Je mets plus de la *meta* à l'épargne. On dit que je suis vilaine, *ma* je laisse dire. Je n'ai

pas de dettes, au contraire, je me trouve toujours avoir cent mille francs au service de mes enfants : qui sait ? peut-être un jour seront-ils bien contents de les avoir ! Je n'oublie pas que pendant longtemps je les ai nourris avec des rations. L'*emperour* il me dit à moi que je *souis* une vilaine, *ma* je le laisse dire. Il dit que je ne donne jamais à *mangiare* ; *ma* s'il veut que *jou* tienne auberge, qu'il me donne *oune* maison comme doit l'avoir *oune* mère de l'empereur et de trois rois, des pages, des préfets, des chambellans ; alors il *lo verra* si je ne fais pas bien les *honours* avec dignité. Avec mon million, on ne me regarde pas comme la mère de l'*emperour*, *ma* comme une riche particulière. Mes enfants ne savent pas combien je vaux, ils ne me connaîtront que lorsque je ne serai *piu*. L'*emperour* avant son départ se plaignait à moi de tous ses frères ; il disait : je ferai enfermer celui-ci, arrêter celui-là, je *loui* dis : Mon fils, vous avez tort et raison : raison, si vous les *paragone* à vous, parce que vous ne pouvez être *paragone* avec personne au monde ; vous êtes *oune* merveille, *oun* phénomène, *qualche* chose d'extraordinaire, d'indéfinissable. *Ma* vous avez tort si vous les *paragone* aux autres rois ; *perche*, pourquoi ils sont *soupériours* à *tutti*, *perche*, pourquoi les rois sont si bêtes qu'on *pout* croire qu'ils ont *oun* voile sur les yeux et que le moment de *lor choute* est arrivé pour qu'ils soient remplacés par mes enfants. L'*emperour* entendant cela, me dit : Signora Lœtitia,

(il rit) et vous aussi, vous me flattez. — Moi, vous flatter ! Vous ne rendez pas justice à *vostra* mère. *Oune* mère ne flatte pas son fils. Vous le savez, sire, en *poublic*, je vous *tratte* avec tout le respect possible, parce que je *souis* votre sujette, mais en particulier, je *souis* votre mère, et vous êtes mon fils, et aussi quand vous dites : je *veux*, moi je réponds : je ne veux pas. J'ai du caractère, de la fierté. A présent que je vais à Paris, c'est à l'impératrice à venir me voir, parce que je *souis* sa belle-mère ; si elle ne fait pas son devoir, je n'irai pas chez elle. Voilà comme je *souis*. »

Elle avait le ventre plein de tyrans, écrit superbement Michelet sur Marie-Thérèse. Autant aurait-il pu dire de cette Lœtitia qui dans sa défiance du lendemain voulait garder de quoi donner un morceau de pain à tous ces rois qu'elle avait conçus pour le trône et le malheur, pour la grandeur et pour la pauvreté. Avait-elle le pressentiment des destins de cette race tragique, ballottée sans cesse entre deux infinis, entre la toute-puissance et les suprêmes infortunes, celles qui, si elles ne désarment point les justes sévérités de l'histoire, conquièrent la poésie et créent la légende, ce roman éternel des peuples ?

III

L'ESPRIT DES ORATEURS DE LA GIRONDE

La Légende des Girondins. — Engouement universel. — Mot de Royer-Collard à Odilon Barrot. — Ponsard, madame Colet. — La nouvelle école historique. — Edmond Biré. — La vérité sur les Girondins : jusqu'au 10 Août, ils ont été les émules des plus ardents Jacobins. — Vergniaud : sa naïveté politique ; la paresse était son Armide. — Une définition du *veto*. — Madame Roland. — Les Girondins et la guerre. — Une politique de boudoir. Isnard, sorte de Numa Roumestan de la tribune révolutionnaire. — Barbaroux et ses collègues à Caen. — Rêveries littéraires de Lamartine. — Lanjuinais n'est pas un girondin : Fais décréter que je suis bœuf. — Conversation de Lanjuinais avec Napoléon. — Grand homme et héros.

Un coup de partie bien étonnant, une des mystifications les plus étranges que l'histoire ait tolérées, prônées, accréditées, c'est la légende des Girondins[1], cette

1. Edmond Biré, *la Légende des Girondins* (in-18, Palmé, éditeur). — *Paris en 1793* ; — *Paris pendant la Terreur* ; — *Mémoires*

fiction prodigieuse qui, pendant plus de soixante ans. entraîna les imaginations des savants et de la foule hors de la vérité la plus évidente, en représentant ces hommes comme des martyrs héroïques de la justice et du droit, comme des modérés ayant horreur du sang et du crime, *comme les juste-milieu de 1792 placés sur l'échafaud entre le ciel et la terre, par un destin symbolique, pour figurer les erreurs généreuses de leurs*

de Brissot, 4 vol. — Voir dans la Biographie Michaud la liste des ouvrages de Brissot. — Granier de Cassagnac, *Histoire des Girondins*, 1860. — Lamartine, *Histoire des Girondins.* — Alfred Nettement, *Études critiques sur les Girondins.* — Alexandre Dumas, *le Chevalier de la Maison-Rouge.* — Ponsard, *Charlotte Corday.* — *Le dernier banquet des Girondins* de Charles Nodier. — Beaulieu, *Essais historiques.* — *Histoire de la Révolution* par deux amis de la liberté. — C.-A. Dauban, *Études sur madame Roland et son temps.* — Lanfrey, *Études sur la Révolution française.* — Charles Vatel, *Vergniaud*, 2 vol. *Charlotte de Corday et les Girondins*, 3 vol. — G. Guadet, *les Girondins*, 2 vol. — Camille Desmoulins, *Brissot démasqué.* — Edmond de Pressensé, *l'Église et la Révolution française.* — *Charlotte Corday, Tableau dramatique* par madame Louise Colet. — Miss Helena William, *Souvenirs de la Révolution française.* — Jules Claretie, *Camille Desmoulins*, 1 vol. — *Les Derniers Montagnards*, 1 vol. — P.-J. Tissot, *Histoire complète de la Révolution française*, 6 vol. in-8°. — Poujoulat, *Histoire de la Révolution française.* — *Vie de M. Émery.* — Émile Ollivier, membre de l'Académie française, *1789-1889*, in-18. — *Mémoires de madame de Genlis*, t. IV, p. 108 et suiv. — Voir aussi les ouvrages de MM. Taine, Albert Sorel, de Barante, Mortimer-Ternaux, Carlyle, Paganel, Bailleul, Thiers, Mignet, Tissot, Louis Blanc, Michelet, Quinet, Aulard, Buchez et Roux, de Sybel.

actes et les sublimes vertus de leurs cœurs. Écrivains libéraux, révolutionnaires ou royalistes, dramaturges de l'école du bon sens et de l'école romantique, apologistes et adversaires de la bourgeoisie, poètes, prosateurs, romanciers, la plupart se sont pipés eux-mêmes et ont pipé la postérité, tous se sont engagés dans cette immense conspiration, détournant les yeux de la réalité, et paraissant comme à l'envi répéter le mot de l'abbé Vertot : mon siège est fait. Au besoin, les historiens se contredisent, passent de la critique sévère à l'enthousiasme illimité, terminent un réquisitoire en règle par une apologie, une épigramme par une cantate, substituant des paroles imaginaires aux paroles réelles, des faits apocryphes aux faits avérés, se permettant pour leurs héros des libertés qu'on n'accorde qu'aux auteurs dramatiques, les embellissant de toute la magie de leur style. A vrai dire, les Girondins n'ont négligé aucun moyen de capter leurs bonnes grâces. et ce n'est pas un des moindres étonnements de l'observateur attentif d'entendre Buzot, qui avait voté la mort de Louis XVI, flétrir dans ses *Mémoires* « les scélérats qui ont inhumainement égorgé ce monarque infortuné[1] ».

1. Dans les très médiocres *Memoires* de Buzot, je relève cette curieuse note : « Les bonnes gens croient à la République, comme ils croyaient autrefois aux plus inexplicables mystères du papisme. Comme ils reviendront à la religion de leurs pères, ils reviendront à la royauté. Interrogez les vaillants républicains qui se battent sur tous les points du territoire français : « Frère, pour qui vous

Comment le public ne fût-il pas tombé dans le panneau, lorsque Royer-Collard[1] lui-même, le logicien de la légitimité, un des esprits les plus fermes de son temps, et qui avait vu la Révolution de près, mettait sur le même rang Odilon Barrot, libéral naïf, vaniteux, éloquent, et le *vertueux Pétion*, qui se conduisit comme

battez-vous? — Pour la République? — Bien; qu'entendez-vous par République? — C'est... mais tenez... c'est de n'avoir point de roi. — Frère, à Rome, à Venise, en Hollande, les peuples n'ont point de roi; voulez-vous un pape, un stathouder, un sénat? — Oh! non, ce ne sont pas là des républiques. — On dit pourtant la République de Venise, de Hollande. — Oui, mais en Suisse, en Amérique? — Oh! frère, vous êtes évidemment un contre-révolutionnaire; ces Suisses, ces Américains, sont des fédéralistes. — Frère, je n'en savais rien. Je vous le jure par Marat; en vérité, vous pouvez m'en croire; je suis un franc carmagnole. — Je le vois bien. Mais enfin, expliquez-vous, qu'entendez-vous par une République? — Je vous l'ai dit; c'est... c'est... demandez-le plutôt au comité de Salut public; d'ailleurs, voyez-vous, nous sommes un gouvernement révolutionnaire. — Révolutionnaire! voilà un terrible mot; mais, mon frère, à Constantinople aussi l'on a un gouvernement révolutionnaire. — Bah! vous vous moquez. Adieu, je vais me battre. Cet homme a bien l'air d'un aristocrate. Vive la République! » Ainsi vont les choses dans le meilleur des mondes. »

1. Il y a dans le drame de madame Louise Colet deux beaux vers sur Marat :

Qui... traînant dans le sang la Révolution,
Monte de crime en crime à la Convention.

A propos de ce drame, un écrivain traitait la Gironde de faction femelle : « singulière destinée du parti girondin, d'avoir eu pour poète, pour politique et pour homme d'action, trois femmes » (madame Colet, madame Roland, Charlotte Corday).

un goujat pendant le voyage du roi de Varennes à Paris, comme un lâche au 10 Août et pendant les massacres de septembre : « Il y a quarante ans que je vous connais ; seulement, dans ce temps-là, vous vous appeliez Pétion ; » lorsque M. de Barante avance que l'attitude des Girondins au procès fut noble, l'accent de leurs réponses ferme[1], lorsque M. Mortimer-Ternaux concède qu'ils aimèrent sincèrement la liberté ; lorsque Sainte-Beuve voit en eux d'*admirables statues sorties de la fournaise*, et veut qu'on les admire comme ces grands caractères de Plutarque qu'on admire en eux-mêmes, indépendamment du succès des causes auxquelles ils ont pris part ? « L'immortelle Gironde est la limite à laquelle notre pensée se plaît et s'obstine à s'arrêter... Je me replie de plus en plus vers ces figures nobles, humaines, d'une belle proportion morale, qui s'arrêtèrent toutes ensemble, dans un instinct sublime et avec un instinct miséricordieux, au bord du fleuve de sang... »

D'après ceux-là, jugez des autres ! Les autres, c'est Nodier qui publie le *Dernier Banquet des Girondins* et passionne le lecteur par ce récit romanesque ; il avait fini lui-même par y croire, comme ces vendeurs d'orviétan qui finissent par se frotter avec la pommade qu'ils recommandent aux badauds : « Toi, lui disait

1. Un peu plus haut, il est vrai, il établit que leur attitude manqua de noblesse et d'énergie.

Martainville, tu abuses un peu trop de l'honneur d'avoir été guillotiné avec ces pauvres Girondins. » C'est Lamartine qui, au milieu de contradictions, d'erreurs innombrables associées aux tableaux du coloris le plus brillant, leur donne pour emblème la prétendue inscription de Vergniaud sur la muraille de son cachot : Plutôt la mort que le crime ! *Potius mori quam fœdari* ! C'est Ponsard qui métamorphose les chefs de la Gironde en héros de Corneille :

> Grand Vergniaud ! fier Louvet ! généreux Barbaroux !
> Et vous tous, Girondins, jeune et vaillante armée
> Où la vertu trouvait sa garde accoutumée !

C'est Alexandre Dumas qui place sur leurs lèvres un chant devenu aussitôt populaire, et l'on sait la puissance d'un refrain logé dans une cervelle ignorante ou enthousiaste :

> Nous, amis, qui loin des batailles.
> Succombons dans l'obscurité,
> Vouons du moins nos funérailles
> A la France, à la liberté !
> Mourir pour la patrie,
> C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie !

Même indulgence de la part de Thiers, Mignet, Lanfrey. « Ils s'étaient endormis, dit ce dernier, rêvant d'Athènes et de Platon, ils se réveillèrent contemporains de la Saint-Barthélemy. Ils furent d'abord comme

anéantis. » Quinet les choisit pour ses héros, Louis Blanc, malgré sa partialité pour Robespierre, Michelet malgré son culte pour Danton, les placent dans leur Panthéon. « La Révolution qu'ils condamnèrent à les tuer portera leur deuil à jamais, s'écrie Louis Blanc. La liberté de conscience, les franchises de la pensée, l'inviolabilité du foyer domestique, l'égalité devant la loi, la proportionnalité entre les délits et les peines, la vertu et le talent mis au-dessus des privilèges de la naissance; en un mot, tout ce qui constitue le droit individuel, telle fut la religion, pour laquelle vécurent et moururent les Girondins. » — « Fondateurs de la République, dit Michelet, dignes de la reconnaissance du monde pour avoir voulu la croisade de 1792 et la liberté pour toute la terre, ces *grands cœurs*, de leur sang, nous ont fait la patrie. »

Quelques écrivains avaient risqué la vérité, Tissot par exemple, ardent révolutionnaire, beau-frère de Goujon, ami de Saint-Huruge, de Stanislas Maillard, de Fournier l'Américain, aux yeux duquel les Girondins trouvent grâce, parce qu'avant le *10 Août, ils s'étaient montrés les émules des plus ardents Jacobins*; ce même Tissot, auquel on reprocha faussement d'avoir porté la tête de la princesse de Lamballe au bout d'une pique, et qui s'attira une terrible réplique du colonel des Islets, un jour que celui-ci le dévisageait avec dédain. « Vous portez la tête bien haut, avait dit Tissot. — Du moins, je ne porte que la mienne, »

riposta le royaliste. Granier de Cassagnac avait, lui aussi, échappé à la contagion. Leurs voix se perdaient dans cette symphonie d'admiration bruyante.

Une nouvelle école historique a surgi qui n'hésite pas à reviser les procès jugés et, semblait-il, gagnés à tous les degrés, à examiner les pièces d'un dossier que d'illustres prédécesseurs ont à peine feuilleté; qui, reprenant en sous-œuvre les questions les plus ardues du problème révolutionnaire, les fait sortir du brouillard de la légende, du vague et de l'emphase, entrer dans la lumière et la certitude. Grâce aux livres de MM. Taine[1], Albert Sorel, aux belles études de MM. Wallon, Albert Duruy, Victor Pierre, Dauban, Ernest Daudet, Biré, Vatel, Léonce Pingaud, Henri Welschinger, etc., on a, depuis vingt ans, marché d'un pas rapide et sûr, pénétré dans ce domaine défendu, comme une forteresse presque imprenable, par une triple enceinte de préjugés, on a anatomisé, désossé en quelque sorte la Révolution, si bien qu'il n'est plus permis de soutenir qu'il faut la haïr ou

1 « Parce qu'ils ont lu Rousseau et Mably, parce qu'ils ont la langue déliée et la plume courante, parce qu'ils savent manier des formules de livre et aligner un raisonnement abstrait, ils se croient des hommes d'État. Parce qu'ils ont lu Plutarque et le jeune Anacharsis, parce que, sur des conceptions métaphysiques, ils veulent fonder une société parfaite. parce qu'ils s'exaltent à propos du millénium prochain, ils se croient de grandes âmes... A ce degré extrême, l'amour-propre est le pire sophiste. » (Taine, t. II, p. 108.)

l'adorer en bloc, sans pouvoir se permettre une critique éclectique. C'est ainsi qu'un érudit qui a, si j'ose dire, le génie de la virgule et de la minute, M. Edmond Biré[1], a écrit l'histoire des Girondins, non celle qui s'attarde dans la poésie et le sentimentalisme (le cœur de l'historien comme celui de l'homme d'État doit être dans sa tête), — non celle qui est à la vérité ce que la garde nationale est à la troupe de ligne, le jury aux juges, mais celle qui pèse les hommes à leur vrai poids et remet les événements dans leur cadre. Et voici ces Girondins ramenés à leur taille exacte, éloquents, bien que la plupart de leurs discours soient lus et non improvisés, assez cultivés et férus d'antiquité grecque et latine, doués d'une puissance incontestable de charme et de séduction[2], poétisés aussi par le drame dans lequel ils s'agitent, courageux en dépit de quelques défaillances, indisciplinés, pleins d'inexpérience, inconséquents, hommes de journaux et de tribune, d'un désintéressement admirable, amoureux de gloire, mais présomptueux, fanatiques de propagande, de ces *guerres*

1. Voir les autres ouvrages de M. Biré : *Victor Hugo avant 1830; — Victor de Laprade; — Portraits littéraires; — Mémoires d'un Bourgeois sous la Terreur; — Paris en 1793.*

2. « Les Brissot, les Pétion, les Guadet, etc., luttant contre les Jacobins, ne ressemblent-ils pas aux physiciens de Pharaon qui convertirent les baguettes en serpents, mais qui ne purent jamais changer les serpents en baguettes. » (*La feuille du Matin*, 18 décembre 1792.)

de magnificence dont Vauban cherchait à détourner Louis XIV, ignorant l'art de vouloir et passant *à rêver le bien public* le temps qu'il eût fallu consacrer à l'opérer, donnant le change au peuple par leur belle attitude, et lui masquant le chemin de la Terreur sur lequel ils le font glisser chaque jour, ayant assez peu le sens de l'émeute, l'instinct de la foule, et, pour parler de droit, de justice, attendant que leur pouvoir soit menacé, leur tête mise à prix[1].

Ils revendiquent le titre de *factieux*, de *sans-culottes*[2],

1. Michelet raconte que M. de Reinhart, Allemand de naissance, diplomate très instruit des hommes et des choses, vint, par voiture publique, de Bordeaux à Paris, en compagnie de Vergniaud, Guadet, Gensonné, Ducos, Fonfrède, etc. « C'étaient des hommes pleins d'énergie et de grâce, d'une jeunesse admirable, d'une verve extraordinaire, d'un dévouement sans bornes aux idées. Avec cela il vit bien vite qu'ils étaient fort ignorants, d'une étrange inexpérience, légers, parleurs et batailleurs, dominés, ce qui diminuait en eux l'invention et l'initiative, par les habitudes du barreau. Et toutefois, le charme était tel qu'il ne se sépara pas d'eux. » Dès lors, disait-il à Michelet, je pris la France pour patrie, et j'y suis resté.

2. Ils ne voulaient pas de l'anarchie pour elle-même, ils n'en voulaient qu'autant qu'il leur en fallait pour arriver au pouvoir... « Ce parti de la Gironde, qui devint fameux d'abord par ses fautes, ensuite par ses malheurs bien mérités, soutenait les Jacobins sans se mêler à eux, il les poussait en avant comme une troupe de bandits qui lui ouvrait le chemin. Il fit plus de mal qu'eux, en ce sens que les Jacobins se seraient promptement discrédités par leurs excès; tandis que les Girondins, factieux plus modérés, et, par cela même plus habiles, exerçaient sur la partie faible de l'Assemblée une influence que je ne puis définir, et, avec son aide,

et jusqu'au 10 Août, leurs journaux rivalisent de violence avec les feuilles jacobines les plus exaltées, portent dans la guerre antireligieuse tous les préjugés de la philosophie matérialiste, donnant le spectacle de Voltairiens persécuteurs, de bigots d'impiété : « S'il existe des plaintes contre le prêtre qui n'a pas prêté le serment, s'écrie Isnard [1], il doit être forcé de sortir du royaume,

rompaient toutes les mesures par lesquelles on aurait pu déconcerter leurs projets... » — Je ne sais comment s'y prenaient ces coquins, mais en deux heures ils faisaient mouvoir vingt mille hommes. (Hua, *Mémoires.*)

1. Isnard, sorte de Numa Roumestan de la tribune révolutionnaire, Gaudissart sonore de la politique girondine, et, comme madame Angot, fort en gueule, passant brusquement d'un pôle à l'autre pôle, oublieux de ce qu'il a dit hier, ignorant ce qu'il pensera demain, tempérament colérique, chaleureux, une de ces âmes folles que conduit sa parole, parole-girouette tournant à tous les vents ; en 1804, il écrira une apologie enthousiaste de Napoléon Ier, et, devenu catholique, conservateur, reniant ses divinités d'antan, publiera un *Traité de l'Immortalité de l'âme*, qu'il dédia à Pie VII. On sait sa violente hyperbole contre Paris, qu'il menaçait de destruction complète, s'il attentait à la représentation nationale : « Bientôt on chercherait sur les rives de la Seine si Paris a existé ! » — Une autre fois, il tonnait contre Louis XVI : « La colère du peuple, comme celle de Dieu, n'est souvent que le supplément terrible des lois. » — Il pousse fougueusement à la guerre de propagande. « Disons que tous les combats que se livrent les peuples ressemblent aux coups que deux amis, excités par un instigateur perfide, se livrent dans l'obscurité ; si la clarté du jour vient à paraître, ils jettent leurs armes, s'embrassent et châtient celui qui les trompait. De même si, au moment que les armées ennemies lutteront avec les nôtres, le jour de la philosophie frappe leurs yeux,

il ne faut pas de preuves[1] ! N'ont-ils pas amnistié les massacres de la Glacière d'Avignon, glorifié la révolte des soldats de Châteauvieux, préparé le 20 juin? « Que j'aurais voulu voir la longue humiliation de la reine ! » dira madame Roland après cette journée faite par les porteurs de pique aux cris de : « A bas Monsieur Veto ! Au

les peuples s'embrasseront à la face des tyrans détrônés, de la terre consolée et du ciel satisfait. » Envoyé en province après le 9 thermidor, il excitait les victimes des Montagnards à la vengeance : « Vous n'avez pas de bâtons, déterrez vos parents, et de leurs ossements assommez les terroristes ! » — Isnard, dit un biographe, était connu pour son extrême voracité : nous l'avons vu, dans un repas particulier, accepter un défi au second service, et dévorer à lui seul une fort belle dinde dont il ne laissa que le bec et les pattes, car il en avait broyé les os sous ses dents aussi fortes que son estomac. Il allait souvent à Frascati pour y prendre des glaces; il en demandait d'abord une de chaque espèce, comme échantillon ; puis se faisait apporter la sorbetière où était contenue l'espèce qui lui avait paru la plus agréable et il la vidait entièrement. — De Lasource, je ne retiendrai que son mot à ses juges, quand il entendit prononcer sa sentence : « Je meurs dans le moment où le peuple a perdu sa raison ; vous mourrez le jour où il la recouvrera. » — De Rabaut Saint-Etienne, cet aveu courageux pendant le procès du roi : « Quant à moi, je vous l'avoue, je suis las de ma portion de despotisme, je suis fatigué, harcelé, bourrelé de la tyrannie que j'exerce pour ma part, et je soupire après le moment où vous aurez créé un tribunal national qui me fasse perdre les formes et la contenance d'un tyran. » — D'Henri Larivière, cette piquante anecdote qui le montre apportant un jour le *Contrat social* à la tribune, et lisant dévotement le chapitre relatif à la religion.

1. Un peu plus tard un Jacobin s'indignera qu'il faille des preuves aux nouveaux juges, *comme aux juges de l'ancien régime !*

diable le Veto[1] ! » et inaugurée par leur défilé dans la salle de la Législative. Au 10 Août, les Girondins se divisent : tandis que leurs députés, Vergniaud[2], Guadet,

1. Il est curieux, dans l'histoire de l'Arianisme, de voir les servantes et les portefaix de Constantinople se disputer sur la place publique à l'égard de la distinction du *Père* et du *Fils*. Une servante disait à la fontaine à une autre servante : « Est-ce que le fils peut être égal au Père? » De même on disputait à Paris, en province, sur le Veto : « Sais-tu ce que c'est, demandait un habitant de la campagne à son voisin. — Non. — Eh bien, tu as ton écuelle remplie de soupe, le roi te dit : répands ta soupe ; il faut que tu la répandes. »

2. Vergniaud, le meilleur orateur de la Gironde, espèce de poète politique, insouciant, fataliste, sommeillant dans l'intervalle de ses discours, amoureux du plaisir, des femmes et de l'éloquence, plus *propre à attendre la mort qu'à la porter dans les rangs ennemis*, rêvant une république aimable, en opposition à la république puritaine des Saint-Just, des Billaud-Varennes. On a, disait-il naïvement, cherché à consommer la Révolution par la Terreur, j'aurais voulu la consommer par l'amour. Incapable, non seulement de conduire son parti, mais de servir sa propre politique, il refuse, le 15 avril 1793, de s'associer à ses amis qui proposent l'appel au peuple, moyen de salut assuré pour eux, et lance ce cri superbe autant qu'imprudent : « La convocation des assemblées primaires est une mesure désastreuse. Elle peut perdre la Convention, la République et la liberté ; et s'il faut ou décréter cette convocation, ou nous livrer aux vengeances de nos ennemis ; si vous êtes réduits à cette alternative, citoyens, n'hésitez pas entre quelques hommes et la chose publique. Jetez-nous dans le gouffre et sauvez la patrie ! » Dans un autre discours, Vergniaud rapporte la réponse d'un patriote indigné contre un marchand qui se plaint qu'on ait dévasté son magasin, pendant une insurrection où la maréchaussée a tiré sur le peuple et fait des victimes : « Vous regrettez du soufre, des

Gensonné commençant à redouter le péril de l'anarchie, penchent pour le maintien de Louis XVI avec le rappel de Roland, Clavière[1] et Servan au ministère,

étoffes, des épiceries, je vous montrerai des boutiques où l'on vend de tout cela ; indiquez-m'en une où l'on vend des hommes. » A-t-il lancé cette apostrophe que lui attribue Levasseur? « Donnez un verre de sang à Couthon, il a soif! » Peut-être ne l'a-t-il pas lancée le 2 juin, mais un autre jour. Ce mot rappelle celui qu'on a fait sur Jules Favre : « Si vous voulez l'attirer à la tribune, placez-y une tasse de lait. » — Vatel, dans son ouvrage sur Vergniaud, accorde qu'il était assez indolent, mais aussi fanfaron de paresse et avant tout méditatif, tandis que sa famille, ses amis à l'unanimité n'admettent pas de réserve sur ce point. Représentez-vous, dit Paganel, un homme que d'autres hommes entourent et entraînent, qui ne cherche pas une issue pour s'échapper, mais qui resterait là si le cercle se rompait et le laissait libre. Tel était Vergniaud parmi les Girondins. *La paresse était son Armide.* — Madame Roland, Ducos, Dumont, Louvet, vingt autres apportent le même témoignage. Bailleul raconte qu'après un admirable discours, il retombait dans son apathie accoutumée, qu'il musait, jouait avec les petits enfants de Boyer-Fonfrède, et le moins enfant des trois n'était pas celui qu'on pense. Son indolence épicurienne ne fait doute pour personne : plus on étudie Vergniaud, plus on demeure convaincu qu'il est la négation même de l'homme d'État. Ne se vante-t-il pas de n'avoir pas fait donner une place de garçon de bureau? Admirable, mais combien absurde! Comme si un politique ne devait pas mettre le talent et la probité à leur place!

1. N'y a-t-il pas une sorte de puissance d'aimantation, de prescience de l'avenir, dans la volonté? La fortune, une place, ne vont-ils pas, par une attraction mystérieuse, vers l'homme qui les désire fortement? Et n'a-t-on pas raison de croire que les esprits ardents entrevoient des moyens où les autres ne verraient que des impossibilités? Elle serait longue la liste des ambitieux qui, longtemps d'avance se sont prédit des succès extraordinaires. Tel, par exemple,

ceux qui ne font point partie de l'Assemblée, Pétion, Carra, Barbaroux, Rebecqui, Louvet, Gorsas conduisent à bonne fin cette révolution. Pétion, maire de Paris, désire l'insurrection, mais, tremblant qu'elle ne réussisse pas, il envoie message sur message à ses amis pour leur rappeler qu'il veut conserver tous les dehors, ne pas s'écarter des formes, et pour se plaindre qu'on

le genevois Clavière venant à Paris, en 1780, et disant à son compagnon de voyage Duroverai, lorsqu'il passe devant l'hôtel du ministre des finances : « Le cœur me dit que j'habiterai un jour dans cet hôtel. » « C'était un homme de beaucoup d'esprit, observe Dumont ; il était devenu sourd dès sa jeunesse : privé des plaisirs de la société, il chercha des dédommagements dans l'étude ; il fit son éducation et associa la politique et la philosophie morale aux détails du commerce ; il n'avait point de courage personnel, il était timide par tempérament et cependant il s'était placé toute sa vie dans les positions qui auraient exigé de l'intrépidité dans le caractère ; il semblait que son esprit et sa constitution n'allaient pas de concert ; il attaquait toujours l'autorité quoique le danger lui fit peur ; on aurait pu dire de lui ce que madame de Flahault disait de Sieyès, que c'était le poltron le plus entreprenant du monde. Il aimait le trouble, il se plaisait dans une situation inquiète et il en redoutait les conséquences. Il disait que si les disputes politiques dans un État libre font du mal, elles faisaient encore plus de bien et qu'elles mettaient tout le monde dans un état plus agréable que l'insipidité du repos. Il pouvait même vanter l'anarchie et trouver des sophismes ingénieux pour la défendre. Son activité était sans bornes ; il se levait au milieu de la nuit, écrivait cinquante pages, se reposait une heure et vaquait à ses affaires. Son style était diffus... Malgré ses idées républicaines, il aimait le luxe et la représentation.. Clavière remarquait combien les services de la noblesse étaient coûteux, parce qu'on payait leur qualité et non leur em-

oublie de le consigner. Mais, après coup, tous approuvent et revendiquent l'honneur de la journée : Roland, redevenu ministre, vante la justice du peuple, Brissot invoque la nécessité qui oblige, comme autrefois à Sparte, à *laisser dormir un peu la loi*, et il réclame de nouvelles mesures de proscription contre les journaux aristocrates échappés au pillage, à la sup-

ploi : « C'est, disait-il, faire cultiver des pommes de terre, non par un jardinier, mais par un fleuriste hollandais. » Entré dans le Conseil, il rendit justice aux intentions du roi et raconta un jour que Louis XVI l'ayant surpris à ignorer un point de la constitution, avait tiré son livre de sa poche et lui avait dit en riant : « Vous voyez, monsieur Clavière, je la sais mieux que vous. » Madame Clavière aurait bien voulu jouer le rôle de madame Roland, mais elle n'avait qu'en vanité tout ce que l'autre avait en talent et en force, J'ai vu là un des miracles de l'amour-propre. Elle était mourante lorsque son mari fut nommé ministre... Le médecin nous dit : « Je réponds d'elle ; vous la verrez dans quatre jours sortir de son lit pour figurer à l'hôtel des Contributions publiques. » La prédiction fut vérifiée... Des dîners chez Clavière, Roland et de Graves m'avaient mis en liaison avec Dumouriez ; ces dîners étaient souvent remarquables par cette gaieté d'esprit qu'aucune situation n'ôte aux Français quand ils sont réunis en société, et qui était naturelle à des hommes contents d'eux et flattés de leur élévation. Le présent leur cachait l'avenir. On oubliait les soins du ministère. On s'arrangeait dans ses hôtels comme pour y demeurer toujours. Madame Roland seule, en voyant les dorures des appartements, répétait toujours que c'était pour elle le luxe d'une auberge. C'était Louvet, c'était Dumouriez qui charmaient les conversations. Je me souviens qu'un jour Dumouriez, faisant le récit d'aventures galantes où il se donnait un rôle brillant, Clavière lui dit : « Général, vous avez fait sourire Baptiste. » Baptiste était ce valet de chambre que Dumouriez a illustré dans ses *Mémoires*.

pression. Plus logique encore, Gorsas se fait adjuger, comme dépouilles opimes, les presses de l'*Ami du Roi.*

Pendant les massacres de septembre 1792, leur circonspection est extrême et mériterait peut-être un autre nom : c'est le 3 septembre seulement que Roland se décide à proférer un mot, et quel mot! « Hier fut un jour sur lequel il faut peut-être jeter un voile. Je sais que le peuple, terrible dans sa vengeance, y porte encore une sorte de justice... Je n'ai point inconsidérément blâmé un terrible et premier mouvement, écrit-il dans une proclamation, j'ai cru qu'il *fallait éviter sa continuité.* » Le 3 septembre, Roland avait un grand dîner où naturellement on parle de la chose. « C'est une mesure indispensable, » s'écrie l'un des convives, Anacharsis Clootz, que madame Roland laisse pérorer tout à son aise. — Gensonné fait rendre un décret qui prescrit à la municipalité d'assurer le respect des personnes et des propriétés : le décret reste lettre morte pendant trois jours. Plus tard, les Girondins s'élèveront contre les massacres de Septembre : plus tard, mus par l'horreur du forfait, je le veux bien, mais aussi pour perdre leurs rivaux, se relever de leur défaite morale, lorsqu'ils s'apercevront que la Commune veut à leur tour les septembriser. Je ne vois là qu'une *insurrection légitime*, dira le 22 septembre Vergniaud, ce même Vergniaud qui parlera un jour contre la mort de Louis XVI et qui le lendemain votera

la mort. Combien tardif ce réveil de leur conscience !

On connaît leur attitude dans le procès du roi, qu'ils envoient à l'échafaud, tout en rêvant de lui réserver le recours au peuple [1], leur chimérique projet de constitution, leurs votes plus démagogiques souvent que ceux de Robespierre lui-même, afin de *gagner de vitesse leurs adversaires*, par exemple dans la question de la guerre [2], dans la question du bonnet rouge. Les Jacobins repoussent la guerre offensive, dans la crainte que des généraux nommés par la cour ne remportent des victoires qui profiteraient à Louis XVI ou à leurs rivaux ; avant tout, ils veulent s'assurer la domination au dedans; quand ils auront terminé la guerre avec le roi de France, ils feront la guerre aux rois de l'Europe. Avec une guerre européenne, au contraire, les Girondins se flattent de confondre la cause de Louis XVI avec celle des émigrés, des étrangers, de devenir les maîtres de la France, les chefs de la Révolution, les vengeurs des peuples opprimés par les tyrans. « Je n'ai

1. Salle, par exemple, assimilant la Convention à un jury, le peuple au juge chargé de l'application de la loi, demandait que l'Assemblée statuât sur le fait et que la nation prononçât sur la peine.

2. « Je demande une mesure, » dit Robespierre après Varennes. Quand on l'interrompait, il reprenait avec obstination : « Je demande une mesure. » Et toujours : « Je demande une mesure, » ce qui impatientait toute l'Assemblée. Quelqu'un s'écria : « Donnez-lui une mesure d'avoine. » Il se tut et s'assit.

qu'une crainte, répond Brissot à Robespierre, c'est que nous ne soyons pas trahis. Les grandes trahisons ne seront funestes qu'aux traîtres. La guerre est actuellement un bienfait national, la seule calamité à redouter, c'est de n'avoir pas la guerre... Nous avons besoin de trahison, notre salut est là. » Et si violent éclate leur fanatisme, qu'ils escomptent des défaites probables pour se débarrasser de la royauté. Dumont entendit Brissot proposer de déguiser quelques soldats en uhlans autrichiens, et de faire exécuter une attaque nocturne sur quelques villages français; à cette nouvelle, on aurait fait une motion à l'Assemblée et emporté un décret de guerre *d'enthousiasme*. Une guerre seule pouvait nous donner la royauté, affirme Louvet dans ses *Mémoires*; entreprise à temps, ses *premiers revers inévitables* pouvaient se réparer, et devaient purger à la fois *le Sénat, les armées et le trône.* Qu'ils aient suspecté la sincérité de Danton, repoussé ses avances, et, à la remorque de madame Roland, pratiqué ce qu'André Chénier appelle une *politique de boudoir* contre ce tribun, dont le *visage repoussant de laideur révoltait les sens*, je le veux. Est-ce assez pour les disculper d'avoir voté l'établissement du tribunal criminel extraordinaire du 17 août 1792, précurseur du tribunal révolutionnaire du 10 mars 1793, fait de la dénonciation un devoir patriotique, décrété que le marchand qui vendra une cocarde blanche, que la femme qui en mettra une à son bonnet, paieront de leur tête

ce forfait? (La mort pour des rubans!) Et n'ont-ils pas les premiers brisé le talisman de l'inviolabilité en envoyant Marat au tribunal révolutionnaire? Par le mot responsabilité, Buzot déclare qu'il entend la mort, Barbaroux demande que tout individu qui désespérera du salut de la République, soit puni de mort, Isnard, qu'on coupe la partie gangrenée pour sauver le reste du corps, Fonfrède, qu'on abolisse la peine de mort, *excepté en matière politique.*

Sont-ils tombés sans peur et sans reproche? Sont-ils de ceux que leur défaite grandit? *Ascendit cadendo?* Oui et non. Oui pour quelques-uns, non pour d'autres. Oui, Guadet, Valazé, Camboulas, Doulcet déploient le 31 mai une courageuse énergie, mais Rabaut-Saint-Étienne, rapporteur de la commission des douze, conclut à sa révocation, abandonnant ainsi le poste dont on lui avait confié la garde, jetant les armes sur le champ de bataille; mais Vergniaud ne se contente pas de réfuter Guadet qui a parlé d'une insurrection, il déclare que Paris est calme, et, à la stupéfaction des sections elles-mêmes, fait décréter que celles-ci ont bien mérité de la patrie, au moment où elles demandaient sa tête et celle de ses collègues.

Que dire des Girondins qui, ayant réussi à s'échapper, essayent d'organiser à Caen la résistance des départements? Ils font des discours, des brochures, des vers. Oui, des vers, et pour mieux charmer ses soucis, Barbaroux a emmené trois femmes, parmi lesquelles Zélia,

une ci-devant marquise républicaine; tandis que Louvet raconte des anecdotes aussi *jolies que son Faublas*. Quant à se commettre avec les gardes nationaux qui les défendent, jamais[1] ! Et Pétion donne le motif de cette abstention : « C'eût été nous venger nous-mêmes, et c'était à la nation à nous venger, à se venger ». Et puis ils auraient compromis leur considération au contact de vulgaires soldats. Conclusion : la rencontre de Vernon, terminée par la déroute des fédéralistes, et baptisée la *bataille sans larmes*, parce qu'elle ne coûta la vie à personne. Une autre victoire sans larmes d'un seul côté, c'est celle que le général Beurnonville se vanta d'avoir remportée : une foule d'ennemis tués, faits prisonniers; dans ses troupes un seul homme blessé, un chasseur qui avait perdu le petit doigt. On le chansonna, on écrivit plaisamment : Général, le petit doigt n'a pas tout dit! D'autres ajoutaient : le petit doigt est retrouvé[2] !

Quant aux Girondins restés à la Convention, madame Roland les traite d'*êtres pusillanimes*, dont la faiblesse se couvrait d'un voile de prudence et temporisait avec

1. Il y aura donc des notaires! s'écriait une grande dame de l'ancienne cour, à laquelle on annonçait, sous la restauration, un bal pour lequel on avait lancé douze cents invitations.

2. Quand d'ennemis tués on compte plus de mille,
Nous ne perdons qu'un doigt, encor le plus petit :
Holà! Monsieur de Beurnonville,
Le petit doigt n'a pas tout dit.

le crime. Et, parmi les députés renvoyés au tribunal révolutionnaire, combien maintiennent intacte leur dignité, ne désavouent rien de leur passé, de leur résistance à la Commune? Ceux-là sont rares : les autres s'évertuent à se justifier, renient le passé, chargent leurs amis fugitifs mis hors la loi, se font gloire de leurs votes contre le roi et ses ministres. Vergniaud se met sous la protection de son décret, Duprat déclare qu'il approuve maintenant la journée du 31 mai, Boyer-Fonfrède atteste qu'il a plaidé plusieurs fois en faveur de la municipalité de Paris, Brissot et Gensonné blâment Guadet, Lasource dénonce Isnard, Boileau se proclame Montagnard et convaincu qu'il a existé une conspiration contre l'unité de la République.

Parmi ces accusés, les plus intrépides sont Duchastel, Lehardy, mais ils n'avaient pas fait partie de la Législative, on les considérait comme royalistes, et, dans le procès du roi, nous les trouvons à côté de Lanjuinais[1],

1. La plupart des historiens rangent Lanjuinais parmi les membres de la Gironde, tandis que ses propres paroles, ses actes, le témoignage de sa famille démentent un semblable classement. Étranger à tous les partis, dit-il, isolé de toutes les sociétés, n'en connaissant d'autres que la Convention nationale, je vais présenter une opinion libre et pure de toute influence. — Quelques-uns sont les hommes d'un seul discours, d'un seul livre; ce Breton loyal, tenace, à l'âme tout ensemble gallicane et janséniste, a des mois d'héroïsme quand il défend Louis XVI, et n'hésite pas à affronter les colères des maîtres de la Convention. Un soir, dans la salle faiblement éclairée, Danton, occupant la tribune vantait les services

non à côté des Girondins, avec lesquels les confondit la fureur jacobine. Gravement malade, Duchastel s'était fait porter sur un brancard à la salle du Manège pour voter en faveur de Louis XVI; traité de royaliste par les habitués des tribunes, Lehardy leur répond noblement : « Vous avez tellement prostitué les noms de

rendus par lui à la patrie, invoquait la raison, la justice, l'humanité. Tout d'un coup, une voix retentissante, celle de Lanjuinais, prononce ce seul mot : *Septembre!* Chacun frémit, et Danton lui-même ne peut maîtriser son émotion. Le 2 juin, il s'élance à la tribune, et la remplit longtemps de son courage, de son éloquence, comme Jésus-Christ remplit la croix de sa divinité. Legendre, représentant et boucher, le menace du geste et lui crie : « Descends, ou je vais t'assommer! — Fais décréter, répond-il, que je suis bœuf, et tu m'assommeras. » Un instant frappé de stupeur, Legendre vient l'assaillir avec Chabot, Turreau, Drouet, Robespierre jeune, et lui applique son pistolet sur la gorge; des amis de Lanjuinais volent à son secours; ballotté, injurié, poussé, défendu, il demeure impassiblement cramponné à la tribune; de guerre lasse, ses ennemis se retirent. Il recommence à tonner contre la théorie des suspects, lance à Chabot cette épigramme poignante : « Je dis à mes interrupteurs, et surtout à Chabot, qui vient d'injurier Barbaroux : on a vu orner les victimes de fleurs et de bandelettes, mais le prêtre qui les immolait ne les insultait pas. » Ce défenseur des proscrits est proscrit à son tour, et, caché pendant de longs mois dans un galetas de sa maison de Rennes, il doit son salut au dévouement sans bornes, à la présence d'esprit de sa femme et d'une servante. Soixante-treize départements l'envoyèrent siéger au conseil des Anciens : il vote contre le consulat à vie, contre l'empire, et pourtant se laisse nommer commandeur de la Légion d'honneur et comte. Après le retour de l'île d'Elbe, la Chambre des représentants l'ayant proposé comme candidat à la présidence, l'empereur, qui hésitait à donner sa sanction, eut

royaliste et de contre-révolutionnaire, qu'ils sont devenus synonymes de ceux d'amis des lois et de l'ordre. »

Les inscriptions de la prison des Carmes, le *Potius mori quam fœdari* de Vergniaud, le dernier banquet des Girondins, la comédie de la guillotine jouée dans le cachot, faisant pendant au quadrille des guillotinés royalistes, autant de légendes, autant de fables sorties de l'imagination des Lamartine, des Michelet, des Louis Blanc. Lamartine a touché du doigt l'inscription écrite aux Carmes avec du sang de la main même de

avec lui cet entretien : « Eh bien ! monsieur, il ne s'agit plus de tergiverser, il faut répondre à mes questions. — Sire, avec la rapidité de l'éclair, car je ne compose point avec ma conscience. — Etes-vous à moi ? — Je n'ai jamais été à personne, je n'ai appartenu qu'à mon devoir. — Vous éludez. Me servirez-vous ? — Oui, sire, dans la ligne du devoir, vous avez la visibilité. — Mais me haïssez-vous ? — J'ai eu le bonheur de ne haïr jamais personne, d'être bienveillant et bienfaisant quand je l'ai pu, même envers ceux qui m'ont fait *tuable à vue* pendant dix-huit mois. » — A ces mots, Napoléon tend les bras au président élu et lui donne l'accolade. — Président de la Chambre, Lanjuinais prit seulement part à la discussion de l'adresse, où il fit substituer le mot de héros à celui de grand homme, en observant naïvement que l'expression de *grand homme* supposait des vertus dont celle de *héros* pouvait plus aisément se passer. — Pair de France sous la Restauration, il prit la défense du maréchal Ney et se rangea parmi les royalistes constitutionnels, dans l'opposition. Sa bonté était si grande qu'il secourut souvent des conventionnels qui avaient réclamé avec acharnement et voté sa mise hors la loi. — Voir la notice historique de Victor Lanjuinais sur *la Vie et les ouvrages du comte Lanjuinais*. — *Œuvres complètes de Lanjuinais*. 4 vol. — Biré, *la Légende des Girondins* (p. 182 et suiv.).

Vergniaud ! Malheureusement on a retrouvé les registres d'écrou : les Girondins furent enfermés au Luxembourg, à l'Abbaye, à la Grande-Force, à la Conciergerie ; le registre de la prison des Carmes reste muet à leur égard. Les inscriptions ont pour auteur le citoyen Destournelles, le mot de Vergniaud a été écrit avec de l'encre qui a jauni. Détail curieux : au moment d'aller quérir *un grand peut-être*, les Girondins se souviennent des croyances de leur jeunesse ; l'héroïsme antique, le génie stoïcien qui revivent encore se fondent dans la douceur chrétienne, ils se confessent à l'abbé Lothringer, à l'abbé Lambert, devant lesquels Brissot, qui ne fit point partie des onze repentants, répondit à ses amis qu'il croyait à une vie éternelle et à des récompenses dans l'autre monde.

Ils montèrent à l'échafaud sans faiblesse, au milieu de la foule imbécile qui hurlait : vive la République ! sur laquelle ils promenaient des regards dédaigneux ou indignés. Vive la République ! répondaient-ils, mais vous ne l'aurez pas. Leur mort fut donc irréprochable, pas plus noble cependant que celle des milliers d'innocents, de femmes, de vieillards, qui non seulement sur la charrette et au pied de la guillotine, mais devant Fouquier-Tinville, devant les hommes qu'on appelait dérisoirement des juges, à Paris, dans les départements et en prison, montraient du commencement à la fin le plus ferme courage et, par leur héroïsme, divinisaient la mort.

JEAN-PIERRE BRISSOT[1]

L'homme d'état de la Gironde, Brissot. — Trait de machiavélisme. — Jugements de Dumont, de madame Roland, de Beugnot sur Brissot. — Une tragédie à peindre : Lemierre. — *Mémoires* de Brissot. — Vengeance de Dugazon. — De quoi vous plaignez-vous? Est-ce qu'il n'est pas mort ? — Portrait de Marat. — La bohème littéraire au XVIIIe siècle. — Bernardin de Saint-Pierre ; ses comparaisons politiques ; l'anecdote du petit chien. — La reconnaissance est la fleur des tombeaux. — Comment Johnson entendait l'égalité.

Voici le signalement de Brissot, l'homme d'État, le penseur du parti girondin :

Fils d'un traiteur-rôtisseur de Chartres, camarade de Robespierre dans une étude de procureur, ardent au travail et cherchant à faire de son cerveau une encyclopédie, peu favorisé par la nature, nullement éloquent, écrivain hardi en théorie, atteint de la ma-

1 Né en 1754, à Ouarville, près Chartres, exécuté le 31 octobre 1793.

ladie de répandre des écrits même à ses frais, multipliant livres, brochures et traductions, politique subtil, pénétré de la difficulté de concilier son idéal avec la pratique et croyant à son machiavélisme, dévoré du désir d'arriver à la fortune, à la réputation et frappant à toutes les portes, mêlé à Londres et à Paris aux pires bohèmes de la littérature qui le dupent l'exploitent, développent en quelque sorte sa probité, restée réelle au milieu de ces tripots, candide, crédule à l'excès, et toutefois porté vers l'intrigue et les moyens tortueux par l'éducation même qu'il reçoit de la vie, d'un commerce facile dans la société et dans les discussions verbales, âpre et violent dans la polémique, maladroit dans ses entreprises privées qui sombrent à l'envi, tête fumeuse chauffant sans cesse pour l'imprévu, le grandiose, sans souci du tact moral, de la mesure[1].

Auteur d'une dissertation paradoxale sur le droit de propriété qu'il appelle un *vol dans la nature* (la propriété, c'est le vol, dira plus tard P.-J. Proudhon), et qu'il composa, affirme-t-il, pour qu'on adoucît les peines contre les voleurs[2], enfermé deux fois à la Bastille, associé à un sieur Vingtain pour propager

1 Il croyait à la puissance de la presse. « Qui a fait la révolution des États-Unis, disait-il ? — Les gazettes. »

2 Voir dans Morellet (*Mélanges*, t. III), la réfutation de cet étrange écrit.

des libelles, par exemple le *Diable dans un bénitier*, qui n'est pas seulement un pamphlet antiministériel, comme on l'a prétendu, mais qui contient des récits honteux, prêtant ainsi le flanc à la calomnie qui s'exerça avec une telle rage que le mot *Brissotter*[1], devint synonyme de voler; Morande lui criait en 1792 : « Tu es un coquin, puisque tu m'as connu ; » ayant voyagé en Suisse, en Hollande, en Angleterre, en Amérique, supérieur par là aussi à ses amis qui n'ont pu, comme lui, observer et juger : défenseur des quakers et des noirs, lieutenant général de la chancellerie du duc d'Orléans sous les ordres du marquis du Crest, membre du comité de Constitution en 1789, de l'assemblée communale de Paris après la prise de la Bastille, calomniateur émérite, dénonciateur sans scrupules, député à la Législative, à la Convention, plus soucieux d'influence que de places, de tenir les fils des pantins dans la coulisse que de paraître sur la scène. « Mon cher Roland, écrivait-il, je vous envoie une liste de ceux que vous devez placer. Vous et Lanthenas, devez l'avoir

1. Morande avait imaginé de faire du nom de Brissot un verbe et de ce verbe le synonyme de voler. A force d'être répétée, la calomnie avait fini par passer comme vérité d'Évangile dans les libelles du temps. Ainsi on lit dans la *Jacobinéide :*

Brissot qu'on cite avec raison,
Dont l'éloge est dans chaque bouche,
Lui qui vient de donner son nom
A ce bel art dont feu Cartouche
Si nettement donnait le ton.

sans cesse devant les yeux, pour ne nommer à un emploi quelconque que les sujets qui vous sont recommandés par cette liste. » Napoléon ne dictait pas plus impérieusement sa volonté à ses frères devenus rois par son bon plaisir.

Brissot de Warville (en haine de la noblesse, il s'attribuait la particule et ajoutait à son nom celui d'un village voisin de Chartres) érige volontiers ses passions en vertus d'État, ne voit de morale que dans son parti. Il a, observe Dumont, le zèle du couvent plus que personne, et frappe d'excommunication ceux qui ne font pas partie de la petite chapelle. Capucin, il aurait aimé sa vermine et son bâton ; Dominicain, il aurait brûlé les hérétiques ; Romain, il n'aurait pas été indigne de suivre Caton et Régulus.

C'est lui qui prépare l'acte d'accusation sur lequel de Lessart fut renvoyé à Orléans pour être jugé par la Haute Cour nationale. Dumont lui ayant reproché le vague, l'inanité des griefs articulés dans cette pièce : « C'est un coup de partie, répond Brissot d'un ton sardonique... nous avons besoin de gagner de vitesse sur les Jacobins, et cet acte d'accusation nous donne le mérite d'avoir fait ce qu'ils feraient eux-mêmes. c'est autant que nous leur ôtons. Je sais bien que les griefs sont multipliés sans cause, mais il faut cela pour faire durer le procès... Il sera absous, car nous n'avons que des soupçons et point de preuves ; mais nous aurons gagné notre objet en l'éloignant du ministère. »

Et comme Dumont s'indignait : « Vous n'êtes pas au courant de notre situation, reprit Brissot : le ministère de Lessart nous perd, il faut l'écarter à tout prix, ce n'est qu'une mesure temporaire ; il faut sauver la France et nous ne pouvons détruire le cabinet autrichien qu'en mettant un homme sûr dans les relations extérieures. » Un pareil trait illustre à merveille le personnage.

Brissot est fidèle à son parti, fidèle à la probité. Mû par un certain enthousiasme auquel il était prêt à se sacrifier, parce qu'il ne sentait en lui ni cupidité pécunaire, ni ambition de place, il se croyait un citoyen pur et vertueux : « Voyez ma maison plus que simple ; voyez ma table digne d'un Spartiate, suivez mes mœurs domestiques, cherchez si vous pouvez me reprocher quelque dissipation, quelque frivolité ; depuis deux ans je n'ai pas mis le pied dans un théâtre ; » telle était la base de sa confiance. Il ne s'aperçoit pas que le zèle de parti, l'amour du pouvoir, la haine, l'amour-propre sont des corrupteurs aussi dangereux que la soif de l'or, l'ambition du ministère et le goût des plaisirs. Au fond, il y a en lui un pontife sectaire, et Robespierre apparaît comme un Brissot à la quatrième puissance, mais Robespierre savait jouer de sa pauvreté, tandis que Brissot n'y mettait aucun apparat.

Le jugement de madame Roland, de Beugnot complète cette exquisse. Madame Roland vante son désintéressement, son ardeur immodérée pour la chose

publique, sa franchise, tant de *qualités qui l'ont pénétrée d'estime et d'admiration*[1] : elle ne méconnaît pas non plus certains défauts : une sorte de légèreté d'esprit et de caractère qui ne *seyaient pas à la gravité de la philosophie,* l'absence d'autorité personnelle, *faute de dignité,* l'improvisation hâtive qui lui dicte tant de jugements téméraires, d'ouvrages construits avec des rognures d'histoire ; la curiosité trop variée et la bonhomie qui lui donnent l'air de se mêler de tout et l'ont fait accuser d'intrigue par ceux qui avaient besoin de l'accuser. — Quant à Beugnot, il le traite sans façon de vieil enfant toujours prêt à être dupe et tout à fait incapable d'en faire d'autres. Il lui accorde d'ailleurs autant d'esprit que d'imprévoyance, la connaissance de l'histoire et l'ignorance des hommes, tout ce qu'il faut enfin pour faire du bruit dans un parti et le conduire à sa perte.

Mémoires et confessions ne sont trop souvent qu'un procédé littéraire qui consiste à faire son *mea culpa* sur la poitrine du prochain. Brissot a-t-il suivi la règle commune? Oui, dans une certaine mesure, et toutefois ses *Mémoires* frappent aussi par leur accent de sincérité. Son style écrit ne dépasse guère son style oratoire : terne, diffus, emphatique et pompeux, bien que l'auteur

1. Le 7 janvier 1791, elle termine ainsi une lettre à Brissot : » Adieu tout court. La femme de Caton ne s'amuse point à faire des compliments à Brutus. »

s'élève quelque part contre les *jargonistes* de la langue. Et, malgré tout, ces quatre volumes méritent mieux que leur réputation : Brissot a vu dans l'intimité, il crayonne les personnages les plus intéressants de France et d'Angleterre, il rattache à ses observations des anecdotes, et, chemin faisant, plus d'un bon mot vient s'épanouir sous cette plume dévergondée qui, du fond de l'écritoire, ramène tantôt de la boue, tantôt une fine pluie diamantée. Ses déceptions littéraires, les mœurs de ces pamphlétaires, de ces entrepreneurs de chantage qu'il n'a que trop fréquentés, madame Macaulay, Priestley, Price, Jérémie Bentham, Gibbon, Voltaire, La Harpe, Lekain, Linguet, Mirabeau, Robespierre, Marat, Clavière, Bergasse, Lally-Tollendal, le marquis du Crest, madame de Genlis, Berquin, Lafayette, Franklin, Danton, etc., hommes et choses passent et repassent dans ces volumes dont je vais analyser quelques traits.

Voici, par exemple, des vers sur Lemierre, l'auteur de la tragédie d'*Hypermnestre*, de *Barnevelt* et de la *Veuve du Malabar*[1].

1. Prenez les vers du dur et rocailleux Lemierre,
Dont, en passant, ici j'emprunte la manière;
Lisez, relisez-les tout haut assidûment,
Et si votre langue vous gêne,
Ils feront pour son mouvement
L'office des cailloux que mâchait Démosthène.

Voir mon volume des *Causeurs de la Révolution*. Un plaisant

Le comédien Dugazon, trompé par sa femme et son ami M. de Caze, se vengea d'une manière assez originale. Il tire violemment les oreilles du séducteur et s'en va tranquillement; revenu de sa frayeur, celui-ci court après lui dans l'escalier en criant : à l'assassin ! Dugazon applaudit à la colère de son ami, au naturel de son jeu, et gagna la porte, laissant les valets incertains si c'est une parade ou non. Quelques jours après, M. de Caze se trouvait sur le théâtre de la Comédie-Italienne : Dugazon laisse la foule s'écouler, et, dans un moment où personne ne le regarde, il applique à son collaborateur un grand coup de canne sur les épaules, puis tourne lestement le dos. Fureur du maître des requêtes qui crie au guet-apens. « Parade ! Parade ! » répond Dugazon sans se déconcerter. Et, plus le bâtonné s'emportait, plus le bâtonneur affectait de persiflage et de sang-froid. — « Vous voyez bien, mes amis, que c'est une

fit d'Hypermnestre une critique qu'on appliqua à plusieurs pièces de Lemierre : « C'est une tragédie à peindre ». Interrogé sur le mérite de *Guillaume Tell*, Voltaire avait méchamment répondu : « Il n'y a rien à en dire; il est écrit en langue du pays. » — Chabanon ayant été préféré pour un fauteuil d'académicien, Lemierre dont la qualité dominante n'était point la modestie, s'écria : « Il n'est pas étonnant qu'il l'emporte; il joue du violon, et je ne joue que de la harpe ». Enfin il fut élu en 1781 et voici comment il remercia ses confrères : « Je n'avais guère de liaisons avec vous que par vos ouvrages... La place que vous m'accordez est d'autant plus flatteuse pour moi, que, ne l'ayant sollicitée que par mes écrits, je serais presque tenté de croire que je n'ai eu affaire qu'à des juges. »

parade, un homme comme moi n'aurait jamais eu l'idée de bâtonner ainsi un maître des requêtes. » Et il fallut bien que celui-ci étouffât sa vengeance et son dépit.

Brissot vit chez Nolleau un abbé Coyer que Voltaire avait reçu à Ferney, et comme cet abbé annonçait le projet d'y séjourner plusieurs semaines : « Il ne paraît pas, dit Voltaire, que vous veuilliez ressembler à don Quichotte; il prenait les auberges pour des châteaux et vous prenez les châteaux pour des auberges ». Un autre ami de Nolleau était le curé de Sainte-Geneviève, qui fit cette réponse à ceux qui, après l'agonie de Louis XV, le plaisantaient d'avoir inutilement découvert la châsse de sa sainte et invoqué les secours du ciel : « Eh ! de quoi vous plaignez-vous ? Est-ce qu'il n'est pas mort ? »

Linguet, que Brissot finit par accuser de *grimacer* la liberté, fut longtemps son ami, son conseiller, son modèle. Vers 1779, comme il lui parlait de ses travaux littéraires, de ses projets. Quel âge avez-vous ? interroge Linguet. — Vingt-six ans ! — Heureux mortel ! Vingt-six ans ! Et à la veille de tout ce qui se prépare ! — Linguet semblait entrevoir la Révolution. — Marat[1], dans

1. Pendant une répétition générale de la *Charlotte Corday* de Ponsard, M. Alexandre Dumas fils, l'immortel auteur de deux chefs-d'œuvre du théâtre moderne, *le Demi-Monde* et *le Père prodigue*, improvisa ce plaisant distique :

Ainsi périt Marat. O terrible vengeance !
Pour un bain qu'il a pris, il n'a pas eu de chance.

ces *Mémoires*, est assez bien pénétré : revêche, violent, sauvage dans sa vie domestique et affectant l'air de la malpropreté, tandis qu'en réalité il restait fidèle à ses habitudes de confort anglais et d'élégance française, *taillé en sapajou* et cependant aimé de la marquise de L... femme de l'esprit le plus délicat, vendant pour vivre des remèdes et des bouteilles dont il prônait l'efficacité à la manière des charlatans, occupé sans cesse de ses expériences de physique et capable de tout sacrifier au désir d'humilier une fois l'Académie des sciences, misanthrope forcené qui eût voulu mettre tout le genre humain dans une bombe, afin de le faire sauter d'un seul coup, ne remerciant point son ami des services qu'il lui rendait, n'aimant personne que lui-même, et persuadé que tous les talents, tout le génie se concentraient en lui, que seul il était capable de gouverner la France. « Tous ses mouvements étaient d'un saltimbanque : il semblait un polichinelle dont on tirait tantôt la tête et tantôt le bras. Tout était coupé dans ses discours comme dans ses gestes. C'est que rien ne sortait de son âme, tout partait de sa tête, tout était artificiel. »

Une question amusante du roi de Danemark à Grouvelle, ambassadeur de France : « Comment se porte le roi, votre maître !... Ah ! non, je me trompe, la République votre maîtresse ? » — Une définition de Servan : les lois politiques sont un jonc qui se plie dans la main des ministres ; — l'anecdote de Poivre

(*se non è vero, è ben trovato*) allant chez un ami où il trouve l'abbé Raynal, ce *fripier de génie, de philosophie*, écrivant dans l'antichambre, sous la dictée d'un nègre ; comme il s'étonne, Raynal remarque gravement que ce nègre est de Madagascar et qu'il prend des notes sur cette île ; — le cri de Voltaire, quand Tronchin lui demande s'il craint la mort : « Si je la crains ! mettez-moi sur un échafaud ; étendez-moi sur une roue ; là, brisé, rompu, prêt à périr, si je pouvais conserver la vie en évitant le coup de grâce, je dirais encore : « Épargnez-moi le coup et laissez-moi la vie ! » « Voilà donc, reprit Tronchin. le fruit de vos beaux systèmes ! vous tremblez à l'approche de la mort, tandis qu'une pauvre vieille femme, qui n'a que sa religion pour la soutenir, meurt avec la plus grande tranquillité ! » — Vernes rendant visite à Rousseau, qu'il trouve occupé à lacer Thérèse ; Rousseau sans quitter sa besogne, lui dit : « Elle m'aide et je le lui rends ».

Sachons gré à Brissot du dégoût qu'il éprouve en entendant Morande, Swinton et autres drôles de même sorte se raconter gaîment leurs ignominies, en les agrémentant de réflexions dignes d'un habitué de la cour d'assises : « Voici qui méritait bien la bastonnade, disait l'un en parlant de lui-même ! — Cela ne valait-il pas la corde. répliquait l'autre ? — Tel négociant m'a donné cette paire de boucles pour vanter son magasin et déprécier celui de son rival. — Telle actrice m'a envoyé cette boîte d'or pour la *pouster* (prôner).

— Cet excellent vin que je vous ai fait boire, je le tenais de Déoda, fameuse impure, qui craignait que je ne révélasse un rendez-vous nocturne contraire à son marché et une grossesse qu'on cache avec soin. » — En sortant de là, Brissot crut s'échapper d'une caverne de voleurs.

Vers 1785, il se lie avec Bergasse, qui « en élevant un autel au magnétisme, prétendait n'avoir en vue que d'en ériger un à la liberté ». Vouloir opérer ouvertement la Révolution, c'est vouloir échouer ; il faut, pour réussir, s'envelopper de mystère : ainsi pensait Bergasse. Sa manie était de se croire un Lycurgue : il ne cherchait que des adorateurs, et les succès de Mesmer, de Cagliostro l'empêchaient de dormir. Quelques femmes d'esprit, *plus amoureuses de sa réputation que de lui*, les partisans du magnétisme qui l'encensaient comme un Grand-Lama, augmentaient son extravagance. D'ailleurs, il eut des qualités publiques et privées. il haïssait le despotisme, mais haïr le despotisme n'est pas toujours aimer la liberté, observe Brissot, qui convient d'ailleurs que les efforts de Bergasse et de ses amis hâtèrent la Révolution : « C'est de ce foyer que partirent presque tous les écrits publiés en 1788 et 1789 contre le ministère. »

Le marquis du Crest, chancelier du duc d'Orléans, homme d'esprit actif, novateur, mais présomptueux, commit la folie d'écrire au roi une lettre où il confessait naïvement qu'il était le seul homme capable de

sauver l'État. Ce trait amusa les salons à ses dépens et le perdit; il courut des copies de sa lettre de la cour à la ville, et on prétendit que le duc d'Orléans avait dit à l'auteur : « Vous n'avez oublié dans votre éloge que de vous vanter d'être le plus joli homme de France. [1] »

Dans un discours, Goupil de Préfeln avait comparé les ministres à cet homme logé dans un hôtel garni où le feu avait pris, et qui regardait tranquillement les progrès de l'incendie. On lui reprocha cette indifférence : « Eh ! que m'importe ? répondit-il, je pars demain. »

Le 17 mai 1790, on proposa à la Constituante de faire une monnaie de cuivre de même valeur pour faciliter la circulation des assignats. « Où prendra-t-on

1. Quand Brissot parlait de constitution, sa phrase familière était : « Voilà ce qui a perdu l'Angleterre ». Sieyès, Dupont, Condorcet, Garat et quantité d'autres que j'ai connus, avaient précisément la même opinion. « Comment, lui dit un jour Duroverai, feignant de l'étonnement, l'Angleterre est perdue ! Depuis quand avez-vous cette nouvelle, et par quelle latitude s'est-elle perdue ? Les rieurs ne furent pas pour Brissot : et... Mirabeau, qui transcrivait alors un de ses discours contre Mounier, prêta à Mounier cette sottise qu'il n'avait pas dite, pour avoir le plaisir de lui appliquer ce petit bon mot volé. (*Souvenirs de Dumont.*) Dupont de Nemours avait une imagination très vive et des idées assez singulières qui faisaient dire à M. Turgot : « Mon ami, vous serez toujours un jeune homme de la plus belle espérance ». Ce mot rappelle celui de Barbey d'Aurévilly sur Alfred de Musset : « C'est un jeune homme d'un *bien beau passé* ».

le cuivre, demanda l'abbé Maury? — Il n'y a, riposta M. de la Murinais, qu'à employer les casseroles de tous ceux dont on a renversé la marmite. »

Moreau de Saint-Merry avait encouru la disgrâce de Napoléon et ne put jamais recouvrer sa faveur; il lui dit un jour : « Sire, je ne vous demande point de récompenser ma probité, je demande seulement qu'elle soit tolérée; ne craignez rien, cette maladie n'est pas contagieuse : la reconnaissance est la fleur des tombeaux. »

Après sa condamnation à mort, le mulâtre Ogé se fit donner une petite poignée de graines noires qu'il mit dans sa main et qu'il recouvrit de graines blanches. il secoua ensuite le tout, et les graines noires ayant repris le dessus, il les montra à ses juges en demandant : « Où sont les blanches? »

En passant, Brissot rend hommage à Berquin, à Bernardin de Saint-Pierre[1], dont il rapporte cette ré-

1. Ce n'est point le lieu d'étudier les œuvres, le caractère étrange, ombrageux, irritable, l'existence si diversement agitée, les rêveries scientifiques de l'homme qui seul eut le privilège d'apprivoiser Rousseau, qui écrivit *Paul et Virginie*, la *Chaumière indienne*, les *Vœux d'un Solitaire*, les *Etudes de la Nature*, et dans des pages immortelles de fraîcheur, de sensibilité, de couleur, réunit *l'art de peindre par l'expression*, l'art de plaire à *l'oreille par la musique du langage*, et l'*art suprême d'orner la philosophie par la grâce.* Moins radical que Sieyès, Bernardin ne demande en politique que des réformes et un système de bienveillance universelle, mais, rois, nobles, prêtres, il entend tout ramener à l'inté-

flexion modestement ironique : « Un des inconvénients qui m'ont le plus éloigné des assemblées, et je parle des plus graves, c'est la légèreté de leur jugement

rêt du peuple ; et il traduit sa pensée dans sa belle prose allégorique et orientale : « La nature peut se représenter comme un vaisseau ; le peuple avec ses travaux, ses arts et son commerce, en est la carène, chargée d'agrès, de provisions et de marchandises dont la cargaison fait l'objet du voyage. C'est à sa carène que se proportionnent toutes les parties du vaisseau. La noblesse peut se rapporter aux batteries qui le défendent ; le clergé aux voiles et à la mâture qui le font mouvoir ; les opinions politiques, morales et religieuses, aux vents qui le poussent, tantôt à droite, tantôt à gauche ; l'administration, aux cordages et aux poulies qui en varient la manœuvre ; la royauté, au gouvernail qui dirige sa course, et le roi au pilote. C'est donc à l'intérêt du peuple que le roi doit veiller principalement, comme un pilote veille à la carène du vaisseau ; car si les hauts sont trop chargés par une mâture trop élevée, ou par une artillerie trop pesante, elle est en danger de renverser. Elle est encore en péril de couler bas, si des vers la rongent sans bruit et y font des voies d'eau. » — « Vous serez forts de sa force, dit-il plus loin aux chefs du peuple, comme vous êtes faibles de sa faiblesse. Voulez-vous donc vous-mêmes vivre libres, n'attentez pas à sa liberté ; acquérir des lumières, ne l'aveuglez pas de préjugés ; calmer vos propres âmes, ne lui donnez pas d'inquiétudes ; travailler à votre propre grandeur, occupez-vous de son élévation ; souvenez-vous que vous êtes le sommet de l'arbre dont il est la tige. » Comme il avait salué la Révolution à son aurore, Bernardin de Saint-Pierre se fit remarquer parmi les panégyristes de Napoléon qu'il compara à l'aigle « s'avançant dans l'axe même de la tempête », et qu'il appelait : un héros philosophe organisé pour l'empire. Voir Gerusez. — *Éloge de Bernardin de Saint-Pierre*, par Prévost-Paradol. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi* (t. VI,) et *Portraits littéraires* (t. II.) — Aimé Martin. —

et la pesanteur du mien. Je n'y ai jamais entendu proposer aucune question qu'elle n'ait été décidée avant que j'aie eu le temps de l'examiner. »

Mémoires de la duchesse d'Abrantès (t. Ier, p. 250 et suiv.). — On a dit plaisamment : « Chateaubriand est le père du romantisme, Jean-Jacques le grand-père, Bernardin l'oncle, et un oncle arrivé de l'Inde exprès pour cela. » — Et quelqu'un qui entendait lire certain chapitre des *Études de la Nature*, l'appelait : « Une orgie fénélonienne au clair de lune ». Bernardin de Saint-Pierre portait dans le monde sa méfiance bourrue et quelque contrainte ; même après ses succès, la plaie ne se cicatrisait point, l'épine était restée dans ses nerfs, et Sainte-Beuve tient d'un témoin oculaire l'anecdote suivante : « Étant à la Malmaison chez madame Lecoulteux du Moley, il s'y montrait aussi peu aimable que l'abbé Delille l'était aisément ; il disait des choses désagréables aux femmes et sur les femmes. Il avait amené un chien qui tomba malade. Madame Lecoulteux s'en inquiéta, le fit soigner et droguer ; mais la bête mourut. Un matin, comme Bernardin de Saint-Pierre n'était point descendu à l'heure du déjeuner, la maîtresse de maison envoya savoir de ses nouvelles. On ne trouva personne, mais quatre lignes seulement dans sa chambre ; il disait qu'on lui avait tué son chien et qu'il était parti. Là-dessus, cette société gracieuse et sentimentale s'émut : on imagina de faire à ce chien chéri des funérailles, un petit tombeau avec des branches de saule pleureur à la Jean-Jacques. On écrivit tout cela au bourru maussade pour l'apaiser ; on n'eut pas de réponse. » Il disait à madame d'Abrantès : « Combien l'homme lutte avec le bonheur pour l'empêcher d'arriver jusqu'à lui ! » Un de ses rêves consistait à fonder une république sur les bords de la mer Caspienne : son utopie le conduisit à Moscou, dans cette Russie qu'il compare à un beau fruit gâté *avant d'être mûr*. On lui conseillait un jour d'écrire ses conversations avec Rousseau, et d'en faire un volume. — « Non, répondit-il, il me semble que je mettrais à l'enchère chacune des nobles pensées de mon ami, et cette idée me serait pénible. »

Notre auteur ne manque pas d'exposer sa conception de la popularité, de l'ordre, de la liberté, conception toute subalterne, digne d'un tribun qui guette les caprices de la multitude. non d'un législateur qui s'efforce de la spiritualiser, renfermant malgré tout une parcelle de vérité. Brissot professe que le meilleur moyen d'agir sur les masses est de permettre qu'elles réagissent sur nous, que sans cela elles sont plus que fondées à soupçonner de mauvais desseins. Il fait la théorie du gouvernement dans la rue, par la rue : un pas de plus et il conclut au droit divin de la foule. Quant à l'ordre public, il semble le priser médiocrement ; sa formule est celle-ci : « Liberté, égalité, placez au-dessus ordre public, ce sera *un pléonasme*, mais du moins ce ne sera plus une déception. L'ordre, d'après lui, n'est *que la mesure de l'égalité*, et ce n'est qu'ainsi qu'il devient conservateur de la liberté. » Quelle cacophonie dans les idées ! Et comme, du vague même de ces définitions, de ces confusions de termes, on tirerait aisément un code d'anarchie !

Quelque temps après la mort de Mirabeau, on donnait à la Comédie-Italienne *Mirabeau aux Champs-Elysées*, élucubration hâtive d'Olympe de Gouges, *dont on ne pouvait applaudir que l'intention*. Un voisin de Brissot observa : « Cette pièce est un vrai morceau de réception pour le club monarchique. Ce Mirabeau-là est à notre Mirabeau ce qu'un 89 est à un patriote, ou pour mieux dire ce qu'un *castrato* est à un homme. »

Le charme continuait, malgré les invectives de Camille Desmoulins.

Brissot affirme avoir écrit, en collaboration avec Mirabeau, des brochures dont le produit ne fut jamais que pour celui-ci, *car il faisait argent de tout*; il avait même recueilli sur les candidats parisiens aux états généraux des notes qui parurent sous le nom du grand orateur. Encore un collaborateur à ajouter à la liste !

Madame Macaulay dînant un jour chez le docteur Johnson, la conversation tomba sur l'égalité que celle-ci porta aux nues ; pour toute réponse, le docteur fit signe à son laquais de s'asseoir auprès d'elle. Là-dessus Brissot de se récrier, et avec raison, car l'égalité n'est pas un niveau abrutissant, mais la consécration de ce principe : à chacun selon ses œuvres. Tout de même, Brissot raisonnait un peu comme ce meunier de comédie répondant au commis qui aimait sa fille : « On a fait la révolution pour que les meuniers puissent épouser les filles des nobles d'autrefois, mais non pour que les garçons meuniers puissent épouser les filles de leurs patrons ».

Tu raisonnes comme la fin d'une législature ; ce dicton populaire courait dans les derniers temps de la Constituante. — Hélas ! oui ! trop souvent il advient que les commencements sont beaux, les milieux fatigants et les fins détestables. Une législature ne ressemble-t-elle pas à une existence humaine ? Jeunesse

pleine d'enthousiasme et de sève, fertile en projets, et, par sa force d'expansion, imprimant aux chimères elles-mêmes le cachet de la réalité; maturité puissante où les fleurs se changent en fruits, les idées en faits, les matériaux en palais; vieillesse débile, tourmentée par le regret d'avoir passé à côté du bonheur, d'avoir cherché au loin ce qui s'offrait sous la main, poursuivi éperdument des fantômes dans le mirage de l'illusion!

Voici d'après un républicain anglais, l'échelle des êtres suivant leur mérite: Dieu, ange, tyrannicide, philanthropes, homme probe, laboureur, citadin, fainéant, dévot, prêtre, moine, saint, martyr, soldat, héros, noble, roi, pape, diable[1]. Ne faut-il pas savoir gré à ce personnage d'avoir mis le diable au dernier degré de l'échelle?

Brissot a vécu comme Aristide, il est mort comme Sidney! dit au tribunal son admirateur et ami Girey-Dupré. On voit combien il faut rabattre de l'exclamation. En faisant le départ des bonnes et des mauvaises actions, et malgré que celles-ci pèsent d'un poids

1. Calembours, énigmes, charades, bouts-rimés, anagrammes, logogriphes, ces jeux d'esprit de l'ancien régime continuent de fleurir après 1789 et deviennent des armes de combat. Celui-ci trouve dans aristocrate Iscariote; cet autre *tire de Lafayette déité fatale;* un troisième parvient à lire, dans *serment civique, qui jure ment sec;* la *Révolution française* fournit *la France veut son roi* et plus tard *un Corse la finira.* Une société artistique décerne un prix à l'auteur de l'anagramme suivant sur les mots de *Répu-*

bien lourd dans la balance, je relève à l'actif de Brissot le vote dans le procès de Louis XVI, la pauvreté réelle du membre le plus influent du comité diplomatique, du ministre des affaires étrangères occulte de la Révolution; je vois madame Brissot repassant elle-même les chemises de son mari dans leur modeste chambre du village de Saint-Cloud, regardant à travers le trou de la serrure pour savoir si elle doit ouvrir à ceux qui frappent. Et si l'on objecte qu'en ne

blique française: Punira le fol qui se cabre. Avec Jacobin l'on fabrique Caïn et Job.

Le 19 janvier 1793, le *Mercure* offre à ses lecteurs cette énigme à deviner; le mot est *R :*

Je suis le terme du malheur
Et je mets le comble au bonheur.
Attaché constamment au char de la fortune,
J'aime Amphitrite, et j'abhorre Neptune,
Avec Zéphyr, je caresse la fleur,
Je supporte le froid ainsi que la chaleur.
Tantôt sur la sombre verdure,
Tantôt à l'ombre des vergers,
Je folâtre avec les bergers,
Je suis dans les trésors qu'enferme la nature,
Je voltige aussi dans les airs,
Et je me trouve presque au bout de l'univers.

Le vendredi 18 janvier 1893, un ancien *Mercure* de France étant tombé sous la main de Louis XVI, il y lut un logogriphe qu'il invita Cléry à deviner. Cléry ayant vainement cherché : « Comment, lui dit le roi, vous ne le trouvez pas? Il m'est pourtant bien applicable en ce moment. Le mot est *sacrifice.* Mais ce ne sont plus là des livres qu'il convient que j'ouvre maintenant. Allez me chercher dans la bibliothèque le volume de l'*Histoire d'Angleterre* qui contient le récit de la mort de Charles Ier » (*Journal de Cléry*, p. 93).—Edmond Biré, *Paris pendant la Terreur.*

votant la mort du roi qu'avec la condition suspensive de l'appel au peuple, il voulait, comme Ponce-Pilate, se laver de toute responsabilité, je réponds qu'il ne faut pas scruter trop avant les reins et les consciences, qu'après tout il prononçait ce jour-là son propre arrêt et se rendait *tuable*, et que le mot de Louis XVI lorsqu'on lui signifia la sentence de mort : je croyais que M. Brissot m'aurait sauvé, — doit valoir à ce dernier le bénéfice des circonstances atténuantes.

LE MARQUIS DE CONDORCET[1]

Le mouton enragé, le volcan couvert de neige. — Théorie de l'éloquence parlementaire. — Son éducation. — L'académie des paroles et l'académie des choses. — Panégyriques et calomnies. — Belle attitude de Condorcet après le 31 mai. — L'envers de la médaille. — Haine de Condorcet contre Necker ; apothéose du bonnet rouge ; sophismes métaphysiques. — Héroïsme de madame Vernet. — Un mot sublime.

« Mais ces gens-là ont beau faire. disait un homme de sens, ils oublient toujours que les sept péchés capitaux subsistent et que c'est eux sous une forme quelconque qui mènent ou agitent le monde. » Condorcet ne crut point aux sept péchés capitaux : doué de la faculté mathématicienne. il prétendit organiser

1. Né en 1743, à Ribemont, près de Saint-Quentin, mort le 8 mars 1794. — *Œuvres de Condorcet* (12 vol. in-8° avec une préface de F. Arago. Firmin Didot éditeur, 1849). — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. III. — Diannyère, *Notice sur Condorcet*, an VII. — Aulard, t. II.

la société comme un théorème; ses connaissances en philosophie, en géométrie, en économie politique ne lui servirent qu'à pousser jusqu'au délire la chimère de l'humanité indéfiniment perfectible (tout ceci au nom de la *mathématique sociale*, de la science qui applique le calcul à la morale, à la politique !) à exalter le sortilège des formules, la bonté native de l'homme, en partant de cette théorie chère à Jean-Jacques et aux alchimistes de son espèce d'après laquelle tout le mal gît dans les lois et les institutions. Où ne peut conduire la tyrannie d'une fausse prémisse? Lui, le *mouton enragé*, le volcan *couvert de neige*, comme on l'appelait, lui qui, avec un esprit subtil, amer et dénigrant, montre un enthousiasme de réflexion entretenu sans cesse par le foyer d'une âme ardente que voilait l'extérieur le plus froid, lui qui dans sa jeunesse avait aimé jusqu'à vouloir s'ôter la vie [1], lui qui fut l'ami passionné de Voltaire, Turgot, d'Alembert, qui ne songeait jamais à sa femme et à sa fille sans

1. Rien de plus curieux que la manière dont il repoussait alors les palliatifs que Turgot, son confident, lui administrait : « Faites des vers, c'est un genre de composition auquel vous êtes peu habitué, il captivera votre esprit. — Je n'aime pas les mauvais vers, je ne pourrais souffrir les miens. — Attaquez quelque rude problème de géométrie. — Quand un goût dépravé vous a jeté sur des aliments à saveur forte, tous les autres aliments vous déplaisent, les passions sont une dépravation de l'intelligence ; en dehors du sentiment qui m'absorbe, rien au monde ne saurait m'intéresser. »

répandre des larmes, il méconnaît la puissance de l'enthousiasme, de la passion, et sur qui ? Sur les assemblées parlementaires de la Révolution, c'est-à-dire sur les assemblées les plus inflammables qu'on ait jamais vues, celles que leurs défauts et leurs qualités même livraient le plus à la magie des phrases harmonieuses. Aussi, de parti pris, son style oratoire sera-t-il nu, froid, abstrait. — Une éloquence entraînante, c'est bon pour les assemblées populaires, où ceux *qu'elle trompe n'ont à prononcer que sur leurs propres intérêts* : mais comment des députés céderaient-ils à une autre force que celle de la raison, sans trahir leur devoir, puisqu'ils prononcent sur les intérêts d'autrui? — En un mot, Condorcet veut qu'on les éclaire sans les émouvoir, il ne sait pas que toute assemblée est foule et, au lieu d'épeler l'alphabet du cœur humain, il préfère instituer pour celui-ci un code compliqué, produit stérile de son orgueil métaphysique, appareil de néant et de dangereuse erreur. Peut-être aussi trouvait-il plus commode de dogmatiser ses défauts d'écrivain [1].

Comment mesurer jamais d'une façon exacte les effets de l'éducation ? La mère de Condorcet, dévote ardente, le voue à la Vierge et au blanc, lui fait porter pendant huit ans le costume de jeune fille : d'où cette

1. Il réclamait l'admission des femmes au droit de cité, et leur éligibilité à toutes les places. La nature, selon lui, leur a accordé tous les talents, sauf l'invention ; mais dans quelle fonction celle-ci est-elle nécessaire ?

gaucherie, cette timidité proverbiale. et la crainte du public. Il passe sa jeunesse dans une famille composée de dignitaires de l'Église, d'hommes d'épée, il continue ses études avec les Pères Jésuites. Résultat : dédain absolu de la noblesse, scepticisme complet, superstition de l'abstrait, fanatisme d'irréligion. Comme Mozart, comme Gœthe, comme Victor Hugo, il est un enfant prodige. A seize ans, il soutient avec tant d'éclat une thèse de mathématique devant Clairaut d'Alembert et Fontaine, que ceux-ci le saluent comme leur futur confrère à l'Académie. « J'ai cru un moment qu'il valait mieux que moi, dira plus tard Fontaine[1], j'en étais jaloux, mais il m'a rassuré depuis. »

Ses premiers travaux lui valent l'honneur insigne d'entrer, à peine âgé de vingt-six ans, à l'Académie des sciences. Doué d'une mémoire extraordinaire, travaillant dix heures par jour, il mène de front les études les plus variées, aime à se doubler, à se centupler, à se répandre. Il a vingt correspondances, écrivait mademoiselle de Lespinasse, dix amis intimes, et chacun d'eux sans fatuité pourrait se croire son premier objet. Jamais, jamais, on n'a eu tant d'existences, tant de moyens, et tant de félicité. Et Voltaire conçoit pour lui une si haute estime, que, dès 1776, il veut qu'il prenne sa place à l'*Académie des paroles* (l'Académie française),

1. Condorcet, il est vrai, ne dit que des choses communes, mais il a l'air de ne les dire qu'après y avoir bien pensé.

quoiqu'il soit le soutien de l'*Académie des choses*. Il y parvint en 1782. Son *opiniâtreté éparpillée* lui réussissait assez bien[1].

Peu d'hommes ont inspiré des jugements plus divers. Mademoiselle de Lespinasse trouve que son esprit a la grâce et la facilité de celui de Voltaire, le sel de celui de Pascal, la profondeur et la perspicacité de celui de Martin : elle découvre en lui la sensibilité la plus exquise, celle qui prévient les besoins d'une âme délicate. Dans la conversation, il paraît presque toujours distrait ou occupé, mais dans l'intimité, il se dédommage du silence qu'il garde en société : « Il a de la gaieté, de la méchanceté même, mais de celle qui ne peut nuire, et qui prouve seulement qu'il pense tout haut avec ses amis. » Les gens ennuyeux ne l'incommodent

1. « On a dit que madame de Condorcet avait essuyé quelques mépris de la reine et que son zèle républicain était une vengeance de femme. Je n'en crois rien. Un caractère sérieux, un esprit qui aimait à se nourrir de méditations philosophiques, des lectures républicaines, une passion pour les écrits de Rousseau, avaient enflammé sa tête; son mari avait un enthousiasme de réflexion, elle en avait un de sentiment; tous deux étaient fermement persuadés que la liberté en France ne pouvait pas se soutenir à côté du trône. » (*Souvenirs de Dumont.*) — Madame de Condorcet était alors célèbre par sa beauté : Anacharsis Clootz l'appelait *la Vénus Lycéenne*, les écrivains royalistes l'attaquèrent avec un acharnement inouï. Elle fit paraître en 1798 une *Traduction de la Théorie des sentiments moraux d'Adam Smith*, en y joignant huit *Lettres sur la Sympathie*, où elle examine et critique quelques-unes des opinions de l'auteur anglais. Elle mourut en 1822.

point, et il dirait volontiers avec Helvétius qu'il n'est pas plus étonnant que les hommes fassent et disent des sottises, qu'il ne l'est qu'un poirier porte des poires. Barère, un de ses proscripteurs, lui rend hommage en ces termes : « Depuis Socrate, il n'y eut pas de philosophe plus bienfaisant, plus tolérant, plus ami de l'humanité, plus protecteur de ses droits. » Quant à Dumont, il avoue qu'il avait une haute idée de Condorcet et lui pardonne presque d'avoir voulu une république faite par l'Assemblée pour n'en avoir pas une faite par la populace. Il constate d'ailleurs que sa société a été le foyer de la République et que la cour n'avait pas de plus grand ennemi, ses attaques étant d'autant plus dangereuses qu'elles restaient dans les bornes de la finesse et de la bienséance.

« Condorcet, conclut Sainte-Beuve, avait, je l'accorde, *la passion et la religion du genre humain* ; cela ne suffit pas. Il devait ne pas imiter ces grands prêtres et ne pas se dévouer à faire prévaloir sa religion aux dépens de la justice. »

On sait les calomnies des pamphlétaires, de Marchant dans la *Jacobinéide*, les invectives de Marat, de Robespierre, les paroles d'exécration de Malesherbes. « Condorcet n'est pas sans mérite, écrit madame Roland, mais c'est un intrigant : on peut dire de l'intelligence de Condorcet en rapport avec sa personne, que c'est une liqueur fine imbibée dans du coton. » — « Condorcet, homme né pour la gloire et le bien de son pays, s'il

avait su respecter ses anciens écrits et rougir devant sa propre conscience, » dit André Chénier, qui lui reproche ses petits coups de stylet empoisonné, ses pamphlets satiriques, ses articles de *la Chronique de Paris*.

En résumé, Condorcet a des haines et des amitiés vigoureuses, haines politiques, haines littéraires, haines individuelles : il est comme tant d'autres, philosophe en gros, très susceptible en détail, à l'exemple de certains dévots qui ne se montrent jamais plus aigres que le jour où ils ont rempli leurs devoirs religieux. Il poursuit un but très noble à travers les infirmités de sa nature : mille traits honorent sa vie, cent autres la ternissent et démentent ce titre d'homme de *l'ancienne chevalerie et de l'ancienne vertu* dont le décora le patriarche de Ferney.

Rien de plus louable assurément que son amitié et sa loyale indépendance à l'égard de Voltaire, de Turgot, que son mot aux Girondins : « Je tâche que chaque parti s'occupe de lui un peu moins, et de la chose publique un peu plus ; » que son attitude après la journée du 31 mai, lorsque jugeant cette constitution d'Hérault de Séchelles, que Sieyès appelait tout bas *une mauvaise table des matières*, il osa, dans une lettre publique, proposer au peuple de ne pas la sanctionner, dénonçant au péril de sa vie l'arrestation des Girondins, la censure inquisitoriale, le pillage des imprimeries, la violation du secret des lettres, déclarant que des élec-

tions trop morcelées sont une prime à l'intrigue et à la médiocrité. Oui, ce jour-là, il eut le droit de s'appliquer ce distique qu'il croyait sans doute être le symbole de sa vie entière :

> Ils m'ont dit : choisis d'être oppresseur ou victime,
> J'embrassai le malheur et leur laissai le crime.

Et en effet, Chabot lut cette lettre à la Convention, proposa la mise en arrestation de celui qui l'avait autrefois défendu, de l'homme qui avait l'audace de prétendre que son projet valait mieux que l'*œuvre sublime* imposée par les Jacobins à l'Assemblée !

« Connaissez-vous, disait Diannyère à Condorcet, les détails de la brouillerie de Diderot et de Rousseau? — Non, mais Diderot était le meilleur des hommes, et quand on se brouillait avec lui, on avait toujours tort. — Mais vous?... — J'avais tort. » Personne plus aisément ne souffrait la contradiction, n'avouait ses torts avec plus de franchise. De même, il n'hésite pas à sacrifier au progrès les avantages qu'il tient de son rang, de sa naissance : désintéressement assez peu commun si j'en juge par le mot de ce riche fermier général : « Pourquoi donc changer, monsieur, est-ce que nous ne sommes pas bien? »

Mais voici l'envers de la médaille : cette amertume de plaisanterie qui plus tard se condense en sophismes logiques, en violences froides, en apologies systéma-

tiques de la brutalité populacière. Et quel acharnement de mauvais goût contre Necker, coupable surtout d'avoir succédé à Turgot, et de ne point partager ses idées en économie sociale! « C'est l'abbé Dubois, dit-il, qui remplace Fénelon. »

Quant aux écrits du banquier de Genève, il n'y voit qu'une simple traduction, en langage pompeux, des dialogues de l'abbé Galiani, et rappelle l'anecdote d'une statue grecque, élégante et svelte, qu'un empereur romain fit dorer, et qui perdit toutes ses grâces. Pour mieux l'accabler, il parle encore d'un grand seigneur que ses amis cherchent d'avance à consoler de la critique, parce qu'il avait fait une mauvaise traduction de Tacite : « Ne craignez rien pour ma réputation d'auteur, leur dit-il, je viens de prendre un meilleur cuisinier. » Mieux encore : Condorcet ne s'avise-t-il pas de réprimander Voltaire d'une épître louangeuse qu'il adressa en 1776 aux Necker : « Je suis fâché de ces vers, vous ne savez pas assez quel est le poids de votre nom. Vous ressemblez aux gens qui vont applaudir Arlequin quand il y a relâche à *Zaïre*. Je ne connais votre pièce que par ouï-dire, mais ceux qui l'ont lue m'assurent qu'à propos de M. et madame l'Enveloppe (les Necker) vous parlez de Caton. Cela me rappelle un jeune étranger qui me disait : « J'ai vu trois grands » hommes en France, M. de Voltaire, M. d'Alembert et » M. l'abbé de Voisenon. » Et, afin d'exciter son correspondant contre Necker, il lui révèle que ce dernier

regarde les tragédies de Shakespeare comme des chefs-d'œuvre.

« En morale, écrivait-il à Turgot, je suis grand ennemi de l'indifférence et grand ami de l'indulgence dont j'ai souvent autant besoin qu'un autre. » De quel nom qualifier ses jugements sur les préliminaires du 20 juin 1792, lorsque, signalant le calme du peuple, il le représente remontant aux causes par les effets, et se rendant compte des événements, de telle sorte « qu'on serait tenté de croire qu'il consacre chaque jour quelques heures à l'étude de l'analyse »? De quel nom qualifier son apothéose du bonnet rouge dont on avait affublé Louis XVI? « Cette couronne en vaut bien une autre, et Marc-Aurèle ne l'eût pas dédaignée. » — Comment admettre que, pendant sa présidence de l'Assemblée, il continue de décrire comme journaliste les débats qu'il dirige? Comment amnistier ses flagorneries envers les tribunes, ses moqueries à l'adresse de collègues qui se plaignent d'avoir été insultés à la porte de la salle des séances, son silence embarrassé sur les massacres de Septembre, sur cette terrible situation « où un peuple naturellement bon et généreux est *contraint* de se livrer à de pareilles vengeances »? Et son vote plein de réticences dans le procès de Louis XVI! « Je vote pour la peine la plus grave dans le code pénal, et qui ne soit pas la mort. »

On sait la fin stoïque de Condorcet, l'héroïsme de madame Vernet qui le cacha huit mois dans son appar-

tement. Tandis que madame de Condorcet faisait des portraits pour vivre, lui, dans sa cellule de la rue Servandoni, trompe le temps en écrivant l'*Esquisse sur les progrès de l'esprit humain*, les *Conseils à sa fille*, un *Exposé de sa conduite depuis 1789*. Le supplice des Girondins ses amis redouble ses craintes pour madame Vernet : comme il lui annonçait l'intention de la quitter : « La Convention, monsieur, répondit-elle, a le droit de vous mettre hors la loi, elle n'a pas le pouvoir de vous mettre hors de l'humanité, *vous resterez.* » Mot sublime qui suffirait à confondre les sceptiques, les pessimistes, qui console des petitesses, des lâchetés qui sont l'inévitable tribut que l'homme paie à sa destinée; mot sublime, qui contient tout ce qu'il y a de divin en nous, tout ce que la Révolution a inspiré de vertu, de grandeur, qui ouvre à l'espérance des horizons illimités et restera l'éternel honneur des femmes de cette époque; mot digne des plus belles paroles de l'antiquité et des temps modernes, digne de saint Louis et de Jeanne d'Arc, de saint Vincent de Paul et de sainte Thérèse, digne de L'Hôpital, quand il invite ses concitoyens à abjurer leurs querelles et à n'être plus que Français; digne de Montlosier, quand il rappelle à ses collègues de la Constituante que c'est une croix de bois qui a sauvé le monde; digne de ces missionnaires, qui, au prix des plus cruelles souffrances, vont au fond des déserts prêcher la bonne nouvelle, sauver les âmes et les corps de pauvres esclaves; digne

de ces filles saintes qui, dans les hôpitaux, pansent les plaies, adoucissent la mort et renouvellent tous les jours le miracle de l'abnégation chrétienne; mot radieux enfin, qui, devant le tribunal de l'histoire, permettrait de plaider non coupable, et d'obtenir un verdict d'acquittement.

ÉLIE GUADET[1]

La vertu assignée aux affaires de ce monde est une vertu à plusieurs plis. — Mot de Guadet sur Robespierre : un nouveau Mahomet, aux talents près. — Sa visite aux Tuileries. — Ducos et Boyer Fonfrède : le ventre dévorera les deux bouts. — C'est aujourd'hui que Clodius exile Cicéron. — Le champ des émigrés. — Le drapeau de la pitié relevé par une femme ; madame Bouquey : Je craindrais qu'ils ne m'arrêtassent, et que deviendriez-vous?

« La vertu assignée aux affaires du monde est une vertu à plusieurs plis, encoignures et coudes, pour s'appliquer et joindre à l'humaine faiblesse, meslée et artificielle, non droicte, nette, constante, ni purement innocente... Celui qui va en la presse, il faut qu'il gauchisse, qu'il serre ses coudes, qu'il recule ou qu'il advance, voire qu'il quitte le droit chemin selon ce

1. Né en 1758, à Saint-Émilion (Gironde), exécuté en 1794 à l'âge de trente-six ans.

qu'il rencontre. » Marguerite-Élie Guadet[1] ignora presque toujours l'art de gauchir, de serrer les coudes, de marcher dans les sentiers détournés. Son éloquence est vivace, nerveuse, nourrie des souvenirs de la Grèce et de Rome, avec moins de chair et plus de muscles que celle de Vergniaud : son âme tout imprégnée de Jean-Jacques, Pascal, Voltaire, ses auteurs favoris, son caractère absolu, inflexible, répugnant aux concessions qu'il faut faire aux petites passions pour servir les grands intérêts, fanatique de droit idéal, rebelle aux faits, ne comprenant point que le peuple n'a guère d'autre volonté que le reflet des volontés individuelles qui le mènent. Il demanda à l'opinion de le suivre quand il eût dû la chasser devant lui, dit son biographe, M. Lassaud, après avoir expliqué quels *ingrédients du sol*, quelle *cultivation* et quelle *semence* préparèrent, firent germer sa parole ardente, son talent vigoureux, agressif, inféconal pour l'action et la diplomatie.

Il a l'ironie mordante et railleuse qui manque d'habileté peut-être, mais qui trouble profondément l'adversaire, séduit les rieurs, les indifférents, et qui est le véritable esprit de la tribune. Robespierre, qu'il appelle : un *nouveau Mahomet aux talents près*, ne pouvait lui

1. J. Guadet, *Les Girondins*, 2 vol. ; — *Histoire de Saint-Émilion*. — Lassaud, *Éloge historique de Guadet*. — Ch. Vatel. *Charlotte de Corday*. — Aulard, t. Ier.

pardonner ses sarcasmes sanglants, lorsqu'en réponse à cette phrase célèbre : « Je sais bien que c'est en vain que je dénonce les traîtres, puisque c'est à eux-mêmes que je les dénonce », Guadet[1] tonnait cette foudroyante réplique : « Citoyens, si en dénonçant au Sénat de Rome celui qui avait conspiré contre la liberté de son pays, si en accusant Catilina, Cicéron eût fondé son accusation sur des preuves de la nature de celles que Robespierre a produites contre moi, Cicéron aurait excité contre lui-même l'indignation de tout le Sénat. Et si, après avoir annoncé qu'il venait remplir un ministère douloureux et pénible, si, après avoir déclaré que l'amour de la patrie et la connaissance d'une grande conjuration avaient seules pu le forcer à rompre le silence, Cicéron eût terminé son accusation par une plate et froide plaisanterie ; si, mêlant aux grands intérêts de la liberté de ridicules jeux de mots, il eût conclu en faveur de l'accusé après l'avoir peint comme un vil scélérat : Cicéron eût été honteusement chassé du Sénat, car, à Rome, on détestait la calomnie et on savait punir les calomniateurs. Mais Cicéron était un homme de bien ; il n'accusait pas sans preuves. Cicéron respectait les lois ; il ne citait pas les traîtres devant les poignards. Cicéron aimait son pays : il n'eût pas pris les mouvements de l'orgueil et de la haine pour les élans du patriotisme. Cicéron, enfin !... Je m'arrête :

1. A la tribune, dit Hua, Guadet avait l'air d'un chat en colère.

aussi bien, que peut-il y avoir de commun entre Cicéron et Robespierre, entre Catilina et moi ?... »

Son entrevue avec Louis XVI, aux Tuileries, fait, dans cette batailleuse existence, l'effet d'un arc-en-ciel entre deux orages ; c'est l'idylle avant la tragédie, l'embellie passagère avant la tempête furieuse qui va emporter la monarchie, l'ordre, la liberté, ébranler profondément tous les trônes de l'Europe. Guadet conseilla au roi, à la reine, l'adhésion sincère à la constitution, là était la dernière chance de salut. Au moment où il prenait congé, Marie-Antoinette lui offrit de le conduire auprès du dauphin endormi : le Girondin le considéra longtemps, puis, déposant un baiser sur son front, il dit à sa mère : « C'est un bel enfant, Madame, il faut le bien élever. — C'est ce que nous voulons faire, » répondit la reine.

Dans la lutte des Girondins contre la Montagne, Guadet est sans cesse sur la brèche, son courage ne fléchit pas un instant ; le 18 mai 1793, il compare ses adversaires aux *patriotes par excellence* de Cromwell, auteur de la *Purgation du Parlement* : « Ces patriotes par excellence, instruments de Cromwell, et auxquels il fit faire folies sur folies, furent chassés à leur tour. Leurs propres crimes servaient de prétexte à l'usurpateur : il entra un jour au Parlement, et, s'adressant à ces mêmes membres qui seuls, à les entendre, étaient capables de sauver la patrie : « Toi, dit-il à l'un, tu es un voleur ; toi, dit-il à l'autre, tu es un ivrogne ;

toi, dit-il à celui ci, tu t'es gorgé des deniers publics ; toi, dit-il à celui-là, tu es un coureur de filles et de mauvais lieux... Fi donc, dit-il à tous, cédez la place à des hommes de bien... Ils la cédèrent, et Cromwell la prit. » — Devant la proscription menaçante, Guadet était-il devenu prophète ? Avait-il vu poindre l'ombre de Cromwell-Bonaparte ?

Le 31 mai, quand il entra aux séances dans la salle de la Convention, trois Montagnards s'y trouvaient déjà. Louvet dit en montrant l'un d'eux : « Vois-tu quel horrible espoir brille sur cette légion hideuse. — Sans doute, c'est aujourd'hui que Clodius exile Cicéron ! » Tout ennemi est Clodius, et l'on se croit toujours Cicéron.

Décrété d'arrestation, mis hors la loi, Guadet réussit à s'enfuir ; mais alors se dressent devant lui et ses compagnons Salle, Pétion, Buzot, Barbaroux, Louvet, Valady, les étapes d'un long calvaire, plus douloureux peut-être que celui de leurs amis restés prisonniers à Paris[1]. Battus presque sans coup férir dans le Calvados, impuissants à organiser la résistance en Bretagne, en

1. Parmi ceux-ci figurent deux jeunes députés, Ducos et Boyer-Fonfrède, grands admirateurs de Vergniaud, qui, en prison comme à la Convention, firent preuve d'une gaieté, d'une force d'âme à toute épreuve. Ducos, causeur aimable et conférencier à la tribune, avait de l'esprit argent comptant. Le *Ventre dévorera les deux bouts*, disait-il de la Plaine, et la prédiction se réalisa après le 9 thermidor. Parlant contre l'enseignement par les prêtres, il avance qu'il aimerait mieux leur confier les finances de la Répu-

Gironde[1], traqués comme des bêtes fauves, errant de retraite en retraite, souffrant de la faim, de la soif et du froid, composant dans leurs cachettes des mémoires, des tragédies, ils mènent une vie misérable jusqu'à l'heure du dénouement. Guadet, Salle, arrêtés dans la maison de M. Guadet père, exécutés sur la seule constatation de leur identité, Barbaroux se blessant d'un coup de pistolet, transféré et guillotiné à Bordeaux, les cadavres de Pétion, de Buzot retrouvés, à demi dévorés par les loups, dans un champ de blé, que les paysans, confondant les proscrits avec les émigrés, sur-

blique que l'éducation des jeunes citoyens, et rappelle l'histoire de ce joueur de flûte qu'on payait simple pour jouer et double pour se taire, car il jouait faux. — La veille de son exécution, il chantait à ses compagnons un pot-pourri comique qu'il avait composé à propos de l'arrestation de Bailleul, à Provins :

Un mal auquel je suis sujet
M'effraye sur la route,
... Car ma peur changeait chaque objet
Et je n'y voyais goutte,
Je prenais, le long du chemin,
Un âne pour un jacobin (*bis*)
Il est de plus lourdes méprises.

Il plaisante jusqu'au pied de l'échafaud. En descendant de la charrette, il se tourne vers son beau-frère Boyer-Fonfrède : « Il n'y a plus qu'un seul moyen pour nous sauver, dit-il. — Lequel ? — Demander à la Convention le décret de l'unité et de l'indivisibilité des têtes. » Il avait vingt-huit ans à peine ; Fonfrède en avait vingt-sept, et il avait été président à la Convention.

1. Si, disait-il à ses collègues, les nobles sentiments étaient bannis du reste de la France, ils se retrouveraient toujours dans le cœur des habitants de la Gironde.

nommèrent le *Champ des Émigrés*, quelle expiation ! C'est ainsi que Pétion, Buzot, Barbaroux devinrent girondins. par l'adoption et par la mort. Mais, tandis que les hommes abandonnaient les représentants mis hors la loi, une femme relevait le drapeau de la pitié. Madame Bouquey, belle-sœur de Guadet, leur donna asile et pendant plus d'un mois fit de l'héroïsme une vertu quotidienne : « Tout ce qui est vrai, beau, courageux est sûr de lui plaire, écrit Buzot; elle s'y attache, elle s'y complaît avec simplicité. sans effort, comme lui étant naturel et composant tout son bonheur. Pour nous, elle a tout bravé, elle brave tout encore. Elle était au milieu de nous, ajoute Louvet, comme une mère environnée de ses enfants pour lesquels elle se sacrifie... » Elle conservait son sang-froid, bien qu'on la menaçât continuellement de visite domiciliaire, d'arrestation, bien qu'elle entendît crier à chaque instant qu'on brûlerait vifs, avec les proscrits, les gens chez lesquels ils seraient trouvés, car ceux-ci répandaient autour d'eux la contagion du supplice. « Mon Dieu, qu'ils viennent, les inquisiteurs, disait-elle ; je suis tranquille, pourvu que ce ne soit pas vous qui vous chargiez de les recevoir ! Seulement je craindrais qu'ils ne m'arrêtassent, et que deviendriez-vous? » Le trait semble plus grand que nature et nous ramène à Corneille.

LOUVET[1] ET LACLOS[2]

Louvet et *la Sentinelle*. — Le brin de barbe de Marat.
Laclos, *les Liaisons dangereuses*. — Le code du libertinage.

« Figurez-vous une interminable histoire d'alcôve et de boudoir dans laquelle sont traînés impitoyablement les grands seigneurs et les bourgeois, les soubrettes et les duchesses, les magistrats et les bouquetières, obscène histoire du vice sans voile et sans robe nuptiale. Dans ce livre, les hommes se ruent sur les femmes, les femmes sur les hommes; on se prend, on se quitte; on se choisit, on ne se choisit pas; on fait l'amour

1. Né en 1760 à Paris, mort en 1797. — *Mémoires de Louvet-Faublas*. — Voir aussi la collection du journal *la Sentinelle*. — Louise Fusil, *Souvenirs d'une actrice* (t. II, p. 68). — *Dictionnaire de la conversation*.

2. Œuvres de Laclos, *les Liaisons dangereuses*. *Poésies fugitives* (1783, in-8°). — *Folies philosophiques*, par un homme retiré du monde (1784, in-8°), etc. — Arsène Houssaye, *Galerie du XVIII[e] siècle*; la *Révolution*.

sur les toits, dans les cours, dans les murs, hors les murs, dans la petite maison et dans le couvent, dans l'écurie et dans le salon, dans la voiture armoriée et dans l'ignoble fiacre... *Faublas* appartient à la partie déjà perdue et gangrenée du XVIII[e] siècle, Faublas résume tout à fait, non l'esprit, non la philosophie, non la poésie, mais le vice, le scandale, la débauche, la nudité, l'oubli de tous les devoirs, la sensualité brutale de cette époque qui fut tout à la fois si grande et si misérable, que nul ne saurait dire toutes ses misères et toutes ses grandeurs... Otez à ce livre cet intérêt que lui donne le temps dans lequel et pour lequel il a été écrit, vous ne trouverez plus qu'un obscène récit sans vraisemblance et sans style, bon tout au plus à charmer les loisirs des marchandes de modes les plus avancées et des commis voyageurs les plus poétiques. »

Certes, le portrait de Jules Janin n'est guère fardé et pèche plutôt par excès de sévérité, mais combien plus inexacts les jugements de ceux qui ne veulent point voir dans *Faublas* un livre obscène, qui, à l'exemple de madame Roland, vantent « *ces jolis romans*, où les grâces de l'imagination s'allient à la légèreté du style, au ton de la philosophie, au sel de la critique », qui n'y trouvent que des amours saines, jamais équivoques, et pour tout dire la fougue avouable de la vingtième année. Qu'on plaide les circonstances atténuantes, en invoquant les fâcheux précédents de Diderot, Voltaire, Crébillon, Dorat, de Montesquieu lui-même, qu'on in-

voque le goût de l'époque, le scepticisme blasé d'une partie de la société, je le conçois à la rigueur; mais, innocenter ces gravelures sous prétexte qu'elles sont entremêlées de dissertations philosophiques, de tirades sur les lois naturelles et en faveur des droits de l'homme, cela passe la permission, et, sans se piquer de pruderie, on ne saurait demeurer impassible devant des œuvres qui, du même coup, démontrent leur temps, le jugent et le condamnent.

La Révolution exalta l'âme romanesque de Louvet, disciple fervent de Jean-Jacques qu'il appelle l'*écrivain sublime.* Il se trouvait à vingt lieues de Paris, avec sa Lodoïska, quand il apprit la prise de la Bastille; à l'instant, il arbore la cocarde tricolore. Lodoïska coupa des rubans pour lui en faire une. « Comment peindre les transports avec lesquels cette cocarde fut offerte et reçue? J'étais aux genoux de ma tendre amie... C'était un mélange de patriotisme et d'amour bien difficile à rendre. » Il se fixe à Paris, parle dans sa section, est admis aux Jacobins, écrit des brochures politiques, un roman social, des comédies; l'une de celles-ci intitulée : *la Grande Revue des armées noires et blanches*, eut au théâtre Molière vingt-cinq représentations. Il fut moins heureux avec l'*Anobli conspirateur* : un des directeurs du Théâtre-Français écoute trois actes avec ennui, et, n'y pouvant plus tenir, l'arrêta en s'écriant : « Il me faudrait du canon pour jouer cette pièce ».

Madame Roland qui trouvait en lui, et ce qu'il avait sans doute, et ce qu'elle y mettait, vante la noblesse de son front, le feu de ses yeux, son esprit, sa bonhomie. « Courageux comme un lion, simple comme un enfant, homme sensible, bon citoyen, écrivain vigoureux, il peut faire trembler Catilina à la tribune, dîner avec les Grâces et souper avec Bachaumont. » C'était en réalité un petit homme, de fort chétive mine, maigre, chauve, myope; mais l'esprit de parti n'y regarde pas de si près. Orateur inégal, journaliste incisif, pamphlétaire mordant et rancunier, Louvet admirait, servait le ménage Roland, se moquant avec verve de Robespierre, célébrant la politique girondine dans le journal *la Sentinelle*, envenimant la querelle qui devait se dénouer si tragiquement, prêchant la guerre en excitant le peuple contre la cour et préparant la République. Il avait inauguré l'éloquence du placard : deux fois par semaine, les grandes affiches roses de *la Sentinelle*, payées sur les fonds des affaires étrangères, couvraient les murs de Paris; les passants lisaient avec délices des boutades comme celle-ci :

« Peuple, je vais faire une comparaison bizarre, mais elle est vraie. Je suppose que le ciel eût accordé la parole à toutes les parties de mon corps, que le dernier brin de ma barbe me dît : « Coupe ton bras droit, » parce qu'il a chassé le chien qui voulait te mordre; » coupe ton bras gauche, parce qu'il a porté du pain à » ta bouche; coupe ta tête, parce qu'elle t'a dirigé dans

» ta conduite ; coupe tes jambes, parce qu'elles font mar-
» cher toute la machine ; et quand tu auras coupé tout
» cela, tu seras le plus beau corps du monde. » Voilà tout coupé, grâce au brin de barbe que j'ai eu la faiblesse de croire. Dites-moi à présent, peuple souverain, si je n'aurais pas mieux fait de garder mes bras, mes jambes, ma tête, et d'attaquer ce brin de barbe qui me donnait de si bons conseils! Marat est le brin de barbe de la République ; il dit : « Coupez les géné-
» raux qui chassent les ennemis ; coupez la Convention
» qui prépare les lois ; coupez le ministère qui les fait
» marcher ; coupez tout, excepté moi. »

Louvet ne se donne pas la peine de contrôler les élans d'une imagination déchaînée[1]. Tant mieux si d'aventure l'inspiration éclate bonne et généreuse! Tant pis si elle est chimérique, absurde, contraire aux lois élémentaires de la prudence[2]! Qu'il s'agisse de

1. Par exemple, il rapporte dans ses *Mémoires* les naïves imprécations d'un brave homme de charretier contre les Jacobins : « Des coquins! Des coquins! Un tas de drôles qui n'ont jamais rien fait et qui mangent le bien de celui qui travaille! Mon beau cheveau, ne l'ont-ils pas requéri, comme ils disent! Ils ont tellement chargé la pauvre bête, qu'il en est devenu malade et mort ; je l'avais payé vingt beaux louis. Et ce divorce? C'est aussi pour requérir ma femme qu'ils ont inventé ça! Est-ce qu'on peut m'ôter ma femme, voyons, sacrebleu!... »

2. Un jour, par exemple, il fait *jurer* aux Jacobins de se passer de sucre jusqu'à ce que les accapareurs aient abaissé le prix à vingt sous la livre ; mieux encore, la motion est signée par chaque Jaco-

Robespierre ou de Louis XVI, qu'il lance à Danton cette apostrophe : « Tu n'es pas encore roi, Danton! », qu'il raconte sa fuite, la proscription, la triste odyssée de ses collègues, il monte sans cesse sur le Sinaï, dramatise sa pensée aussi bien que les faits les plus simples; chose étrange, il mêle souvent de l'esprit à ses catilinaires ; une réflexion ironique surgit à côté d'une période emphatique, une anecdote plaisante accompagne des impréciations furibondes contre ses ennemis. Comme beaucoup de Français, il a la faculté d'oublier ou plutôt l'absence de mémoire, et, dans un discours du 2 germinal an III, il se flatte que, s'il monte sur l'échafaud, il y portera du moins cette idée consolante que le *premier sang qu'il aura versé, ce sera le sien.*

Rappelé dans la Convention sept mois après la chute de Robespierre, il défend la mémoire des Girondins, attaque la Montagne et l'attentat du 31 mai, qu'il

bin et affichée dans Paris : « En France, disait à ce propos le journal de Prudhomme, nous ne savons rien faire de sang-froid; nous sommes des convulsionnaires ou des ladres. Les plus petites vertus nous mettent hors de nous, et les tyrannies les plus longues ne font aucun effet sur nous... Un étranger qui serait entré en ce moment dans la salle des Jacobins, à la vue de tous ces bras tendus, au bruit du trépignement des pieds, et surtout à ce mot solennel et qu'on ne devrait pas prodiguer : *Je le jure!* prononcé par toutes les bouches ensemble, n'aurait jamais pu soupçonner qu'il ne s'agissait que de sucre. Faire une répétition du serment sublime du Jeu de Paume pour du sucre!... »

qualifie d'œuvre de *royalistes déguisés*, prend rang parmi les chefs des Thermidoriens, pousse au 13 vendémiaire, prononce devant les Cinq-Cents un véhément discours contre cette liberté de la presse au nom de laquelle il a lui-même commis tant d'excès. Il devient le point de mire des journaux de la réaction, qui le criblent de sarcasmes, de la jeunesse muscadine qui s'assemble devant la boutique de librairie qu'il a fondée au Palais-Royal, chante le *Réveil du peuple*, insulte Lodoïska. Poussé à bout par ces dures représailles, il riposte un jour en entonnant le couplet : *Allons! enfants de la Patrie!* Une autre fois, il ouvrit sa porte en s'écriant d'un ton méprisant : « Que veut cette horde d'esclaves ? » Pour comble d'infortune, il écrivit sa réponse à M. *Perge-Sequar* ; il avait pris ces deux mots latins pour la signature d'un nom propre, et ce fut pour Suard, auteur du *Perge-Sequar*, une nouvelle occasion de le bafouer. Les élections partielles de prairial an V l'avaient exclu du conseil des Cinq-Cents : il mourut le 18 fructidor de la même année, déjà oublié, assisté seulement par Marie-Joseph Chénier « Sa Lodoïska voulut mourir avec lui », elle but du poison, mais on la sauva et elle accepta de vivre pour son enfant.

Le nom de Louvet rappelle celui de Laclos[1], comme *Faublas* rappelle les *Liaisons dangereuses* ; mais, de ces

1. Né en 1741 à Amiens, mort en 1803.

deux romans d'alcôve, le second l'emporte sur le premier par l'amertume du trait, la profondeur du cynisme, la rouerie prodigieuse des personnages et la vigueur d'un style plus rapide, mieux coloré, plus énergique. C'est presque la différence d'une idylle avec une tragédie, d'un Dorat avec un Voltaire, d'un Tocqué avec un Ribéra. Laclos imite visiblement *Clarisse Harlowe*, la *Nouvelle Héloïse*, la *Religieuse*, il prend le crayon de Richardson, la palette de Diderot, le pinceau de Jean-Jacques ; lui-même a vu le grand monde corrompu et avec beaucoup d'art et d'esprit, sans pitié pour ses modèles, il trace un tableau effrayant de ressemblance, dont les deux principales figures, la marquise de Merteuil, le vicomte de Valmont dépassent en immoralité les plus tristes héros du roman et de la réalité. Il a en quelque sorte sublimisé la perversité dans ce code du libertinage, où il ramasse, concentre en quelques personnes les traits les plus scandaleux que lui offrirent, et son imagination, et son observation. « Si, disait Grimm, Restif de la Bretonne est le Rousseau du ruisseau, Chauderlos de Laclos est le Restif de la bonne compagnie. Il n'y a pas d'ouvrages, sans en excepter ceux de Crébillon, où le désordre des principes et des mœurs soit peint avec plus de naturel, de hardiesse et d'esprit. On ne s'étonnera donc point de tout le mal que les femmes se croient obligées d'en dire ; quelque plaisir que leur ait pu faire cette lecture, il n'a pas été exempt de chagrin. Comment un homme

qui connaît si bien et qui garde si mal leur secret, ne passerait-il pas pour un monstre ? Mais, en le détestant, on le craint, on l'admire, on le fête ; l'homme du jour et son historien, le modèle et le peintre, sont traités à peu près de la même manière. Quelque mauvaise opinion qu'on puisse avoir de la société parisienne, on y rencontrerait, je pense, bien peu de liaisons aussi dangereuses pour une jeune personne que la lecture des *Liaisons dangereuses.* »

Qu'un tel livre respire une certaine délectation d'immoralité, une dépravation joyeuse qui se complaît dans l'anatomie du roué, que Laclos prête à Valmont un charme de séduction irrésistible, et qu'il n'ait pas une seule minute l'idée de se recueillir, de censurer ses héros, rien de plus certain. Ce qui n'empêche pas l'auteur de se vanter, comme tant d'autres, de ses bonnes intentions, de s'imaginer peut-être même qu'il a fait œuvre pie, que ses portraits confirmeront les purs dans leur pureté, dégoûteront les demi-vicieux du vice suprême, et que l'expiation dérisoire du dénouement réhabilite tant de pages où s'étale la licence la plus raffinée. Oyez plutôt cette justification de la préface : « Il me semble au moins que c'est rendre un service aux mœurs que de dévoiler les moyens qu'emploient ceux qui en ont de mauvaises, et je crois que ces lettres pourront concourir efficacement à ce but. On y trouvera la preuve de deux vérités importantes qu'on pourrait croire méconnues en voyant combien peu elles

sont pratiquées ; l'une, que toute femme qui consent à recevoir dans sa société un homme sans mœurs, finit par en devenir la victime : l'autre, que toute mère est au moins imprudente, qui souffre qu'une autre qu'elle ait la confiance de sa fille... Cependant l'abus, toujours si près du bien, me paraît ici trop à craindre; et, loin de conseiller cette lecture à la jeunesse, il me paraît très important d'éloigner d'elle toutes celles de ce genre. L'époque où celle-ci peut cesser d'être dangereuse et devenir utile me paraît avoir été très bien saisie, pour son sexe, par une bonne mère qui, non seulement a de l'esprit, mais du bon esprit : — Je croirais, me disait-elle après avoir lu le manuscrit de cette correspondance, rendre un vrai service à ma fille en lui donnant ce livre le jour de son mariage. »

Dieu préserve nos fils de telles filles et de telles belles-mères !

A tout prendre, les *Liaisons dangereuses* renferment des maximes empreintes d'un cynisme brillant, des personnages observés sur le vif, dessinés d'un crayon sûr et peints sans fard. Je veux admettre que Laclos n'ait pas vécu lui-même son roman, mais ses contemporains en donnaient la clef, mettaient des noms sur certaines figures. Et voici quelques traits qui m'ont paru dignes de passer sous les yeux du lecteur.

Laclos, par exemple, développe volontiers cette pensée que les femmes aiment l'amour plus que l'amant, que c'est l'imagination de l'être épris qui fait les quali-

tés de l'être aimé. que la plus belle personne du monde ne donne jamais que ce qu'elle n'a pas. « Ces mots, *céleste*, *adorable*, plus souvent pris au hasard que par réflexion, expriment moins le cas que l'on fait de la personne que la situation dans laquelle on se trouve quand on en parle... Le mirage de l'amant... c'est la draperie d'un dieu portée souvent par un modèle abject... Pour beaucoup de femmes, le plaisir est toujours le plaisir et n'est jamais que cela, et, auprès d'elles, de quelque nom qu'on nous décore, nous ne sommes jamais que des facteurs, de simples commissionnaires dont l'activité fait tout le mérite, et parmi lesquels celui qui fait le plus est toujours celui qui fait le mieux... Vous êtes bien trop digne d'être aimée pour que l'amour vous rende heureuse... Pour les hommes l'infidélité n'est pas l'inconstance... Coucher avec une fille, ce n'est que lui faire faire ce qui lui plaît ; de là à lui faire faire ce que nous voulons, il y a souvent bien loin... L'homme jouit du bonheur qu'il ressent et la femme de celui qu'elle procure... »

Tout en renouant de temps en temps, le comte de Valmont et la marquise de Merteuil se racontent leurs bonnes fortunes, leurs fantaisies, se conseillent et se prêtent une mutuelle assistance. « J'ai besoin d'avoir *cette femme*, lui écrit Valmont, pour me sauver du ridicule d'en être amoureux. » *Cette femme*, c'est la présidente de Tourvel, *la céleste prude*, comme l'appelle la marquise qui fait honte à son digne com-

plice de cette passion où il rencontre pour seul rival... le mari! Quoi de plus ridicule?: « Vous renoncez à vos heureuses témérités!... Ne vous souvient-il plus que l'amour est comme la médecine, *seulement l'art d'aider la nature*? Et depuis quand voyagez-vous à petites journées et par des chemins de traverse? Mon ami, quand on veut arriver, des chevaux de poste et la grande route!... Dites-moi, amant langoureux, ces femmes que vous avez eues, croyez-vous les avoir violées? Mais, quelque envie qu'on ait de se donner, quelque pressée que l'on en soit, encore faut-il un prétexte; et y en a-t-il de plus commode pour nous, que celui qui nous donne l'air de céder à la force? Pour moi, je l'avoue, une des choses qui me flattent le plus est une attaque vive et bien faite, où tout se succède avec ordre, quoique avec rapidité, qui ne nous met jamais dans ce pénible embarras de réparer nous-mêmes une gaucherie dont au contraire nous aurions dû profiter; qui sait garder l'air de la violence jusque dans les choses que nous accordons, et flatter avec adresse nos deux passions favorites, la gloire de la défense et le plaisir de la défaite... »

Celui que Dumont dépeint comme un homme sobre, taciturne, ayant la figure et le regard d'un conspirateur, réservé, spirituel, mais peu communicatif, Laclos était un homme d'aptitudes universelles, propre à tous les genres dans l'action, dans la littérature. Il écrit des poésies, des satires, des livres de stratégie, entre

avec ardeur dans la Révolution : secrétaire intime du duc d'Orléans auprès duquel il jouissait d'un singulier crédit, rédacteur du *Journal des amis de la Constitution*. signataire avec Brissot de la pétition du Champ de Mars où l'on demande la mise en jugement du roi ; colonel d'artillerie auprès de Luckner dont il fut le bras droit, nommé gouverneur des établissements français dans l'Inde, destitué, enfermé dans la prison des Picpus, du fond de laquelle il envoyait aux comités de gouvernement des plans de réforme, où, assure-t-on, il composa des discours pour Robespierre, où il obtint la permission d'essayer une nouvelle espèce de projectiles : l'expérience eut un plein succès, mais on n'y donna point de suite, et le projet abandonné *est au nombre des inventions oubliées qui nous reviendront de l'étranger*. Après le 9 Thermidor, Tallien, qui voulait le mettre *hors la politique*, le nomme directeur des hypothèques ; mais, lors de la réforme de cette administration, il revient pour la troisième fois à ses travaux favoris, et, nommé par Bonaparte général de brigade d'artillerie, sert glorieusement sur le Rhin, en Italie, enfin meurt d'épuisement à Tarente, en 1803. Il n'avait guère plus de soixante-deux ans, mais les années de plaisir et les années de révolution comptent double et dévorent rapidement la substance vitale des plus forts.

IV

L'ESPRIT DES ORATEURS DE LA MONTAGNE

DANTON[1]

Le Mirabeau de la populace; le Pluton de l'éloquence. — Son mot sur Corneille. — Dossier politique de Danton. — Jugements divers : Arnault : Permettez-moi d'écouter comme si l'on jouait une de vos pièces. — Beugnot. — Accusations de vénalité, de dilapidation : Mirabeau, Lamarck, Lafayette, Bertrand de Moleville, Madame Roland, Louis Blanc, Mignet, Victor Hugo. Taine. — Défense de MM. Aulard et Robinet. — Conseils de Danton à Royer-Collard : Venez brailler avec nous. — Qui hait les vices, hait les hommes. — La grande voix de la patrie en danger. — Nous ne pouvons gouverner qu'en faisant peur. — Éloquence de Danton : il compare la Révolution à une tragédie. — N'entamez pas l'Assemblée ! — Le crime a aussi son heure

1. Né en 1759, à Arcis-sur-Aube, guillotiné le 5 avril 1794, à l'âge de trente-cinq ans. — *Danton, Mémoires sur sa vie privée. Le procès des Dantonistes* (2 vol. in-8°) par le docteur Robinet. — Jules Claretie, *Camille Desmoulins.* — Taine, t. III. — Aulard, t. II. —

du berger. — Dans une révolution, l'autorité est aux plus scélérats. — La faction des Indulgents. — J'aime mieux être guillotiné que guillotineur. — Westerman. — Danton devant le tribunal révolutionnaire. — Le peuple déchirera par morceaux mes ennemis avant trois mois! — Dans une heure la République n'aura plus de tête.

Gonfalonnier de la démogagie parisienne, Mirabeau de la populace, dictateur du monstre à mille têtes, le véri-

Emile Bos, *es Avocats du Conseil du Roi*, in-8°. — Villiaumé, *Histoire de la Révolution.* — *Notes de Topino-Lebrun sur le procès de Danton et sur Fouquier-Tinville*, par le docteur Robinet, Paris 1875, in-8°. — *Journal l'Express*, mai 1882, réponse du docteur Robinet à Emile Bos. — Articles de M. Dubost dans la *Révolution Française*, 1884-1885. — Garat, *Mémoires sur la Révolution*, Paris, an III, in-8°. — *Mémoires de Levasseur,* t. I, p. 138. — *Souvenirs d'Arnault,* t. II. — *Notes inédites de Courtois de l'Aube.* — Alfred Bougeard, *Danton* (Paris 1861). — Pierre Laffitte, *La Révolution Française*, *Conférences sur la Révolution.* — Despois, *Revue de Paris*, 1er juillet 1857. — Voir aussi : Thiers, Mignet, Michelet, Louis Blanc, Quinet, Buchez et Roux : *Mémoires de Lafayette*, *de Moleville*, *de Garat.*

Victor Hugo, *Quatre-Vingt-Treize.* — *Danton et Victor Hugo*, par un vieux Cordelier, in-12 (Paris 1877). — Beugnot, *Mémoires*, t. Ier. — De Martel, *Types révolutionnaires*, 2 vol. — Mortimer-Ternaux, t. IV. — Philippe de Ségur, *Mémoires*, t. I, p. 12. — De Bourgoing, *Histoire diplomatique de l'Europe pendant la Révolution française*, 3 vol. in-8°. — Beaulieu, *Essais.* — Edmond Biré : *Paris en 1793; Paris pendant la Terreur.* — Rœderer, *Œuvres*, t. III. — G. Avenel, *Lundis révolutionnaires.* — Armand Lods : *un Conventionnel en mission, Bernard de Saintes.*

table chef de la Terreur, politique réaliste, mettant le succès de son parti avant la loi, la justice et l'humanité[1], au coup d'œil rapide et perçant, avec des goûts indolents, des explosions de violence calculée, de brutalité féroce; tempérament né maître, absorbant toutes les volontés partout où il se présente, aux Cordeliers, à la Commune, au Ministère, à la Convention; le *Pluton de l'éloquence*, à la voix de stentor, qui, mugissante, énorme, sonne, tantôt comme une fanfare, tantôt comme le tocsin, dédaigneux des préjugés abstraits, des théories des Jean-Jacques, des Sieyès, sachant regarder et voir, compter avec les passions des hommes, convaincu que les questions politiques sont des questions de force, acceptant les crimes *efficaces* et repoussant les crimes *inutiles*, incrédule (mon domicile, dit-il devant le tribunal révolutionnaire, sera bientôt dans le néant et mon nom au Panthéon), mais partisan d'une religion provisoire utile au peuple, et refusant d'honorer le *prêtre de l'incrédulité* aussi bien que le prêtre de l'*erreur et du fanatisme*, plein d'enthousiasme pour la patrie qu'il aime d'un amour de fauve, tout palpitant et saignant en quelque sorte, comme un jeune homme aime sa maîtresse, avec son âme, avec ses sens (emporte-t-on la patrie à la semelle de ses souliers?); nourri d'études classiques qu'il a perfectionnées par la pratique des bons auteurs, de Rabelais dont il em-

1. La liberté, c'est nous dessus, et eux dessous (Danton).

prunte la verve gauloise, les jurons familiers et la trivalité grossière, de Rousseau, Voltaire, Montesquieu, de Corneille, dans lequel il voyait un précurseur de la Révolution[1]; nature riche, exubérante, ensoleillée; adoré de sa famille, de ses amis, gai et cordial dans la vie privée (vu dans sa famille, il ne mérite que des éloges, avoue Robespierre), prompt à oublier les injures : on sait que, dans les heures les plus terribles, couvrant sa pitié sous ses rugissements, il arracha aux égorgeurs Lameth, l'abbé Barthélemy, Duport, qu'il tendît, *avant le 31 mai, la main aux Girondins*, et qu'il pleurait de douleur de ne pouvoir les sauver, quand la hache va les frapper.

Son dossier politique est le plus complet, le plus lourd de tous. N'est-ce pas lui qui dirige les grandes journées, qui arrache à la Convention les mesures décisives : le 10 Août, « je fis l'arrêt de mort contre Mandat », la visite domiciliaire par laquelle la Commune emplit ses prisons à la fin d'août 1792, le 2 septembre « c'est moi qui l'ai fait », le tribunal révolutionnaire, le 31 mai, le 2 juin, l'ajournement de la constitution de l'an III, l'organisation de la dictature, le comité de Salut public érigé en gouvernement provi-

1. « Corneille, dit-il à la tribune de la Convention, Corneille faisait des épîtres dédicatoires à Montauron, mais Corneille avait fait le *Cid*, *Cinna;* Corneille avait parlé en Romain et celui qui avait dit : *Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose*, était un vrai républicain. »

soire, les ministres devenus ses agents, le vote et la mise en œuvre de la levée en masse, de la grande réquisition, de l'armée sans-culotte « pour tenir les aristocrates sur les piques », le décret qui alloue aux ouvriers quarante sous par séance pour assister aux assemblées de section ; les motions qui mettent fin aux carmagnoles dansées, chantées par la populace dans la salle même de la Convention. (La Convention n'entendra plus à la barre que la raison en prose.) C'est lui qui négocie la retraite presque pacifique de Brunswick ; qui, voulant donner à la guerre le caractère d'une guerre d'intérêt, fait déclarer que « la France ne s'immisce en rien dans le gouvernement des autres puissances », qui obtient l'alliance de la Suède, pose d'avance les bases du traité de Bâle. Lorsque Théodore Lameth, réfugié en Suisse, inscrit sur la liste des émigrés, revient à Paris pour tenter un suprême effort en faveur de Louis XVI, il se présente chez Danton[1] qui

1 La *Correspondance de Talleyrand avec la maison d'Orléans*, publiée par la comtesse de Mirabeau (in-18, Calmann-Lévy), renferme le récit d'une conversation de Louis-Philippe avec Danton. M. Taine l'avait déjà rapporté avec de légères variantes, et je l'ai moi-même entendu raconter par un personnage qui le tenait du roi en personne :

« J'ai eu, dit le roi, une singulière entrevue avec Danton en 1793. Après la bataille de Jemmapes, on me fit quitter l'armée de Kellermann, à laquelle j'appartenais, et on me donna l'ordre de me rendre à Strasbourg dont on m'annonçait que je serais nommé commandant. J'arrivai à Paris pour réclamer contre cette décision,

l'accueille très bien, consent à essayer de sauver le roi, réclamant un million pour gagner les voix nécessaires, mais avertissant que, s'il ne peut réussir, il votera la mort. Lameth vit l'ambassadeur d'Espagne, fit parler à Pitt, qui refusa, Danton vota la mort, puis facilita le retour de Lameth en Suisse. N'est-ce pas le cas de

et je me trouvais en solliciteur chez le ministre Servan lorsque Danton y entra. Dans un intervalle de conversation, il me fit signe de m'approcher de lui et, me prenant à l'écart, il me dit :

» — A quoi bon solliciter cet imbécile de Servan ? Venez demain matin chez moi et vous me direz ce que vous voulez.

» J'y fus effectivement ; c'était à l'hôtel de la chancellerie, place Vendôme.

» Dès que j'entrai, Danton me dit :

» — Eh ! eh ! jeune homme, vous ne voulez donc pas vous rendre à Strasbourg ?

» — Non, je préfère rester à l'armée de Kellermann où je connais à peu près tout le monde, et où je suis connu de chacun, je désire rester avec mes camarades.

» — Et c'est précisément pour cela que nous voulons vous envoyer ailleurs ; votre influence dans cette armée ne nous convient pas, surtout en ce moment ; nous savons que vous vous avisez de tenir des propos sur le gouvernement et sur ses mesures.

» — Je n'ai tenu aucun propos, j'ai seulement blâmé les massacres du 2 Septembre et, je ne crains pas de vous le dire, c'est un événement qui me fait horreur.

» — Bah ! bah ! ne vous échauffez pas tant sur ce sujet ; c'est moi qui ai ordonné ces massacres, je ne m'en repens pas et vous devriez m'en remercier. En exterminant tous ces nobles, tous ces aristocrates qui étaient dans les prisons, j'ai brûlé les vaisseaux de ceux qui défendent nos frontières ; pour eux il n'y a plus d'autre ressource que de vaincre ou de mourir : car ils savent bien maintenant que, s'ils étaient battus, nos ennemis leur feraient

répéter avec Montaigne : « Notre vie est partie en folie, partie en prudence. Qui n'en écrit que sévèrement et régulièrement, en laisse en arrière plus de la moitié » ?

Quoi qu'aient pu écrire ses panégyristes, on ne saurait lui pardonner ce forfait monstrueux, les massacres de Septembre[1], pas plus qu'on ne doit pardonner à Charles IX la Saint-Barthélemy, à Louis XIV la révocation de l'Édit de Nantes. Mais tout n'est pas mauvais dans cet homme ; des événements furieux l'ont jeté dans une politique furieuse, développant le chef barbare, le chef de bande qui était en lui, empê-

cruellement expier les massacres de Septembre. Quant à vous, souvenez-vous bien que tous ceux qui ont péri alors étaient vos ennemis, ceux de votre père et de votre race entière. La haine remontait au Régent. Tenez-vous donc pour dit que vous n'avez rien à espérer d'eux, ni de la ligue des rois ; leur haine et leur vengeance vous poursuivront partout ; si vous êtes sage, vous vous tiendrez tranquille et vous vous préparerez au rôle que l'avenir vous réserve peut-être.

» — Je vous remercie de cette recommandation, mais, ce que je veux, c'est aller défendre mon pays et me faire tuer si l'occasion m'est favorable, car je suis rempli de dégoût pour tout ce que je vois.

» Sur cela, Danton me congédia en riant et me disant :

» — Soyez raisonnable, ou gare à vous !

» Je ne le revis plus, et je rejoignis l'armée de Dumouriez au lieu d'aller à Strasbourg. »

1. Sous l'Empire, on demandait à Lagrange comment il avait pu voter les terribles conscriptions annuelles : « Cela ne changeait pas sensiblement les tables de la mortalité, répondit-il ». Quel mot de mathématicien idéologue !

chant le politique de donner sa vraie mesure au milieu de cette course effrénée, haletante, à travers les abîmes, où les faits se pressent, énormes, incohérents, stupides et grandioses, sans que les hommes puissent reprendre haleine, se recueillir entre celui de la veille et celui du lendemain, alors que toutes les formes, les règles et les procédures d'autrefois sont faussées, anéanties.

On l'a beaucoup et diversement jugé. Peut-être n'est-il pas inutile de rapporter quelques-unes de ces appréciations.

Arnault le peint insatiable de volupté, et, pour assouvir ses sens, ambitieux de l'argent qui donne le pouvoir, du pouvoir qui donne l'argent, naturellement indolent, préférant la suprématie du tribun à l'omnipotence du dictateur, plus violent que cruel et recourant accidentellement à la proscription comme on recourt à une bataille, mais, la victoire gagnée, répugnant à prolonger le carnage ; bon vivant d'ailleurs et obtenant par ses vices le dévouement que l'honnête homme n'obtient pas toujours par ses vertus. Un jour qu'Arnault causait assez haut au balcon du Théâtre-Français. Danton se retourna sans humeur et lui dit avec bonne grâce : « Monsieur Arnault, permettez-moi d'écouter comme si on jouait une de vos pièces[1] »

1. On sait le mot d'un autre spectateur à un voisin bruyant: « Ces comédiens sont insupportables ; ils m'empêchent d'entendre votre conversation. »

Beugnot raconte que Danton voulut l'enrôler dans son parti, qu'il se sépara de lui sans éclat et que le tribun disait à son ami Courtois : « Ton grand Beugnot n'est *qu'une dévote* ; il n'y a rien à faire de lui ». Un jour, il lui conseille de quitter Paris et même la France, sans se rendre émigré, « *parce que la terre devenait brûlante pour lui et ses pareils* ». Il obtint même pour lui la mission de Gènes, mais Beugnot refusa, et Danton l'avertit avec sa rude familiarité. « Tu vois où nous en sommes à la Convention ; les gens de ta couleur serviront d'enjeu à la partie qui va se jouer. Puisque tu ne veux ni te jeter dans la mêlée, ni t'éloigner, fais-toi oublier, si tu peux. » Quand Beugnot est enfermé, Danton donne l'ordre de le bien traiter, recommande à la citoyenne Lebau, gardienne à la Force, de le cacher à la cuisine en cas de désordre et d'attaque, puis, dès qu'elle pourra, de lui donner la clef des champs. Et le prisonnier n'était pas le seul qui attendît de lui son salut.

On ne saurait passer sous silence les accusations de vénalité, de dilapidation; quelle que soit l'autorité des accusateurs, l'énergie de leurs affirmations, si précises et si concordantes, j'hésite pour ma part à prononcer le verdict de culpabilité; quelle que soit l'habileté de M. Aulard, la vigueur d'argumentation du docteur Robinet, elles ne semblent pas réfutées. Ils ont beau s'évertuer, discuter à perte de vue, entasser les chiffres; le doute persiste; je suis même persuadé qu'ils se

trompent, mais la preuve absolue, mathématique, contre Danton, manque.

C'est Mirabeau qui écrit au comte de Lamarck que Danton (il signait d'Anton pendant qu'il exerça la profession d'avocat aux conseils du roi) a reçu trente mille livres; c'est Bertrand de Moleville qui certifie qu'il a touché cent mille écus pour proposer ou appuyer différentes motions au club des Jacobins, qui adresse à Danton une lettre où il le menace de publier les papiers de M. de Montmorin prouvant ce fait; c'est Lafayette qui parle aussi des cent mille livres et de cinquante mille autres écus remis quelques jours avant le 10 Août, il cite même un mot de Madame Élisabeth : « Nous sommes tranquilles, nous pouvons compter sur Danton »; Lafayette qui ajoute cette parole si grave : « Plus tard, il a reçu encore beaucoup d'argent, mais je n'ai eu personnellement connaissance que du payement des cent mille livres. Danton lui-même m'en a parlé à l'Hôtel de ville et m'a dit pour se justifier : « Général, je suis plus monarchiste que vous. » C'est encore Brissot, le principal membre du comité diplomatique qui affirme avoir vu le reçu de cent mille écus versés par Montmorin; c'est madame Roland qui répète et dramatise le grief; elle ne peut supporter cette « figure repoussante et atroce », son imagination lui figure Danton, un poignard à la main, excitant de la voix et du geste une troupe d'assassins plus timides ou moins féroces que lui; « ou bien content de ses

forfaits, indiquant par le geste qui caractérise Sardanapale, ses habitudes et ses penchants..., il désigne les gens redoutables dont il faudra opérer la perte; il gage les écrivains ou inspire les énergumènes qu'il destine à les poursuivre; il enchérit sur les inventions révolutionnaires des patriotes aveugles ou des fripons adroits; il combine, arrête et fait exécuter des plans capables de frapper de terreur, d'anéantir beaucoup d'obstacles, de recueillir beaucoup d'argent et d'égarer l'opinion sur toutes ces choses[1]... » Même langage de la part de Saint-Just, Buchez et Roux, Louis Blanc, Thiers, Mignet, Robespierre. Ce dernier rapporte aussi la réponse de Danton quand il énumérait devant lui les calomnies des Brissotins : « Que m'importe? l'opinion publique est une p..., la postérité une sottise ». Mignet admet qu'il est vendu à la cour. Il se montra, dit-il, exterminateur sans être féroce, inexorable à l'égard des masses, humain, généreux même pour les individus; une révolution, à ses yeux, était un jeu où le vainqueur, s'il en avait besoin, gagnait la vie du vaincu.

Louis Blanc raconte l'anecdote suivante qu'il tenait du fils du conventionnel Cavaignac. Un jour que Danton dînait avec celui-ci et plusieurs Jacobins, il lui

1. « *Que n'a t-on pas dit de moi*, observait un jour Danton, en parlant de la foule d'écrits et de propos auxquels il a donné lieu depuis la Révolution? — *Que vous êtes un honnête homme*, répondit froidement madame C... » (La *Feuille du matin*, 6 décembre 1792.

échappa de dire, dans les fumées du vin, que leur tour était venu de jouir de la vie, que les hôtels, les mets exquis, les femmes étaient le prix de la bataille. Et comme les convives se regardaient avec étonnement, Danton se leva brusquement et, riant aux éclats : « Mais croyez-vous donc que je ne puisse pas, si je m'en mêle, être sans-culotte tout comme un autre? Croyez-vous que, tout comme un autre, je ne puisse pas montrer mon derrière aux passants? »

Tel il était, reprend Louis Blanc, tenant de Diogène, tenant de Sardanapale, mais avec je ne sais quoi de grandiose, d'original et de fort. En parlant de ses manières, Garat l'appelle : un grand seigneur de la sans-culotterie. On pourrait, en parlant de son intelligence politique, l'appeler l'homme d'État du chaos.

Enfin, Victor Hugo ramasse en faisceau, colore et *romanise* ces accusations dans un dialogue entre Marat et Danton. Le premier lui demande compte des cent mille livres reçues de Montmorin.

— J'étais du 14 juillet, dit Danton avec hauteur.

— Et le garde-meuble, et les diamants de la couronne?

— J'étais du 6 octobre.

— Et les vols de votre *alter ego*, Lacroix, en Belgique?

— J'étais du 20 juin.

— Et la salle de l'Opéra qu'on bâtit avec de l'argent fourni par vous?

— J'ai armé les sections de Paris.

— Et les cent mille livres de fonds secrets du ministère de la justice ?

— J'ai fait le 10 Août.

— Et les deux millions de dépenses secrètes de l'Assemblée dont vous avez pris le quart ?

— J'ai arrêté l'ennemi en marche et j'ai barré le passage aux rois coalisés.

— Prostitué ! dit Marat.

Danton se dressa effrayant.

— Oui, cria-t-il, je suis une fille publique, j'ai vendu mon ventre, mais j'ai sauvé le monde.

On lira dans les livres de M. Robinet la réfutation. Elle pourrait se résumer ainsi : Danton, d'après le témoignage de Condorcet, a cette qualité précieuse de ne craindre ni les lumières, ni les talents, ni la vertu; dans l'exercice de sa profession, il s'est concilié l'estime des hommes les plus compétents : Debonnière, Hardouin, Linguet, Gerbier; il vivait en famille, il fut la providence matérielle des siens, et n'était naturellement ni habituellement cynique. Il aimait la gloire et avait une si haute idée de la postérité qu'il dit un jour à Courtois : « Je ne pense pas comme ces gens qui aiment mieux déplaire à ceux qu'ils ne verront jamais, qu'aux personnes avec lesquelles ils sont obligés de vivre ».

Quant aux imputations de vénalité, M. Robinet les croit tout aussi mensongères que les autres attaques.

Il achète sa charge d'avocat aux conseils du roi en 1787 moyennant la somme de soixante-dix-huit mille livres, paie cinquante-six mille livres en espèces et rembourse le reste dans le courant de l'année. Aucune opposition ne se produit, d'où M. Robinet conclut que, en 1791, Danton n'avait aucune dette. La vénalité des charges est abolie en 1789, les offres de judicature supprimées, lors du remboursement. D'ailleurs son cabinet n'avait cessé de prospérer et son apologiste évalue le bénéfice annuel à vingt mille francs au moins. Au commencement de 1791, il possède une fortune immobilière de quatre-vingt-cinq mille francs; à sa mort, il laisse cette même fortune à ses enfants, sans l'avoir aucunement accrue. Il n'est ni viveur, ni libertin, ni joueur; où donc auraient passé les millions qu'on l'accuse d'avoir dilapidés. Ses ennemis ont menti, et les historiens ont répété sans les contrôler leurs calomnies : les uns ont menti parce qu'ils haïssaient Danton, ceux-ci parce qu'ils le craignaient, d'autres pour l'assassiner dans sa chair et dans son honneur, à l'exemple de cet Italien qui promet à son ennemi terrassé qu'il aura la vie sauve s'il renie Dieu, et qui le poignarde après le parjure, se vantant ainsi de lui avoir pris son âme et son corps.

Et voici la péroraison du plaidoyer de M. Robinet :

« Issu d'une famille honorable de la bourgeoisie moyenne, il se trouva doué de dispositions intellectuelles et morales qui le portèrent vers la vie publique,

après qu'il eut gagné par son travail un rang considérable dans la vie privée, rang qu'il aurait toujours conservé sans doute, si les circonstances n'en avaient décidé autrement.

» Honnête, laborieux, réglé, versé dans la pratique et dans la théorie du droit, initié aux lettres et à la philosophie, affectueux dans la vie de famille, désintéressé dans l'exercice de sa profession, généreux en tout, également abrité contre les suggestions du besoin et contre les séductions de l'opulence : ce ne fut point par intérêt qu'il entra dans la carrière politique et qu'il embrassa le parti de la Révolution. L'ardeur et l'élévation de sa nature l'associèrent seules à l'œuvre d'affranchissement dévolue à son époque, et il s'y voua sans aucune pensée d'avantage personnel, avec cette abnégation et cette fougue qui n'appartiennent qu'aux grandes âmes. »

Je le répète, je ne suis nullement convaincu. M. Aulard se voit obligé d'admettre que Danton prête aux autres les vices dont il est lui-même exempt, qu'il croit trop à la puissance de l'argent, qu'il en parle trop à la tribune, tandis que Robespierre n'y exaltait que les principes : « Le peuple, ajoute-t-il, ne pardonna pas à Danton son goût pour les dépenses secrètes et l'argent qu'il avait manié pendant son ministère. » Et peut-être aurait-on le droit de reprocher aux apologistes de procéder à la manière de Scipion l'Africain, de répondre comme lui : « Montons au Capitole et ren-

dons grâce aux dieux. » Suffit-il de répéter le mot éloquent de M. Jules Claretie : *Il était la grande voix de la patrie en danger*, de rappeler après cet historien que sa logique était celle de sa passion, sa passion celle de la foule, qu'une sympathie irrésistible entraîne même ses ennemis vers lui [1] ? Suffit-il de citer le mot douteux de Royer-Collard qui, interrogé sur le caractère de Danton, aurait répondu : Magnanime [2] !

L'histoire ne se contente pas aussi aisément, elle aime à faire justice et il faut en revenir au jugement de M. Taine. trop affirmatif peut-être sur la question de la vénalité, si décisif, si lumineux, si profond sur tous les autres points : « Par tempérament et par caractère, il est un *barbare*, et un barbare né pour commander à ses pareils, comme tel leude du XIe siècle ou tel baron du Xe... C'est un génie origi-

1. M. Claretie assure qu'à son retour de Belgique, sa première femme étant morte sans qu'il pût recueillir son dernier soupir, il la fit déterrer pour la revoir une dernière fois, et demeura longtemps face à face avec le cadavre défiguré.

2. Le mot est en contradiction formelle avec les récits de Royer-Collard, rapportés par Beaulieu et de Barante. « M. Danton est un philosophe, ajouta M. Royer, et, un jour, il m'a fait l'honneur de me dire sur quel principe reposait sa philosophie. Le voici : « Qui hait les vices, hait les hommes ». Un autre jour, — j'étais alors secrétaire-adjoint de la municipalité, — Danton, qui était substitut du procureur de la Commune, me dit, comme nous sortions de l'Hôtel du département : « Jeune homme, *venez brailler avec nous*. Quand vous aurez fait votre fortune, vous pourrez alors suivre plus à votre aise le parti qui vous conviendra le mieux. »

nal, spontané, et non, comme la plupart des contemporains, un théoricien raisonneur et scribe, c'est-à-dire un fanatique pédant, une créature factice et fabriquée par les livres, un cheval de meule qui marche avec des œillères et tourne sans issue dans un cercle fermé... Avec les emportements d'un clubiste, il a la lucidité d'un politique, il sait ce que valent les coquins qu'il emploie; il n'a d'illusion ni sur les hommes, ni sur les choses, ni sur autrui, ni sur lui-même; s'il tue, c'est avec une pleine conscience de son œuvre, de son parti, de la situation, de la révolution, et les mots crus que, de sa voix de taureau, il lance au passage, ne sont que la forme vive de la vérité exacte : « Nous sommes de » la canaille, nous sortons du ruisseau »; avec les principes d'humanité ordinaire, « nous y serions bientôt » replongés, nous ne pouvons gouverner qu'en faisant » peur ». « Le tocsin qu'on va sonner n'est point un » signal d'alarme, c'est la charge sur les ennemis de la » patrie... Pour les vaincre, que faut-il ? De l'audace, et » encore de l'audace, et toujours de l'audace... C'est » dans Paris qu'il faut se maintenir par tous les moyens. » Les républicains sont une minorité infime, et, pour » combattre, nous ne pouvons compter que sur eux : le » reste de la France est attaché à la royauté; il faut faire » peur aux royalistes... » Au milieu de tant de bavards et d'écrivailleurs, dont la logique est verbale ou dont la fureur est aveugle, qui sont des serinettes à phrases ou des mécaniques à meurtres, son intelligence,

toujours large et souple, va droit aux faits, non pour les défigurer et les tordre, mais pour s'y soumettre, s'y adapter et les comprendre. Avec un esprit de cette qualité, on va loin dans n'importe quelle voie : reste à choisir la voie. Mandrin aussi, sous l'ancien régime, fut dans un genre voisin, un homme supérieur ; seulement, pour voie, il avait choisi le grand chemin... Il laisse gratter et prendre. Lui-même il a pris, autant pour donner que pour garder, autant pour soutenir son rôle que pour en jouir, quitte à dépenser contre la cour l'argent de la cour, probablement avec un rire intérieur et narquois, avec ce rire que les vieux historiens décrivent chez le Franc lorsqu'il empochait l'or romain pour mieux faire la guerre à Rome... Danton n'a ni le respect de lui même ni le respect d'autrui ; les délimitations précises et délicates qui circonscrivent la personne humaine lui semblent une convention de légistes et une bienséance de salon. Comme un Clovis, il marche dessus, et, comme Clovis, avec des facultés égales, avec des expédients pareils, avec une bande pire, il se lance à travers la société chancelante pour la démolir et la reconstruire à son profit... »

Un tel homme explique, à lui seul, le triomphe accidentel, la durée relative de la Terreur : elle vit et s'incarne si bien en Danton que, lui guillotiné, elle chancelle, tombe, disparaît au bout de quelques mois ; il est vraiment, ce conducteur d'hommes, le chef, le génie de la Révolution violente ; les autres, Robespierre,

Billaud-Varennes, Saint-Just lui-même ne sont que des comparses, des marionnettes dont le terrible impresario tient les ficelles ; quelque temps encore, ils iront, par la force de projection qu'il a imprimée à cette machine forgée, mise en branle, armée par lui de toutes pièces, mais l'heure approche où le *Cyclope* n'étant plus là, les rouages ne fonctionneront plus, où la mort de l'inventeur, du mécanicien, condamnera à mort les simples ouvriers, de même qu'en mer, pendant la tempête, le pilote venant à manquer, les passagers inexpérimentés essaient vainement de manier le gouvernail et dirigent le vaisseau vers les récifs où il va sombrer.

Danton a l'esprit de sa politique, s'il n'a pas toujours la politique de son esprit. Son éloquence est simple dans sa forme, concise et substantielle, ennemie de l'emphase et du pathos, empruntant beaucoup de ses effets au genre familier, aux choses usuelles de la vie, âpre au besoin et brutale ; ses mots pittoresques, imagés, d'une soudaineté qui ajoute à leur puissance, complètent, démontrent son caractère et son talent, se gravant dans la mémoire comme un beau vers ou comme un axiome de Chamfort.

En 1787, il improvise un discours en latin devant ses collègues, et, après avoir déclaré qu'il sentait venir une révolution terrible, il répète le mot fatidique : « Malheur à ceux qui provoquent les révolutions, malheur à ceux qui les font ! »

Il n'aime pas la métaphysique en politique : « Une révolution, dira-t-il, ne peut se faire géométriquement ; » il écarte comme byzantines les disputes sur les principes si chères à Robespierre : « Toutes nos altercations tuent-elles un Prussien ? » D'ailleurs, la république de sa pensée intime, n'est ni un couvent, ni un lupanar ; quand le temple de la liberté sera *assis*, il faudra le *décorer* : « Nous n'avons point fondé une république de Visigoths ; après l'avoir solidement construite, il faudra bien s'occuper de la décorer. » Il appelait le gouvernement de l'État une *manivelle*, le cautionnement des fonctionnaires, une *rouille* de l'ancien régime. « La constitution, dira-t-il, est une batterie qui fait un feu à mitraille contre les ennemis de la liberté... Quoi ! vous avez une nation entière pour levier, la raison pour point d'appui, et vous n'avez pas encore bouleversé le monde ! »

De ci de là, quelques métaphores de mauvais goût, qui reçoivent en quelque sorte la marque de fabrique de l'époque : « Rappelons-nous que si c'est avec la pique que l'on renverse, c'est avec le compas de la raison et du génie qu'on peut élever et consolider l'édifice de la société... je me suis retranché dans la citadelle de la raison ; j'en sortirai avec le canon de la vérité... »

Il compare volontiers la Révolution à une tragédie, et du même coup bafoue les partisans des deux Chambres : « Il y aura toujours unité de lieu, de

temps et d'action, et la pièce restera. » A propos de l'*Ami des Lois*, de Laya : « Il s'agit de la tragédie que vous devez donner aux nations ; il s'agit de faire tomber sous la hache des lois la tête d'un tyran, et non de misérables comédies. »

« N'entamez pas l'Assemblée ! » conseille-t-il, lorsque les Girondins veulent faire condamner Marat.

Qu'il parle de l'étranger, de la Révolution, des lois qui l'organisent, il rencontre sans cesse des formules laconiques, incisives, d'un relief tout particulier :

« C'est au moment d'une grande production que les corps politiques, comme les corps physiques, paraissent toujours menacés d'une destruction prochaine. — Ce n'est pas faire une guerre offensive que de prévenir le coup qu'on va vous porter ; quand je vois que mon ennemi me couche en joue, je tire le premier, et je ne fais en cela que me défendre.

» Tout appartient à la patrie, quand la patrie est en danger. Soyons terribles ; faisons la guerre en lions.

» C'est à coups de canon qu'il faut signifier la constitution à nos ennemis...

» Soyez comme la nature ; elle voit la conservation de l'espèce ; ne regardez pas les individus !

» Le peuple n'a que du sang et il le prodigue. Allons, misérables, prodiguez vos richesses.

» Le crime a aussi son heure du berger.

» On ne frappe les rois qu'à la tête.

» En révolution, il faut être sobre d'écritures.

» Il faut qu'un vrai patriote, en révolution, fasse le bien et l'oublie, à peu près comme l'autruche qui dépose ses œufs dans le sable, sans s'inquiéter de leur sort.

» Les Girondins nous ont forcés de nous jeter dans le sans-culottisme qui les a dévorés, qui nous dévorera tous, qui se dévorera lui-même.

» Laissez faire Robespierre et Saint-Just ; bientôt il ne restera plus en France qu'une thébaïde avec une vingtaine de trappistes.

» Dans les révolutions, l'autorité reste aux plus scélérats.

» Il vaut mieux être un pauvre pêcheur que de gouverner les hommes.

» Lorsqu'un peuple brise sa monarchie pour arriver à la République, il dépasse son but par la force de projection.

» L'énergie fonde les républiques ; la sagesse et la conciliation les rendent immortelles. »

« Ne peut-on déchirer la peau de Robespierre sans faire saigner le patriotisme ? » demandait Danton en riant de son rire jovial. Robespierre veillait sans cesse, calomniait, enviait toujours ; il était devant son rival comme l'eunuque devant un mâle puissant ; Danton sommeillait quelquefois. Il est l'homme des crises, des coups de main, des inspirations tragiques, mais il laisse à d'autres le travail régulier, quotidien, les besognes de bourreau méthodi ue ; il rêve de se retirer à

Arcis-sur-Aube et d'y *planter ses choux* ; il est *saoul des hommes* ; le système atroce du Salut public le fatigue, il songe à la clémence, apparaît sous un nouveau jour, comme chef de la *faction des indulgents*. On l'avertit de prendre garde: « Ils n'oseraient, répond-il... On ne me touche pas, moi ; je suis l'arche... Robespierre sait trop bien qu'il ne pourrait m'envoyer à l'échafaud sans prouver qu'il y peut être envoyé lui-même. Au reste, j'aime mieux être guillotiné que guillotineur. » *Les Jansénistes de la République* osèrent.

Il comparut devant le tribunal révolutionnaire, devant un jury trié sur le volet[1], composé de *solides*, de gens à *feux de file*. Avec quelle éloquence, quel accent d'une voix surhumaine, il se défendit[2], ses contempo-

1. Topino-Lebrun répondit à un juré qu'il vit pleurer à chaudes larmes à l'idée de condamner Danton : « Lequel de Robespierre ou de Danton est le plus utile à la République ? — C'est Robespierre. — Eh bien, il faut guillotiner Danton... Ceci n'est pas un procès, c'est une *mesure* ; nous ne sommes plus des jurés, nous sommes des hommes d'État. »

Le maire et les adjoints d'une petite ville adressèrent une pétition à Robespierre, qu'ils signèrent avec un profond respect et un grand tremblement de corps et d'esprit : « *Votre très humble et très obéissante servante, — la Municipalité de...*

2. Westerman eut un mot très heureux : « Je demande à me mettre nu devant le peuple. J'ai reçu sept blessures, toutes par devant ; je n'en ai reçu qu'une par derrière, mon acte d'accusation. » Malheureusement les blessures de Westerman ne suffirent pas à le blanchir ; on sait qu'il avait l'habitude de dérober des couverts chez les traiteurs où il allait dîner ; mais lorsque l'affaire

rains l'ont attesté, l'histoire a répété leur témoignage. Il fait trembler juges et jurés, couvre, étouffe la sonnette du président : « N'entends-tu pas ma sonnette? — Un homme qui défend sa vie et son honneur se moque d'une sonnette et hurle. » — Le peuple murmurant pendant les débats : « Peuple, vous me jugerez quand j'aurai tout dit : ma voix ne doit pas être seulement entendue de vous, mais de toute la France. »

« Qu'on se figure, dit M. Claretie, un personnage de Shakespeare, alliant le tragique au comique, et jetant le sarcasme à la face de ses accusateurs. C'est Danton. Il raille, il prouve, il foudroie, il ricane, il écrase ; il est à la fois surhumain par l'audace et profondément humain par les mots qu'il trouve, — tout chauds de pitié et de tendre hardiesse, — dans ses entrailles, dans sa poitrine, dans son cœur. »

« Billaud-Varennes, s'écrie-t-il, ne me pardonne pas d'avoir été mon secrétaire... J'embrasserais mon ennemi pour la patrie, à laquelle je donnerais mon corps à dévorer. Le peuple déchirera par morceaux mes ennemis avant trois mois. »

vint à la Convention « frère Chabot dit que cette peccadille était entièrement effacée par le civisme connu de frère Westerman ». C'est un des torts les plus graves de Danton qu'il ne montre nulle vergogne dans le choix de ses amis : honnêtes ou voleurs, tous sont bien accueillis dès qu'ils servent sa politique. « Croyez-vous qu'on vous enverra des demoiselles ? » disait-il à propos des commissaires extraordinaires expédiés par lui dans les départements le 3 septembre, et dont un certain nombre étaient de vrais bandits.

« Pourvu qu'on nous donne la parole *largement*, avait-il dit, je suis sûr de confondre mes accusateurs, et si le peuple français est ce qu'il doit être, je serai obligé de demander leur grâce. »

Naïveté surprenante de la part de cet homme si clairvoyant ! Ne connaît-il pas ses ennemis ? Et qu'a-t-il fait du peuple parisien, sinon une populace effrénée, lâche et vile comme toutes les populaces, à laquelle il a lui-même appris à lécher le sang de la guillotine ? Le président du tribunal sollicite un décret pour mettre hors des débats les accusés, pour abolir la liberté de la défense ; et Saint-Just, le sophiste de la guillotine, leur fait un crime de leur indignation même : « Quel innocent s'est jamais révolté devant la loi ? Il ne faut plus d'autres preuves de leur attentat que leur audace. » Et la Convention adopte à l'unanimité le décret de mise hors la loi, attestant ainsi et sa servilité et l'éloquence de Danton.

En prison, dans la charrette, sur l'échafaud, Danton reste fidèle à lui-même, hautain, sarcastique, lançant l'ironie à la multitude, au bourreau [1] : cette tête prête à tomber paraissait encore dicter des lois. « En vérité, que diras-tu donc, demande-t-il à Camille qui pleurait,

1. Je montai chez Méhul, et l'imagination pleine de ce que je venais de voir : « Tragédie bien commencée ! J'en veux voir la fin, lui dis-je... Ce Danton joue véritablement bien son rôle. Nous sommes tous à la veille du jour qui va finir pour lui. Je veux apprendre à le bien passer aussi. » (Arnault, t. III, p. 99.)

lorsque Samson te démantibulera les vertèbres cervicales ? » — A Fabre d'Eglantine, qui s'inquiétait d'une comédie inachevée (l'*Orange de Malte*) : « Des vers ! Bah ! des vers ! dans huit jours tu en feras plus que tu ne voudras. »

Pendant le trajet il demande s'il est permis de chanter. « Il n'y pas de défense, répond Samson. — Eh bien, tâchez de retenir ce couplet que je viens de faire » ; et il chante sur un air connu :

Nous sommes menés au trépas
Par quantité de scélérats,
C'est ce qui nous désole.
Mais bientôt le moment viendra
Où chacun d'eux y passera,
C'est ce qui nous console.

Hérault de Séchelles ayant voulu l'embrasser avant de monter à la guillotine, les aides de Samson l'en empêchèrent. Danton haussa les épaules : « Imbéciles ! vous n'empêcherez pas tout à l'heure nos têtes de s'embrasser dans le panier. » Et quand vint son tour, après Hérault, après Lacroix, après Camille Desmoulins : « N'oublie pas surtout, dit-il au bourreau avec l'accent d'un Gracque, n'oublie pas de montrer ma tête au peuple, elle est bonne à voir. »

Elle était bonne à voir, en effet, et c'était justice qu'elle tombât pour obéir à la peine du talion, pour préparer leur sort à ses bourreaux, pour satisfaire à la

loi de justice supérieure qui nous tourmente, qui réclame le châtiment et l'expiation, qu'il s'agisse de personnages réels, ou de héros de comédies. On demandait à un célèbre écrivain pourquoi le vice semblait presque toujours triomphant, pourquoi la vertu restait obscure, parfois méconnue et persécutée. « Parce qu'on ne regarde pas assez longtemps, » dit-il. Certes les révolutions sont de terribles écoles d'immoralité et l'on est tenté de les maudire sans distinction, même celle qui eut lieu jadis au ciel et qui produisit... l'enfer; mais, comme dans le poème de Dante, elles montrent souvent la peine de chacun calquée sur son péché, parce qu'elles ont une sorte de justice expéditive, et des dénouements sommaires qui frappent soudain leurs complices, ceux qui les ont dirigées, qui les ont accouchées, si j'ose parler ainsi, et qui ne sont pas toujours ceux auxquels elles profitent, comme il arrive dans ces propriétés que le premier possesseur défriche au détriment de sa fortune, de sa vie, et dont les héritiers ou plus souvent un tiers recueillent tous les avantages.

FABRE D'ÉGLANTINE[1]

Défauts et qualités de son théâtre. — Entre le moment où je vous donne cette tabatière et celui où vous me la rendez, il y a une comédie. — Absence de sens moral, existence débraillée, caractère ambigu de Fabre. — « Il pleut, il pleut, bergère ! » — Parodie de l'*Optimiste*. — La préface du *Philinte* : une véritable harangue de Cordelier. Appréciation de Nisard. — Critique de la mode des jardins anglais.

Le style de Fabre d'Églantine est incorrect, obscur, rocailleux ; il dénonce une éducation insuffisante, une

1. Né en 1750 à Limoux, guillotiné en 1794. — *Œuvres dramatiques* de Fabre d'Églantine, 2 vol. : *Philinte*. — *Œuvres posthumes de Fabre d'Églantine*, publiées par sa famille, vendémiaire an XI. *L'intrigue épistolaire*, etc. — *Correspondance amoureuse de Fabre d'Églantine*, 1796, 3 vol. — Aulard, t. II et *Nouvelle Revue*, 1er juillet 1885. — Biographie Michaud. — Lenient, *La Comédie en France au XVIIIe siècle*, t. II, p. 358 et suiv. — Claretie, *Camille Desmoulins*, p. 246. — *Œuvres choisies de Fabre d'Églantine* avec des notices de Charles Nodier et Lepeintre, et les appréciations de la Harpe, Chénier, Saint-Joseph, Geoffroy, Fiévée. — Gerusez, p. 113 et suiv. — Nisard, t. IV.

véritable ignorance de la langue ; très rares apparaissent dans ses dix-sept comédies les pensées fines ou profondes, les vers-médailles qui demeurent dans la mémoire des hommes, mais il faut lui accorder plusieurs dons précieux : le comique des situations, l'instinct dramatique, une singulière puissance de combinaison, de la vivacité, de la force et de la chaleur, et si, dans ce *Philinte* que M. Nisard proclame la meilleure comédie de la fin du siècle, il n'atteint pas ce grand art de répandre la gaieté sur un fonds d'idées morales, l'action, du moins, marche avec une parfaite simplicité, les événements se nouent, s'engendrent naturellement, pour aboutir à la création d'un type : l'égoïste de principe et de calcul, un de ceux que le poète a flagellés d'un trait.

Pour moi, je les soupçonne
D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer personne.

Et il avait le génie théâtral, ce Crébillon de la comédie qui disait un jour à son confrère Arnault : « Entre le moment où je vous donne cette tabatière et celui où vous me la rendez, il y a une comédie. » Et, tout en disant cela, ajoute Arnault, il improvisait une intrigue sur ce fait. Il voyait la comédie partout. La tragédie politique ne devait pas lui laisser le temps de mûrir son talent.

Cette vocation ne se développe ou n'éclate qu'assez tard. Sa nature âpre et fougueuse le jette dans les voies

les plus équivoques : des passions ardentes, l'absence de sens moral, l'oubli des convenances sociales, lui ménagent une existence bizarre et débraillée, un caractère ambigu qui donnent large prise à la médisance. Mari infidèle, père insouciant, il devient tour à tour comédien ambulant, directeur de troupe nomade, peintre, graveur, musicien, poète, journaliste à Liège ; un sonnet à la Vierge lui vaut aux Jeux floraux l'églantine d'or, d'où il tire son nom de théâtre. Il a de l'esprit, une mémoire excellente, une originalité réelle, mais il gâte tout par l'envie, par l'orgueil, *si habile à nous crever agréablement les yeux*, l'orgueil, si grand chez lui, qu'il se vantait tout haut de ne consulter personne, regardait les avis comme des pièges, les critiques comme des injures.

Il débarque à Paris en 1787, les poches pleines de tragédies, de comédies, à peine connu par une romance à la mode : *Il pleut, il pleut, Bergère*, gracieuse idylle qu'il composa à Maëstricht en 1780, et dont le réalisme aimable contraste avec les fadeurs musquées, avec les platitudes enrubannées de l'*Almanach des Muses*.

Il pleut, il pleut, bergère,
Presse tes blancs moutons ;
Allons sous ma chaumière,
Bergère, vite, allons :
J'entends sur le feuillage,
L'eau qui tombe à grand bruit
Voici, voici l'orage,
Voici l'éclair qui luit......

Bonsoir, bonsoir, ma mère ;
Ma sœur Anne, bonsoir ;
J'amène ma bergère,
Près de vous pour ce soir.
Va te sécher, ma mie,
Auprès de nos tisons ;
Sœur, fais-lui compagnie.
Entrez, petits moutons.

Soignons bien, ô ma mère !
Son tant joli troupeau ;
Donnez plus de litière
A son petit agneau.
C'est fait : allons près d'elle.
Eh bien ! donc, te voilà !
En corset qu'elle est belle !
Ma mère, voyez-la.

Soupons : prends cette chaise ;
Tu seras près de moi ;
Ce flambeau de mélèze
Brûlera devant toi.
Goûte de ce laitage ;
Mais tu ne manges pas ?
Tu te sens de l'orage ;
Il a lassé tes pas,

Eh bien ! voilà ta couche,
Dors-y jusques au jour ;
Laisse-moi sur ta bouche
Prendre un baiser d'amour.
Ne rougis pas, bergère,
Ma mère et moi, demain,
Nous irons chez ton père
Lui demander ta main.

Les premières œuvres de Fabre furent sifflées ; à la troisième, les spectateurs ne laissèrent pas achever la

pièce et réclamèrent l'*Inconstant*, de Colin d'Harleville, qui intervint pour s'opposer à la substitution. De là, une jalousie féroce contre cet homme bienveillant et doux[1], dont le caractère, le talent offrent un si complet contraste. Déjà Fabre avait plaisamment parodié une épître de l'heureux auteur de l'*Optimiste* :

J'avais un trisaïeul : devant Dieu soit son âme!
C'était la bonté même, aussi bien que sa femme...
Mon aïeul était bon, mon aïeule était bonne;
Et ma tante sa sœur, ah! la bonne personne!
Ah! que n'est-elle encore!... Je ne me plaindrais point
Pour trouver de l'argent! L'argent! c'est le grand point.
Il n'est pas maladroit que dans cet hémistiche,
Je vous dise en passant que je ne suis pas riche.
Cela ne gâte rien; en mes afflictions
Il pourrait me venir une ou deux pensions.
Hélas! je les prendrais...

1. Une autre romance de Fabre, *Je t'aime tant*, obtint la faveur du public; voici les deux premières strophes :

Je t'aime tant, je t'aime tant!
Je ne puis assez te le dire :
Et je le répète pourtant.
A chaque fois que je respire,
Absent, présent, de près, de loin,
Je t'aime est le mot que je trouve,
Seul avec toi, devant témoin,
Ou je le pense, ou je le prouve.

Tracer : je t'aime, en cent façons,
Est le seul travail de ma plume;
Je te chante dans mes chansons,
Je te lis dans chaque volume :
Qu'une beauté m'offre ses traits,
Je te cherche sur son visage;
Dans les tableaux, dans les portraits,
Je veux démêler ton image.

Donc Fabre hait l'inoffensif Colin d'une envie que le succès ne désarme point et, dans sa préface du *Philinte*, avec un acharnement inouï, une amertume odieuse (c'est ainsi que plus tard il calomnia et poursuivit les Girondins luttant contre la mort), — il présente le théâtre de son rival comme une école d'aristocratie, de réaction, de vice[1].

« L'optimisme de notre héros, dit-il, n'est que l'égoïsme qui loue la force et s'accommode de l'injustice. Votre Plainville proclame que les nobles ont seuls droit au bonheur :

Tout est si bien arrangé dans la vie
Que la moitié du monde est par l'autre servie.

Et quand votre Picard dit à Plainville : *Pourquoi ne suis-je pas de la moitié qu'on sert*? Plainville répond allègrement : « Parce que tu n'es pas *de la moitié qui paie.* »

Et alors, comme s'il pérorait à la tribune de la Convention, Fabre éclate :

« — Quoi! le peuple toujours opprimé, toujours dévoré, et dans les campagnes où, comme Tantale, entouré des fruits de la terre et des biens du ciel, il languit et périt de faim et de misère; et dans les ateliers..., et dans les armées..., et dans les

1. M. Aulard, l'historien dantoniste, appelle ce réquisitoire une véritable harangue de Cordelier ou de Jacobin.

antichambres... Quoi! ce peuple n'est pas de la moitié qui paie! »

A propos du *Philinte* de Molière, Geoffroy, La Harpe, Fiévée observent fort justement que le titre est un mensonge, et même une calomnie : en effet, le *Philinte* de Fabre n'a rien de celui de Molière, homme indulgent, résigné, vertueux même, qu'il a travesti en homme odieux, à l'âme dégradée, insensible aux idées de justice et de probité, incapable de la reconnaissance la plus vulgaire. Bref, il a mis en vers et en scène le *Philinte* de Jean-Jacques, celui de la *Lettre sur les Spectacles*, « un de ces honnêtes gens du grand monde dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des fripons; de ces gens si doux. si modérés qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux; qui sont toujours contents de tout le monde, parce qu'ils ne se soucient de personne; qui, autour d'une bonne table, soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim. et qui, le gousset bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres; qui, de leur maison bien fermée, verraient voler, piller, égorger, assassiner tout le genre humain, attendu que Dieu les a doués d'une douceur très méritoire à supporter les maux d'autrui. »

Il y a une scène admirable dans la pièce de Fabre, celle où nous voyons Philinte, si prompt à *se replier sur soi*, *devenir la victime de son égoïsme*, pousser les

hauts cris à la nouvelle d'un acte de friponnerie qui l'atteint directement :

..... Je me perds, je m'égare;
O perfidie! ô siècle et perfide et barbare!
Hommes vils et sans foi! Que vais-je devenir?
Rage, fureur, vengeance! Il faut... on doit punir,
Exterminer. . . . .

Voilà bien bien l'égoïste : les ruines du monde entier ne troubleraient point sa sérénité, si le monde croulait à côté de lui sans le gêner dans ses habitudes. Est-il touché peu ou prou, il n'y a plus ni justice, ni Dieu, et on l'entend se lamenter comme Harpagon après le vol de sa cassette.

Même travestissement de *l'Homme aux Rubans verts*, devenu un don Quichotte de vertu et d'humanité, d'une perfection idéale et toute cornélienne, un de ces grands seigneurs philosophes qui sacrifient leur fortune aux idées nouvelles, prétendent redresser les griefs des autres hommes, en n'oubliant que leurs propres querelles.

Fabre intitule sa comédie : *le Philinte de Molière ou la suite du Misanthrope*; il eût dû l'appeler plus simplement : *Philinte ou l'Égoïste*. Malgré tout, il faut le reconnaître avec Nisard : « Prendre des noms à Molière, oser lire à son tour dans des cœurs où le regard de Molière avait pénétré, retoucher ses portraits et n'y pas échouer, c'est d'un homme qui aurait pu laisser un

grand nom dans l'art, si le temps l'eût permis, et si, ardent et nécessiteux, il n'eût pas été jeté dans les hasards de la Révolution par cette passion du bien-être par le pouvoir qui se pare du nom de passion politique. »

Il convient aussi de noter quelques vers bien frappés :

> L'Enfer est déchaîné pour un arpent de terre...
> Tout mérité qu'il est, le malheur a des droits...
> Vous clouez le bienfait aux mains du bienfaiteur...

Et ce trait d'Alceste, lorsque, s'adressant à Philinte qu'il va sauver, il lui dit :

> Quand vous serez heureux, vous saurez ma pensée.

Sous couleur de gaieté, de légèreté, l'*Intrigue épistolaire*, si vantée par quelques-uns, verse souvent dans le burlesque et l'extravagant; pour la composer, Fabre emprunta un peu partout, au théâtre italien et espagnol, à nos anciennes farces, surtout au *Barbier de Séville* qu'il démarque effrontément. Un caractère toutefois a été assez bien saisi, rendu et traité, celui de Fougères, l'ancêtre d'une nombreuse postérité, celle des artistes convaincus et médiocres, serviteurs fanatiques de leur idéal, pontifes de leur religion, auquel un homme d'esprit du XIX[e] siècle, M. Meilhac, a

a donné un très aimable descendant : le peintre impressionniste de la Cigale.

Dans le *Présomptueux*, je rencontre quelques tirades heureuses, celle par exemple où Fabre critique la mode, alors nouvelle, des jardins anglais :

Petit ou grand terrain, maisonnette ou palais,
Chaque enclos dans Paris a son jardin anglais...
Je trace trois vallons, et quatre ou cinq campagnes
Dans un arpent de terre renfermant six montagnes.
Ici, c'est un village; une ferme plus loin;
Là, presque sous la main, vous avez au besoin
Des prés, des champs, des bois, une forêt entière;
Des vignes, des rochers, un pont, une rivière;
Un temple grec tout neuf qu'on bâtit ruiné;
Enfin l'arpent, madame, est si bien combiné,
Que j'y fais contenir la terre en miniature;
Et c'est l'échantillon de toute la nature.

Vers la fin de 1793, rencontrant aux Italiens Fabre d'Églantine qui était alors le confident, le bras droit de Danton, Arnault le félicite de s'être fait le patron des gens de lettres auprès des comités de gouvernement, lui recommande Desfaucherets et Laya. Fabre semble s'intéresser au premier, mais pour Laya, c'est autre chose : « Laya qui a fait l'*Ami des Lois* ! — N'aimeriez-vous pas les lois? — Laya qui a attaqué Robespierre! — Vous aimez donc bien Robespierre? — Robespierre! Et regardant Arnault avec des yeux expressifs : « Savez-vous ce que c'est qu'attaquer Robespierre? » —

Et comme Arnault demande si c'est un crime de lèse-majesté d'attaquer Robespierre, il ne peut obtenir d'autre réponse. D'où il conclut que n'osant pas l'accuser comme usurpateur de l'autorité, ses collègues s'étudiaient à le désigner comme tel par la déférence qu'ils affectaient envers lui, par l'importance qu'ils feignaient d'attacher à sa personne.

Fabre d'Églantine n'avait pas assez médité ses propres paroles : il ne tarda pas à expier le double crime d'aimer, de servir Danton, de ne pas bien écouter Robespierre, qu'il regardait, un peu irrévérencieusement, avec une lorgnette de théâtre, lorsqu'il occupait la tribune. On le décréta d'accusation, comme signataire d'un décret falsifié pour permettre aux Chabot, aux d'Espagnac, aux Julien de Toulouse, etc., d'agioter sur les actions de la Compagnie des Indes. Il avait combattu les tripoteurs à la tribune ; le président du tribunal révolutionnaire lui refusa, *comme inutile*, la production d'une pièce qui démontrait son innocence.

On raconte que pendant le voyage de la prison à la place de la Révolution, Fabre d'Églantine, toujours préoccupé de sa gloire, jetait au peuple des manuscrits, dans l'espérance que quelqu'un les recueillerait, et qu'ainsi fut conservée la comédie des *Précepteurs*. Rousseau, son maître, ne distribuait-il pas des notes justificatives aux passants, ne déposait-il pas ses *Confessions* sur le grand autel de Notre-Dame ? *Qualis*

artifex pereo! Quelle perte pour l'art! s'écrie Néron, au moment de mourir. Et après tout le délire sibyllin des Terroristes n'offre-t-il pas quelques traits de ressemblance avec le délire néronien[1]?

1. J'essaierai de montrer dans un autre volume que l'esprit ne perdait pas ses privilèges, même pendant la Terreur; on plaisantait sous la hache, on narguait les vainqueurs dans les prisons, devant le tribunal révolutionnaire, au pied de la guillotine. Armand Charlemagne se moquait avec courage de la manie de se débaptiser qui sévissait en 1793 :

Changeons de saint et de bannière,
Et plantons là le vieux patron :
Chénier s'appellera Voltaire;
Fauchet, l'évêque Massillon,
D'Églantine sera Molière,
Et Robespierre, Cicéron.

HÉRAULT DE SÉCHELLES[1]

Anecdote du président de Saint-Fargeau. — L'hermaphrodite révolutionnaire. Epicurisme d'Hérault. — Réflexion de Pope sur la dignité du vice. — Le bâton de la liberté. — Lettre de Lavater. — *Voyage à Montbar* : Buffon. — Ce qu'Aristote a fait de mieux. — Les prodiges de la volonté. — Définition du génie. — Réflexions d'Hérault sur la déclamation. Comment Lekain apprenait ses rôles. — Principes de mademoiselle Clairon : teindre les mots du sentiment qu'ils font naître. — L'abbé Auger. — Théorie de l'ambition. — Les charmeurs de la conversation appréciés par Hérault : Diderot, Chamfort, Delille, etc.

Bellart[2] qui connut Hérault de Séchelles alors qu'il était avocat général au parlement, le peint ambitieux

1. Né à Paris en 1760, guillotiné le 5 avril 1794.

2. Hérault de Séchelles, *Théorie de l'Ambition*, in-8°, an X ; — *Voyage à Montbar*, an IX, in-8°. — Aulard, t. II. — *Souvenirs de Berryer* père, t. Ier. — Claretie, *Camille Desmoulins*, p. 317 et suiv. — *Œuvres de Bellart*, t. VI. — Véron-Réville, *Histoire de la Révolution française dans le département du Haut-Rhin.* — Docteur Robinet, *le Procès des Dantonistes.* — *Illyrine ou l'Écueil de l'inexpérience*, an VII, 3 vol. in-8°, par madame de Morency. — Biographie Michaud.

de renommée, affectant des formes douces et d'égalité très flatteuses pour les jeunes gens, plein de coquetterie et de prévenances pour les débutants dont le mérite et l'éducation lui semblaient de nature à augmenter sa réputation ; d'ailleurs très entêté de métaphysique, de matérialisme et avec ses amis intimes, se reposant des impiétés avec des obscénités. Et, un jour que Bellard essayait de le convertir, Hérault s'imaginant que son interlocuteur songeait avant tout à conserver sa protection, lui répondit : « N'ayez pas peur ; quoique matérialiste, je ne m'en occuperai pas moins de vous servir, s'il le faut. » Ce mot rompit le charme, éloigna Bellart qui ne le revit plus[1].

Il y a un Pétrone, il y a aussi un Swift dans ce jeune terroriste, ce *délicieux Séchelles*, à l'esprit sceptique et amer, au caractère énigmatique, égoïste à l'imagination passionnée, transfuge de la no-

1. A propos d'Hérault de Séchelles, Bellart raconte que le président de Saint-Fargeau étant venu à la campagne *pour y passer huit jours*, Hérault prophétisa : « Il ne restera même pas à dîner. » — En effet, après le déjeuner, le valet de Saint-Fargeau lui apporta des lettres, celui-ci fit mine de les lire avec le plus vif intérêt, revint vers son hôte, et déclara d'un ton navré qu'une affaire urgente le rappelait sur-le-champ à Paris. — « Hé bien ! dit Hérault, après son départ, croyez-vous à présent à mes prophéties ? Le mot de l'énigme, c'est Vitry. » Vitry était procureur au parlement. Saint-Fargeau, depuis si grand démocrate, eût regardé comme une diminution de dignité de s'abaisser à dîner avec un procureur.

blesse[1], ingrat envers les Polignac et la reine qui l'ont comblé de faveurs, écrivain subtil et concis, orateur élégant, académique, admiré de ses collègues qui se plaisent à l'élire président pour ses manières nobles, conciliantes, et sa beauté. Ses contemporains ont remarqué l'art avec lequel l'Alcibiade du parti montagnard savait déguiser sa pensée, concerter ses desseins, varier ses tons et ses effets ; Barbaroux l'appelle l'*hermaphrodite révolutionnaire*, moitié personnage de Crébillon fils, moitié sans-culotte ; Saint-Just lui reproche de se montrer grave à la Convention, bouffon ailleurs, de rire sans cesse pour s'excuser de ne rien dire. Paganel qui semble le louer d'avoir ménagé toutes les opinions et pris à propos les couleurs de chaque parti, discerne deux traits dominants de cette nature : la paresse, l'amour des femmes. Ses discours à la tribune, ajoute-t-il, ses travaux dans les comités, étaient autant de victoires qu'il remportait sur lui-même, autant de larcins sur ses plaisirs. Hérault prodiguait une vie qui ne lui promettait que de courtes jouissances. « Il faut, disait-il, être du parti qui se f... des deux autres... » Et plus tard : « De sinistres présages me menacent ; je veux me hâter de vivre ; et

1. Il fait songer parfois à ce sceptique de l'antiquité qui préférait tout le monde : « *Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec amicitia, nec odio cogniti* » ; ou encore à cet émule de Montaigne qui formulait ainsi son nonchalant égoïsme :

> Avoir bien plus d'amour pour soi que pour sa belle,
> Être estimé du prince et le voir rarement.....

lorsqu'ils m'arracheront la vie, ils croiront tuer un homme de trente-deux ans ; eh bien ! j'en aurai quatre-vingts, car je veux vivre en un jour pour dix années. » Voilà bien la devise des épicuriens de la pensée ou de la matière : mettre dans un jour dix années d'idéal, dix années de plaisirs intellectuels ou sensuels.

C'est lui qui préside la Convention, le 2 juin, lorsque Henriot la cerne à la tête de ses canonniers et réclame la mise en arrestation des Girondins proscrits ; il commande vainement qu'on *saisisse ce rebelle* et guide ses collègues dans cette honteuse promenade qu'ils firent aux Tuileries et au Carrousel pour qu'on crût à leur liberté. C'est encore lui qui, le 10 août 1793, préside la première fête nationale et met le feu au bûcher où se trouvaient entassés les emblèmes de la royauté : couronne, manteau royal, armoiries, écussons, et ce trône que Napoléon définira plus tard : quatre planches recouvertes de velours.

La vertu, j'en conviens, n'est qu'un vain mot, dit Pope, mais faut-il perdre la dignité du vice? Hérault l'a senti, et à défaut de dignité, il ne perdit jamais l'élégance du vice. Ses maîtresses s'aiment en lui ou du moins se tolèrent à cause de lui ; il leur fait porter ses couleurs, le jaune et le violet, écrit à l'une d'elles, au moment de partir en mission secrète pour le Mont-Blanc : « Adieu, Suzanne, allez quelquefois à l'Assemblée en mémoire de moi. Adieu. Les chevaux

enragent et l'on me croit *nationalement* occupé, tandis que je ne le suis qu'*amoureusement* de ma très chère Suzanne. » Dans une lettre à ses collègues Arnaud, Jagot et Grégoire, envoyés à Nice il fait de l'esprit sur les hommes et les choses, sur la nature, les Alpes et la municipalité de Chambéry, les évêques assermentés et insermentés, et le bâton de la liberté : « Que je reconnais bien, dans votre nouveau Misanthrope en trois actes, mon Jagot tuant tous les hommes et embrassant toutes les femmes !... Adieu, Niçards ; chez vous du moins on poignarde avec grâce... » Qu'on sourie au pied de la guillotine, rien de mieux ; mais trouver drôle que les autres y montent et plaisanter à ce propos, n'est-ce pas odieux ? Fausse gaieté, dira-t-on, inhumanité feinte ? Rien malheureusement, dans la vie révolutionnaire d'Hérault, n'indique l'ombre d'un repentir ; sa pensée intime reste murée, ses actes, ses discours le condamnent. Un jour, Lavater, son ancien ami, lui écrit « qu'un homme comme lui ne peut demeurer plus longtemps le complice de quelques scélérats grossiers, ignorants et stupides ». Hérault assistait à une séance du comité du Salut public lorsque la lettre lui parvint ; il la lut, la fit passer à son voisin : « Ces gens-là, dit-il en souriant, ne comprennent pas notre situation. » Le mot peut-il faire l'office de témoin à décharge ?

Du moins ses écrits littéraires nous consoleront un peu de sa misérable politique. Son *Voyage à Montbar*,

sa visite à Buffon offrent assurément des pages fort agréables, et Sainte-Beuve semble bien sévère en déclarant qu'il s'y montre un espion *léger, infidèle et moqueur.* Oui certes, il y a un grain de moquerie, mais aussi une grande somme d'admiration sincère dans cet opuscule. Les travers de l'écrivain, sa vanité nobiliaire, l'orgueil de son œuvre, de sa toilette, ne sont point dissimulés, et après tout, il ne nous déplaît pas, à nous postérité, de lorgner le grand homme en déshabillé, de l'entendre se rengorger, quand on l'appelle génie créateur, esprit sublime : « Eh ! eh ! il y a de l'idée, il y a quelque chose là ! » Un jour qu'il avait travaillé longtemps, et découvert un système très ingénieux sur la génération, il ouvre Aristote, et ne voilà-t-il pas qu'il trouve toutes ses idées dans ce malheureux Aristote ? « Aussi, pardieu ! dit-il, c'est ce qu'Aristote a fait de mieux ! » Le beau malheur, si Hérault nous révèle que ce grand homme était un peu commère, comme tant d'autres grands hommes ; qu'il aimait, pendant le temps de sa toilette, se faire raconter par son perruquier et par ses gens tout ce qui se passait à Montbar, qu'il accordait grand crédit à sa gouvernante et à un *Capucin laquais*, le père Ignace ; qu'il tenait fort à emmener son hôte à la messe et parut charmé lorsque celui-ci répondit qu'il *s'emmesserait* très volontiers. Hérault s'efforça d'apprendre de lui à vouloir, mais il y réussit assez mal, malgré qu'il raconte fort bien les prodiges de la volonté : « J'ai ouï dire qu'un homme qui

a été maréchal de France et grand général, se promenait tous les matins un quart d'heure dans sa chambre, et qu'il employait ce temps à se dire à lui-même : « Je veux être maréchal de France » et grand général. » M. de Buffon me dit à ce sujet un mot bien frappant, un de ces mots capables de démontrer un homme tout entier : « Le » génie n'est qu'une grande aptitude à la patience. » Cela revient au mot de Newton. On disait à ce dernier : « Comment avez-vous fait tant de découvertes ? — En cherchant toujours et patiemment », répondit-il. Remarquez que le mot patience doit s'appliquer à tout ; patience pour chercher son objet, patience pour résister à tout ce qui s'en écarte, patience pour souffrir tout ce qui accablerait un homme ordinaire. »

On sait quelle importance Buffon attachait au style : il avoua au théologal de Semur qu'il avait écrit dix-huit fois ses *Époques de la nature*. « Il y a, observait-il, deux choses qui forment le style : l'invention et l'expression ; je me le représente sous l'image d'une découpure qu'il faut rogner, nettoyer dans tous les sens, afin de lui donner la forme qu'on désire ; le style, c'est l'homme même ; les poètes n'ont pas de style parce qu'ils sont gênés par la mesure du vers qui fait d'eux des esclaves. » Il trouvait le style de Thomas assez bon, mais trop tendu, trop enflé ; celui de Rousseau beaucoup meilleur, mais avec les défauts de la

mauvaise éducation : l'*interjection*, l'*exclamation en avant*, l'*apostrophe continuelle.*

Dans les *Réflexions sur la déclamation*, Hérault de Séchelles donne la recette de l'art oratoire sous forme de préceptes pratiques, d'axiomes ingénieux, rapides, fortement enchaînés. J'essaierai de les résumer ici.

Démosthène, interrogé quel était le premier mérite de l'orateur, répondit : l'action. Le second? l'action. Le troisième? l'action. Or l'action consiste dans trois choses, la mémoire, la voix et le geste qui, tous trois, se cultivent par l'exemple, la réflexion et la pratique.

> Le personnage seul nous plaît et nous étonne,
> Tout le charme est détruit, si l'on voit la personne.

La principale attention de l'orateur doit donc être de ne laisser voir que son personnage : d'où nécessité de cacher avec soin qu'il répète ce qu'il a appris, nécessité de la mémoire. Le principe de celle-ci étant la liaison des idées, elle dépendra de l'ordre et de l'analyse qu'on y met ; le meilleur genre de mémoire est celui qui consiste à faire de la mémoire avec du jugement. Retenir de chaque idée le mot qui porte (les mots sont, dit Voltaire, les courriers des pensées), bien concevoir; ensuite raisonner chaque chose, enfin relire souvent son écrit : la mémoire se rappelle mieux ce qu'elle a vu par écrit. Lekain, pour apprendre un rôle, le lisait deux fois le matin, deux fois le soir; il le lisait ainsi pendant longtemps et ensuite il apprenait les vers.

Hérault a vu l'avocat Gerbier se mettre devant un buste et lui plaider sa cause, comme devant un auditoire : il tient de l'acteur Larive qu'il fallait *devenir supérieur à sa mémoire*, de Jefferson qu'il n'avait jamais pu retenir les choses qu'en masse.

Il avait pris des leçons de mademoiselle Clairon. « Avez-vous de la voix ? » lui demanda-t-elle, la première fois qu'il la vit. Un peu surpris de la question, il répondit : « J'en ai comme tout le monde, mademoiselle. — Eh bien ! il faut vous en faire une. » Voici quelques-uns de ses principes : « Il y a une éloquence des sons. S'étudier surtout à donner de la rondeur à sa voix ; pour qu'il y ait de la rondeur dans les sons, il faut qu'on les sente réfléchir contre le palais... La variété des intonations fait le charme de la diction. Par-dessus tout, se bien pénétrer de ce qu'on veut rendre. Que voulez-vous être? orateur, soyez-le partout, dans votre chambre, dans la rue. Rien n'est plus fort que l'habitude ; elle vient à bout de tout... *Teindre* les mots du sentiment qu'ils font naître... »

Hérault affirme qu'il y a dans le discours, comme dans la musique, une sorte de mesure des tons qui aide à l'esprit, qu'il faut *parler sa voix*, c'est-à-dire la prendre dans le milieu, avoir l'air de créer ce qu'on dit et commander ses paroles. L'idée qu'on parle à des inférieurs en puissance, surtout *en esprit*, donne de la liberté, de l'assurance, de la grâce même. Il avait vu d'Alembert habitant une sorte de taudis, entouré de

cordons bleus, de ministres, d'ambassadeurs qu'il dominait par son mépris.

Lekain avait coutume, une heure avant de jouer, de se promener seul sur la scène, de l'arpenter, de se remplir des fantômes de la tragédie. On le félicitait de ce qu'au théâtre il paraissait avoir plus de six pieds. Il répondit : « Ce n'est point par notre corps que nous sommes grands, c'est par notre âme[1]. »

Un jour, l'abbé Auger rencontra sur les hauteurs d'une colline aride un vieil ermite ignoré de la nature entière. Le voyant seul, il s'approche et lui demande s'il connaît Cicéron. « Non, dit le solitaire. — Pauvre homme! » s'écrie l'abbé, et à l'instant il lui tourne le dos. Tel Alcibiade entrant chez un maître d'école et le punissant par un soufflet de n'avoir point lu Homère. — L'abbé Auger plaçait son ambition dans une bonne traduction de Démosthène, et plût à Dieu que Séchelles eût borné la sienne à écrire des traités de psychologie machiavélique, comme cette *Théorie de l'Ambition* qu'il commença en 1788 et qu'il continuait dans sa prison. Tantôt stoïcien intrépide, tantôt satirique cruel ou moraliste pénétrant, allant dans le dédain mélancolique de l'homme plus avant que La Rochefoucauld et Chamfort eux-mêmes, l'auteur de ce traité revêt sa pensée d'une forme vigoureuse, parfois un peu entor-

1. La première fois que Diderot vit chez elle mademoiselle Clairon, il s'écria : « Ah! mademoiselle, je vous croyais plus grande de toute la tête! » (*Paradoxe sur le comédien.*)

tillée, traduit en termes énergiques la poursuite de la gloriole littéraire, des vanités mondaines, l'idée de l'homme but et fin de lui-même, la doctrine de l'égoïsme dans le néant. Écoutons-le quelques instants :

« L'homme n'est grand qu'en proportion de l'estime continue qu'il s'accorde à lui-même... les dédaigneux finissent par se faire croire.

» La société guérit de l'orgueil et la solitude de la vanité.

» On ne fait de grands progrès qu'à l'époque où l'on devient mélancolique, qu'à l'heure où, mécontent d'un monde réel, on est forcé de s'en faire un plus supportable.

» Prenez l'idée de la faiblesse dans la femme.

» Un livre et un homme même médiocres sont utiles à un méditatif. Ce sont des prétextes pour penser...

» Babil et constance, deux choses incompatibles... Tout projet élégamment babillé ne sera pas exécuté.

» Voulez-vous être et paraître géant d'esprit, placez-vous toujours dans un grand cercle. Les hommes, en dépit de l'envie qui les ronge, ne demandent pas mieux que de trouver dans les autres la grandeur qu'ils ne sentent pas en eux-mêmes.

» Il ne s'agit pas d'être modeste, mais d'être le premier ; se tenir à califourchon sur les deux partis opposés. Point de bannière, de peur de se couper en deux et de faire les seconds rôles.

» Comme il y a chien et chat dans chaque secte, il

faut être alternativement chien avec les chats, et chat avec les chiens.

» Aller à ses adversaires, y aller vite, y aller après avoir feint de les craindre, les lasser par une patiente activité ; quadruple ressource de César.

» Louer ses interlocuteurs sur les choses dont ils se piquent le plus pour se faire passer les éloges qu'on fera de soi.

» Se consoler du mal réel par un bonheur idéal ; se réfugier de son cœur dans sa tête.

» Se faire le second de beaucoup de gens, le premier de tous les absents, et le second de tous les présents.

» Se louer d'un ton plaintif et indigné, comme si l'on y était forcé par l'injustice de ses ennemis.

» Avouer de soi un petit défaut qui tienne à une qualité fort estimée.

» On a bien défini le hasard : le cours *inaperçu* des choses. Il n'y a point de hasard, mais nous l'appelons ainsi, lorsque nous ne voyons pas la cause.

» Locke a très bien dit que le temps n'est que la succession de nos pensées.

» Il faut mettre son ambition loin de soi, il faut la placer dans l'avenir, à une distance où les hommes ne puissent l'atteindre.

» On se perd dans les villes, on se laisse à la campagne ; il est bon d'aller de temps en temps s'y retrouver.

» Il faut distinguer avec soin le cerveau femelle du

cerveau mâle. Le premier est une sorte de matrice ; il reçoit et il rend, mais il ne produit pas. »

Hérault de Séchelles, attrayant causeur, s'était formé à l'école de ces charmeurs de la conversation qu'il savait écouter, dont il discerne et définit la qualité dominante : la tournure piquante, élégante, académique de l'abbé Delille ; les pinces mordicantes de l'esprit de Chamfort : la liberté, l'aisance, la grâce théâtrale et sociale de Molé ; le ton noble et poli, l'esprit de justice de M. Ducis ; la parole diviseuse, précise, vouée à de grands objets, soit politiques, soit gracieux, de M. Cérutti ; le silence de M. Franklin ; l'audace verbeuse et brillante de l'abbé Fauchet ; le coup de gueule dur et ferme de Martin ; la manière de conter de d'Alembert ; la parole vive et expansive de Lavater ; l'entretien continu et bien français de Marmontel ; la tournure simple, mais supérieure, l'esprit sérieux, étendu, géomètre, avec un peu de malignité, de Condorcet ; le génie d'analyse et l'intelligence chercheuse de M. de la Grange ; la parole brillante et pure, et par-dessus tout, claire comme un rayon de soleil, de Diderot, cette conversation qui ressemblait à une belle lumière qui ne demande qu'à être approchée de beaucoup d'objets et qui répand un jour enchanteur sur la vie, Diderot dont on a dit que la conversation valait mieux qu'un livre, parce qu'elle instruisait et persuadait, ce que les livres ne font pas toujours ; Rousseau, causeur médiocre, comme La Fontaine et

Corneille, mais qui *ponctuait* si bien tous ses mots, dont le regard, au défaut de la parole, était toujours éloquent.

Pour colorer la sentence de Séchelles, Robespierre et ses affidés durent faire un faux. Quelque temps auparavant, il rencontra dans la charrette Hébert, Clootz, Ronsin : « C'est par hasard que je me suis trouvé sur leur passage, dit-il ; je ne courais pas après ce spectacle, mais je ne suis pas fâché de l'avoir rencontré ; *cela rafraîchit.* » Il se défendit fièrement devant ses juges, et alla à l'échafaud comme s'il revenait d'un banquet, la tête haute, l'air souriant, promenant ses regards autour de lui sans chercher à fixer l'attention, à inspirer l'intérêt. Peut-être, à l'heure suprême, cherchait-il à résumer dans sa mémoire ses meilleures journées de voluptueux bonheur, comme dans un vase myrrhin l'esclave répand les essences les plus rares pour son maître, comme l'amant compose des plus belles fleurs un bouquet pour la femme aimée. Peut-être songeait-il aux vers d'Adrien sur son âme prête à prendre congé du corps, *animula vagula, blandula*, à ces Romains du temps des Césars qui, par ennui, par ordre du prince, se faisaient ouvrir les veines, mort plus gracieuse sans doute que celle où le poussaient l'injustice de ses ennemis, la justice de la Providence.

BARÈRE[1]

Le plaisant de la Terreur. — L'Anacréon de la Guillotine : Barère. — Le mensonge gascon. — Versatilité. — Jugement de Macaulay. — Les Carmagnoles de Barère. — Rapports avec Napoléon. Barère perfectionne l'art de l'ignominie. — Un gouvernement de parvenus. — Je ne veux point paraître vendu. — Une lettre de change tirée par la gloire. Procès jugé et non plaidé. — Le seul homme auquel Robespierre ait pardonné. — Aphorismes de Saint-Just. — Définition du gentilhomme. — Je crois à ses bénéfices. — Mots de l'Espagnol Izquierdo. — Bonaparte : son patriotisme au pas de charge. — Cette poussière puissante qui fut le Directoire. — La messe de l'abbé Sieyès. —

1. Né à Tarbes, le 10 septembre 1755, mort en 1841.

Mémoires de Bertrand Barère, publiées par Hippolyte Carnot, député, et David d'Angers, membre de l'*Institut*, précédés d'une notice historique par M. Carnot, 4 vol., Paris 1843. — *Pages mélancoliques*. — *Essai sur la liberté des mers*. — *Mémoires de Barras*. — D'Escherny, *la Philosophie de la Politique*, 2 vol. — *Les Derniers Montagnards*, par Jules Claretie, membre de l'Académie française. — Macaulay, *Essais historiques et biographiques* t. II (traduction Guillaume Guizot). — *Souvenirs de Dumont*. — *Mémoires de Madame de Genlis*, t. IV, p. 96 et suiv.

Un enragé de noblesse. — Théâtre impérial, Empire théâtral. — Le géographe d'antichambre. — La vraie et la fausse liberté.
CONCLUSION. — La France d'avant 1789. — La mélodie de Stroemkarl et la onzième variation. — Le mendiant ivre. — Les véritables artisans de l'unité française : à chacun selon ses œuvres. — La religion de la Terreur. — Faux applaudissements. — On y va, canaille! — Un Romain fût rentré chez lui!

Il y a de tout dans la *Vie* et les *Mémoires* de celui qu'on appela, le Plaisant de la Terreur, l'Anacréon de la guillotine [1] : de l'esprit, des mots heureux, d'agréables portraits, des carmagnoles assez vibrantes, un talent déclamatoire, quelques bonnes actions; la puissance, suivie de la proscription, un tempérament comédien qui se prête aux rôles les plus divers, de même qu'un orgue contient et remplace tous les instruments; une rare facilité de travail, des contradictions inouïes,

1. « On l'a surnommé l'Anacréon de la guillotine; mais quand je le connus, il n'était que l'Anacréon de la Révolution sur laquelle il faisait dans son *Point du jour* de jolies petites phrases d'amoureux. » (Dumont.) « C'est, dit madame de Genlis, le seul homme que j'aie vu arriver du fond de sa province avec un ton et des manières qui n'auraient jamais été déplacés dans le grand monde et à la cour. Il avait très peu d'instruction, mais sa conversation était toujours aimable et souvent attachante; il montrait une extrême sensibilité, un goût passionné pour les arts, les talents et la vie champêtre. Voilà ce qu'il me parut être et sans doute ce qu'il était alors. » Madame de Genlis connut Barère en 1789; il avait publié deux ans avant, un *Éloge de Louis XII* et une biographie de Lefranc de Pompignan, tous deux très favorables à la royauté et à la religion.

des sophismes impudents, des calomnies qui lui assurent une place hors de pair parmi les praticiens du *mensonge gascon* (*Mendacium vasconicum*, dit Macaulay dans sa foudroyante étude), et une bassesse d'âme qui le porte à ne jamais pouvoir se passer d'un maître, enfin une telle collection d'infamies qu'il semble avoir reculé les limites de la lâcheté humaine. Né faible, poltron, esclave, tout de reflet et de réverbère, Bertrand Barère de Vieuzac tomba entre les mains des pires et fit l'office des pires, avec cette circonstance aggravante qu'il a conscience de son ignominie, qu'il ne se repent point, et le plus gaillardement du monde, dépouille, proscrit, envoie à la guillotine ses amis d'hier, pourvu *qu'il se maintienne en croupe de ceux qui sont le mieux montés.* On pourrait appliquer à sa conduite politique le mot de Cyrano à une femme : « Vous êtes issue d'une race dont les sept péchés mortels ont composé l'histoire. »

Ce triste personnage eut cependant quelques idées assez arrêtées : sa haine de l'Angleterre qui atteint son paroxysme lorsqu'il propose et obtient un décret ordonnant qu'on ne fît quartier à aucun soldat anglais ou hanovrien (il n'y a que les morts qui ne reviennent pas) ; son antipathie contre Paris, qui n'est et ne sera jamais que la *grande auberge de l'Europe* (on n'a de patrie qu'en province); son penchant pour le fédéralisme « il faut fédéraliser la France; vous n'aurez pas sans cela de véritable liberté ».

Or, on sait comment il traita les Girondins suspects de fédéralisme, de résistance à la tyrannie parisienne, lui qui, dans ses *Mémoires,* appelle leur jugement une atroce injustice; il aurait voulu rayer de l'histoire le 28 juillet 1793, le 8 brumaire, et c'est lui-même qui proposait des décrets pour la mise en accusation de neuf Girondins, qui appuyait la motion qui permit au tribunal de décider contre eux sans entendre la défense. Espérait-il donner le change au moyen d'une telle imposture, comme ce paysan qui croyait détruire la loi en déchirant la page du code pénal qui visait son délit?

Il accuse Robespierre d'avoir réclamé la mise en jugement de Marie-Antoinette, le bannissement des autres membres de la *famille Capet*. Or, quel est le député qui prononça le discours et proposa le décret? Qui? Barère lui-même, dans la séance du 1er août 1793. Comment dès lors ajouter foi à l'apologie qu'il tente dans ses *Mémoires*, au plaidoyer que M. Hippolyte Carnot présente dans la préface de cet ouvrage?

Voilà pour les mensonges. Voici un exemple de versatilité. Le 7 thermidor, Barère, à la tribune de la Convention, porte aux nues Robespierre; le 8 thermidor, comme on propose d'imprimer le discours de l'Incorruptible, Barère parle dans ce sens, mais la Convention se montrant contraire à cette mesure, il cherche à se faire pardonner et supplie ses collègues de s'abstenir de querelles « qui ne peuvent plaire qu'à Pitt et à

York ». Le 9 thermidor, Tallien mène l'attaque, et après la réponse de Robespierre, quand la voix du tyran étouffée par la sonnette du président et par les cris de fureur de ses adversaires, se perd en un râlement inarticulé, quand la Convention encore hésitante appelle Barère à la tribune, pour connaître l'opinion de ce flaireur de vent, de cette boussole si bien aimantée vers le succès, Barère commence timidement, épiant l'effet de chacune de ses paroles, défend le Comité, attaque assez mollement Robespierre qu'il n'ose pas encore nommer. Mais lorsque la populace et les artilleurs eurent épousé la cause de l'Assemblée, alors seulement ce rhéteur, qui dit-on, avait toujours deux discours tout prêts, un pour, un contre la motion projetée, Barère Gorgias, bien rassuré, s'élance à la tribune, profère une carmargnole sur Pisistrate et Catilina, termine en demandant qu'on coupe la tête de Robespierre, de ses complices, sans jugement.

Lacretelle, qui connut Barère chez Target, le juge en ces termes :

« Il m'a dégoûté pour jamais des Grandissons, parce qu'il affectait dans sa jeunesse de prendre pour modèle ce type des froides perfections. Il est vrai qu'il arrangeait ce rôle à la moderne et le saupoudrait à l'excès de sentiment et de philanthropie. C'était l'adorateur fervent de toutes les renommées et de toutes les opinions du jour. Il faisait avec dévotion des pèlerinages au tombeau de Jean-Jacques Rousseau dans l'île des

Peupliers. Il ne pouvait aller jusqu'à Pantin ou à Saint-Cloud, sans faire un voyage sentimental à la façon de Sterne. Il aimait l'aumône qui se distribue à la face des passants, et, quand il venait de s'entretenir avec un pauvre et peut-être avec un rusé vagabond, ses yeux étaient encore baignés de larmes. Comment ce Barère honnête et sentimental est-il devenu le Barère de la Convention, l'enjoliveur des massacres, le badin de la guillotine?... A coup sûr, il n'était par sa nature rien de ce qu'il est devenu, mais il avait une facilité meurtrière à revêtir la nature d'autrui, et surtout la nature du plus fort, de quiconque lui faisait peur. »

« Ce que racontent les planteurs de la Caroline et de la Louisiane, sur les nègres au nez plat et aux cheveux crépus, était strictement vrai de Barère, écrit Macaulay. La malédiction de Chanaan était sur lui. La puissance qui lui faisait abandonner un parti malheureux pour le porter vers un parti triomphant était aussi irrésistible que celle qui attire le coucou et l'hirondelle vers le soleil, quand les mois d'hiver approchent. La loi qui le condamnait à être le très humble serviteur d'esprits plus énergiques, ressemblait à celle qui retient le centronote pilote auprès du requin. « Connaissez-vous, disait un lord écossais fort rusé, à qui l'on demandait son opinion sur Jacques Ier, connaissez-vous un singe? Si je tiens Jacquot par son collier, je puis vous faire mordre par lui ; mais si vous tenez Jacquot, c'est vous qui pourrez me faire mordre. » Voilà ce qu'était Ba-

rère... Les chefs de la Montagne ne pouvaient, cela va de soi, compter sur la fidélité d'un tel homme; mais ils estimaient leur conquête comme le facile et peu délicat amant de la vive chanson de Congrève estimait la conquête d'une prostituée d'une autre espèce. Barère était comme Chloé, faux et banal, mais comme Chloé, sa constance durait tant qu'on le possédait; on ne lui en demandait pas davantage... Si l'on voulait bien lui fournir des faits et des idées, il pouvait toujours fournir des phrases; et dans le présent, ce talent appartenait absolument à ses propriétaires [1]... »

Bonaparte voulut, à son tour, devenir propriétaire de cet homme, utiliser son talent pour les *carmagnoles* militaires; Barère, flétri par la Convention, puis par le conseil des Cinq-Cents, poursuivi comme un chien enragé par les habitants des villes qu'il traversait au moment de sa proscription, Barère fut relevé de sa déchéance, et s'empressa d'aller faire sa cour au premier consul. Il comptait sans doute se vendre le plus cher possible, mais à l'exemple du neveu de Rameau dans Diderot, il eut, une fois, une seule fois, une attaque de dignité, quand on lui proposa, à lui ancien membre d'un cabinet qui avait gouverné la France, à lui qui voyait ses collègues d'autrefois devenir ambassadeurs, conseillers d'État, sénateurs, ministres, de pu-

1. Rapporte, Barère, ordonnaient ceux-ci, comme on commande à un chien,

blier un journal favorable à ce *gouvernement de parvenus*, comme il l'appelle dans ses *Mémoires*. Il prétend bien qu'on lui offrit une grande préfecture, avec la perspective du Conseil d'État, mais les conseillers d'État s'opposèrent à une nomination qui serait un déshonneur pour leur corps. Barère n'eut d'autre ressource que d'imposer silence à son amour-propre; libelliste contre l'Angleterre, panégyriste, espion de Bonaparte, fondateur du *Mémorial antibritannique* où l'empereur ne trouvait que des fleurs de rhétorique, des *coglioneries* enveloppées dans de grandes phrases qui produisaient de l'effet pendant la Terreur, époque de licence littéraire autant que de licence politique; en rapports constants et suspects avec les agents de la Russie et de l'Espagne, Barère perfectionnait l'art de l'ignominie. Ignominie inutile, car, malgré les suffrages fidèles de ses compatriotes qui n'oublièrent jamais que, grâce à lui, la province de Bigorre était devenue le département des Hautes-Pyrénées en dépit des députés du Béarn et de la ville de Saint-Gaudens, malgré qu'ils eussent essayé de le présenter comme candidat au Sénat et au Corps législatif, l'empereur continua de le tenir à l'écart, et, en 1807, il lui retira même ses basses fonctions. Le mépris, dit le proverbe indien, perce jusqu'à l'écaille de la tortue. Barère fut blessé au cœur, et il chercha à se venger dans ses *Mémoires* de celui qu'il invitait naguère à prendre le titre de roi des rois.

Inutile d'ajouter qu'il redevint royaliste en 1814,

mais son apostasie ne lui fut pas lucrative; compris après la seconde Restauration parmi les régicides frappés de bannissement, il se retira en Belgique, y vécut jusqu'en 1830, revint en France et accepta une pension secrète de mille francs de ce même Louis-Philippe qu'il détestait, qu'il injuriait dans sa personne et celle de ses ministres. Après tout, il aurait pu répondre comme Henri Heine qu'on s'étonnait d'entendre dire un mal infini de M. Guizot qui lui donnait six mille francs par an : « Je ne veux point paraître vendu. »

Il eut des paroles[1] qu'auraient pu lui envier un Néron, un Attila, un Gengiskhan : « La charrue doit passer sur elle. Le nom de Lyon ne doit plus exister[2]. Les rebelles sont vaincus, mais sont-ils tous exterminés?... Un seul mot dira tout : « Lyon fit la guerre à la liberté, Lyon n'est plus. » Il réclame le même traitement pour Toulon, et tonne contre Camille Desmoulins coupable enfin de pitié : « Je dirai : noble, suspect; prêtre, homme de loi, suspects; banquier, suspect; homme plaintif de tout ce qui se fait en révo-

1. M. Aulard l'appelle : un valet de bourreau malgré lui.

2. Nous en avons fait foudroyer deux cents d'un coup, et on nous en fait un crime! Ne sait-on pas que c'est encore une marque de sensibilité?... On parle de sensibilité! Et nous aussi, nous sommes sensibles; les Jacobins ont toutes les vertus; ils sont compatissants, humains, généreux; mais tous ces sentiments ils les réservent pour les patriotes qui sont leurs frères, et les aristocrates ne le seront jamais. » (*Collot d'Herbois.*)

lution, suspect. Il y a des castes qui sont déjà jugées; il y a des professions qui portent leur jugement; il y a des parentés qui sont frappées de soupçons par la loi... Oh! qu'une fausse pitié peut faire de maux! » Et ailleurs: « L'arbre de la liberté fleurit quand il est arrosé du sang de toutes les classes de tyrans. » Ces tirades enragées avaient grand succès dans un temps où l'ancienne éloquence française faisait place à une éloquence nouvelle, faite de déclamations ossianesques, de calembours, d'interjections délirantes lancées au hasard.

Dans ses rapports militaires, que le peuple baptisa du nom de carmagnoles, ce Tyrtée révolutionnaire fait mousser, interprète les lois, les bulletins de victoire, explique l'état des armées, la conduite de la guerre; c'est ce travail qui contribua surtout à le rendre célèbre; et l'effet de ces carmagnoles était considérable assurément parmi les habitués de la tribune, dans les rangs de l'armée, si grand qu'elles excitèrent la jalousie de Robespierre et de Saint-Just. Parmi ce fatras de phraséologie, je relève deux ou trois belles expressions: « Les triomphes constants des quatorze armées de la République étaient comme un nuage de gloire élevé sur nos frontières pour empêcher l'Europe coalisée de voir nos divisions intestines. » Après la prise de Toulon, il présente ce succès comme *une lettre de change* que la gloire de la patrie avait tirée par l'armée des Pyrénées-Orientales sur les autres armées de la

République. Et *cette lettre de change tirée par la gloire* fut acceptée par les autres armées... La liberté, dira-t-il une autre fois, est devenue créancière de tous les citoyens ; les uns lui doivent leur industrie, les autres leur fortune ; ceux-ci leurs conseils, ceux-là leurs bras ; tous lui doivent leur sang.

Les *Mémoires* de cette courtisane politique se lisent encore avec agrément, à condition qu'on n'y soit pas guidé par la recherche de la vérité. Je voudrais en extraire les traits les plus curieux.

Voici Robespierre[1], le pape révolutionnaire, qui lui pardonna de l'avoir appelé un *homme d'un jour*, un *petit entrepreneur de révolutions*, de lui avoir décerné une couronne formée des cyprès du 2 septembre ; Robespierre, ce triste bâtard de Rousseau conçu dans un mauvais jour, au sujet duquel Cambacérès répondait à Napoléon l'interrogeant sur le 9 thermidor : « C'est un procès jugé et non plaidé » ; Robespierre, qu'après avoir insulté, exalté, servi à genoux et contribué à tuer, Barère finit par juger ainsi : « Nous ne l'avons pas compris, il avait le tempérament des grands hommes, et la postérité lui accordera ce titre. »

Voici Saint-Just, dont la ressemblance avec Charles IX frappa Robespierre, Saint-Just qui disait à ce dernier :

1. Cependant Robespierre accepta un dîner chez Barère. « Robespierre ici ! murmura Saint-Just ; Barère est le seul homme auquel Robespierre ait pardonné !... »

« Calme-toi, l'empire est aux flegmatiques » ; Saint-Just dont les discours, les maximes tranchantes semblent un prolongement de la hache du bourreau : « Vous avez à punir les traîtres, et quiconque est *passif* dans la République, ou ne fait rien pour elle... Il faut que l'antichambre des ministres cesse d'être un comptoir des deniers publics. Il faut gouverner par le fer ceux qui ne peuvent l'être par la justice... La France n'a point démoli son église, mais en a repoli les pierres... La Révolution ne commence que quand le tyran finit... Il est impossible que l'on gouverne sans laconisme... Ceux qui font des révolutions dans le monde, ceux qui veulent faire le bien ne doivent dormir que dans le tombeau... La République française ne reçoit de ses ennemis et ne leur envoie que du plomb... Les circonstances ne sont difficiles que pour ceux qui reculent devant le tombeau... Parmi nous la finesse des esprits et des caractères est un grand obstacle à la vérité. » C'est ce que Collot d'Herbois appelle *sa boîte à apophtegmes*[1].

Hommes de la Révolution, de la Restauration, de la

1. *Histoire de Saint-Just*, par Hamel. — Vatel, *Charlotte de Corday*. — Patoux, *Saint-Just et Madame Thorin*. Cambacérès parlait un jour à Saint-Just de l'idolâtrie du peuple pour la Révolution. « Sot que tu es, répondit le tribun, tu verras bien d'autres acclamations lorsqu'on nous conduira au supplice. » — C'est le mot de Cromwell à un courtisan, c'est la réponse de Napoléon Ier prophétisant le cri de l'univers apprenant sa mort : Ouf !

monarchie de Juillet, presque tous défilent dans ces *Mémoires*, calomniés, moqués, excusés selon la fantaisie, les rancunes ou les préférences de l'auteur, très souvent même attaqués et réhabilités tour à tour, d'un chapitre à l'autre : Beaumarchais qui définit le gentilhomme français : *un animal qui a des dettes*, Beaumarchais défini lui-même par le comte de Vaudreuil : *une pierre à fusil, plus on le frappe, plus il en sort d'étincelles* ; — Mirabeau criant aux aristocrates de la Constituante : « Vous verrez plus tard que les révolutions ne sont pas des jeux d'enfants » ; son mot à Barnave : « Tu as les yeux froids et fixes ; il n'y a point de divinité en toi » ; son mot sur Talleyrand : « C'est une éponge qui passe à travers la conversation et qui n'en prend que ce qui peut lui être utile ». — L'abbé Maury répondant à d'Alembert qui l'interroge s'il croit à l'Église : *Je crois à ses bénéfices* ; — Maury disant de *Mirabeau* le *grêlé* qui tirait vanité de sa laideur : « C'est un grand avantage d'être laid, mais il ne faudrait pourtant pas en abuser » ; — l'Espagnol Izquierdo et son mot cruel sur les Parisiens : « Qu'importe aux Parisiens que les larmes du genre humain coulent à flots, pourvu que les larmes ne coulent point à Paris, » puis prophétisant le résultat de la politique guerrière de Napoléon : « Bonaparte prend le taureau par les cornes, il succombera », il désignait l'Europe par le bœuf, l'Espagne et la Russie par les cornes ; — Fox s'écriant à la Chambre des communes : « En ce

temps-ci, l'honneur n'est plus que dans les foyers domestiques » ; — *Bonaparte*, son patriotisme au pas de charge, la réponse que Barère lui adressa, ou rêva lui avoir faite, lorsque le premier consul lui dit, après l'avoir délivré des persécutions infligées par cette *poussière puissante* qui fut le Directoire : « Vous devez être content des succès de Marengo — Général, il ne vous manque plus que la gloire de Scipion l'Africain ; » — l'observation de Barère lorsque, après le 9 thermidor, Sieyès proposa de placer sur le pavillon des Tuileries une grande cloche pour sonner le tocsin en cas d'émeute : « Dieu vous préserve de la messe de l'abbé Sieyès ! » — sa réplique à Fréron qui l'interrompait sans cesse par des injures : « Par quelle fatalité faut-il donc que la République française soit condamnée comme la République des lettres à avoir aussi son Fréron ? »

Barère raconte une plaisante anecdote sur certain bourgeois parisien, fils d'un échevin de la ville de Paris qui, en pleine Terreur, veut absolument être traité comme un noble, et se plaint de ce qu'on ne classe pas sa noblesse parmi la noblesse féodale. Il insiste, Barère insiste à son tour et répète que sa noblesse toute moderne n'est nullement menacée. Il s'emporte et répond que l'échevinage donne une noblesse reconnue et transmissible ; ce que voyant, Barère lui offre une réquisition comme noble et lettré autorisé à rester à Paris : « Non, monsieur, je ne suis point homme de lettres. Je suis fils d'un échevin de la ville

de Paris, je dois sortir, et je sortirai d'après la loi. » Il se retira fort en courroux. — Toujours l'alliance du comique et du pathétique ! Et peut-on s'empêcher de songer aux faux nobles, aux nobles d'origine récente qui, par vanité, se condamnaient au douloureux supplice de l'émigration[1] ?

1. Je dois à l'obligeance de M. Rothan, dont on connaît les belles études diplomatiques, cette lettre inédite par laquelle Barère annonce à l'un de ses compatriotes l'envoi de son portrait par David. Cette toile faisait partie de la collection de M. Rothan.

« Tarbes, le 21 juillet 1834.

» Mon honorable défenseur,

» Je vois avec peine que vous refusez de recevoir de votre client vos honoraires dus à si juste titre pour m'avoir défendu devant les magistrats de mon pays et pour m'avoir conservé la plus précieuse de mes propriétés, *la maison paternelle*. Le prêtre lui-même ne vit-il pas de l'autel ? Pour suppléer à ce refus de recevoir vos honoraires, permettez-moi de vous faire présent d'un grand portrait à l'huile et borduré, qui n'a de prix que parce que c'est l'œuvre de l'immortel David, mon ancien collègue et ami, qui fut le premier peintre de l'Europe.

» Je vous prie de l'*accueillir*, de le déposer dans le cabinet de la bibliothèque de l'avocat célèbre qui a protégé mes droits dans mes vieux jours. Donnez à ce portrait le droit de famille, qui héritant de vos sentiments et de vos principes, ne se tirera point de l'oubli, qui est le dieu du siècle.

» J'ai l'honneur d'être, avec reconnaissance et avec ma considération la plus distinguée,

» Mon honorable défenseur,

» Votre très humble et très obéissant serviteur,

» BARÈRE DEVIEUZAC,

» Membre du Conseil général du département des Hautes-Pyrénées. »

A M. Lebrun, avocat à Tarbes.

A Rome, le gouverneur général Miollis avait fait construire un grand théâtre et placer sur le fronton cette inscription : *Theatrum impériale*, théâtre impérial. Dans la nuit, un mauvais plaisant substitua cette version dont Barère loue l'esprit prophétique : *Imperium theatrale*, empire théatral.

A propos de Fiévée, qu'il traite, chemin faisant, assez mal, l'auteur des *Mémoires* rapporte que le soir même de l'entrée du comte d'Artois à Paris, en 1814, un valet de pied vint à la rue Lepelletier demander M. Fiévée; les dames Saulnier, propriétaires de la maison, ayant répondu qu'il était à Nevers, préfet depuis une année : « Dans quel quartier est donc Nevers? demanda le valet. — Mais, dit-on au géographe d'antichambre, Nevers est dans le Nivernais, à plus de soixante lieues de Paris. — C'est différent, reprit le laquais, je vais rendre cette réponse. » Barère affirme tenir ce fait des dames Saulnier qui voulaient lui prouver combien Fiévée était estimé par les Bourbons.

Oui, la liberté vraie se laisse regarder en face et on la sert debout; elle n'est pas toujours une grande dame, fille du luxe, d'une civilisation raffinée, elle est aussi bourgeoise, paysanne, ouvrière, embellie par les vertus privées qui forment en quelque sorte le fondement, la base des vertus publiques; elle naît, elle dure, elle

prospère là où la force, la raison, le droit, l'amour du progrès se combinent dans un harmonieux équilibre; elle repousse les contrefaçons de ceux qui se présentent en son nom, comme ces voleurs qui, parfois, se déguisent en gendarmes pour détrousser plus sûrement le voyageur; elle offre ses bienfaits à ceux-là mêmes qui blasphèment contre elle, qui la nient et veulent l'anéantir. Cette liberté-là, Barère ne la connut jamais : la liberté, telle qu'il la servit, n'est que le pseudonyme d'une égalité fausse, une jacobine armée de la torche et du poignard, réservant toutes ses faveurs à ses sectaires, une liberté terroriste, selon le cœur de Robespierre, de Collot d'Herbois, qui contemple la misère des *aristocrates* avec une joie semblable à celle des démons que Dante voyait occupés *à regarder l'étang de poix bouillante dans Malebodge*; la liberté-fille chantée par Auguste Barbier,

> Qui ne prête son large flanc
> Qu'à des gens forts comme elle, et qui veut qu'on l'embrasse
> Avec des bras rougis de sang.

à laquelle il faut restituer ses noms réels : licence, anarchie; elle agit avant de penser, elle détruit au lieu de construire, elle dissout les nations qu'elle pousse vers le despotisme et l'invasion, comme l'autre liberté mène à la paix, au bonheur; elle est l'instinct aveugle, la populace imbécile et féroce, la guillotine, le chaos, le néant.

Un ingénieux écrivain [1] a comparé la France d'avant 1789 à un grand théâtre où s'exécutaient de magnifiques opéras. Les places y étaient mal distribuées; le parterre faisait les frais du spectacle et on le laissait debout, serré, mal à l'aise, pendant que les favoris de l'intrigue et du hasard se prélassaient mollement dans des niches dorées et d'élégants réduits. Mais la foule d'en bas jouissait, recevait le plaisir par tous les sens, tandis qu'on bâillait au-dessus d'elle : l'ennui des loges vengeait les gênes du parterre. Celui-ci, à la vanité près, n'était pas le plus mal partagé, en sorte que tout le monde était à peu près satisfait. Des hommes vinrent qui entreprirent de désabuser le parterre de ces jouissances et de lui persuader que ses plaisirs, quoique mêlés d'épines, n'étaient pas des plaisirs. Le théâtre était supporté par un pivot : ils lui imprimèrent un mouvement de rotation en le faisant tourner sur lui-même. Ils ont amené sur la scène ce que les toiles et les rideaux cachaient, mis derrière ce qui était devant, devant ce qui était derrière. Ils ont ensuite troué les toiles, détaché les cadres et les poulies, coupé les cordes, dépendu les nuages, et, présentant à l'œil du spectateur tous ces débris huileux, noircis et enfumés : « Stupides admirateurs, s'écrièrent-ils, voilà les objets de votre enchantement ! Voilà vos dieux, vos aïeux, vos rois et vos héros ! Prosternez-vous encore ! »

1. D'Escherny, *La Philosophie de la politique*, 2 vol.

Et docile à l'appel des sceptiques, la foule brisa les dieux, guillotina les rois, mit le feu aux toiles, aux rideaux. les passions se firent un nouveau dictionnaire, Clio, muse de l'histoire, s'arma du poignard de Melpomène, et les Français, comédiens ordinaires du bon Dieu, devinrent les tragédiens de la Fatalité. Le parterre a envahi les loges, la plèbe est sur la scène, jouant un drame inédit, un drame vertigineux où manquent le machiniste, l'impresario, l'auteur, où les acteurs se heurtent dans un tourbillon continuel, à la recherche d'un dénouement qu'ils ignorent. où des poignées de figurants décident de tout, où chaque acte, chaque scène se terminent par une victoire sur nos frontières, par des lois de proscription, par des fournées de guillotine. On sait la légende runique de la fameuse mélodie de Stroemkarl dont on ne doit jouer que dix variations; le musicien initié se hasarde-t-il à exécuter la onzième variation, de grands malheurs viennent fondre sur le pays tout entier : la nature s'émeut, les montagnes, les rochers commencent à danser, les maisons, les chaises, les tables, hommes, femmes, petits enfants, animaux dansent, et tout est bouleversé ! En France chacun se crut virtuose et essaya de jouer la onzième variation.

On pourrait dire de la multitude jacobine qu'elle ressemblait à ce mendiant ivre dont parle Heine, qui avait remarqué que, tant qu'il demeurait à jeun, sa maison lui paraissait une hutte infecte, sa femme un

sordide paquet de haillons, son enfant un être chétif, moribond; mais sitôt qu'il avait bu quelques verres d'eau-de-vie, toute cette misère se métamorphosait, sa chaumière devenait un palais enchanté, sa femme une princesse resplendissante, son enfant un amour gras et rose. Les chefs de la foule lui accordent de temps en temps le pillage, les massacres de septembre, l'invasion de la demeure royale, de l'Assemblée ; ils proclament sa maîtrise, sa toute-puissance, ils promettent aux *descalzados*, aux affamés, de les mettre à la place des *calzados*, de ceux qui n'ont pas faim, qui sont chaussés, nourris, bien logés : et, pendant plusieurs années, la joie d'humilier, de tuer produiront à ce mendiant des clubs, des tribunes, l'illusion qu'il habite un paradis.

Cependant ces hommes de la Terreur, ces âpres logiciens, ces Montagnards ont été les artisans inconscients ou du moins les entrepreneurs d'une grande œuvre ; ils ont en quelque sorte accouché la patrie, ils ont proclamé, maintenu, par une loi de fer et de sang, l'unité de la France, et, d'une certaine façon, montré plus d'esprit politique que la Gironde qui n'était qu'un parti d'imagination. « Je remercie la Convention d'avoir sauvé l'indépendance de la France », a dit Berryer à la tribune. Que la violence de la Montagne ait créé une partie des dangers qu'elle invoqua comme prétexte, que son succès momentané semble obtenu par l'alluvion de tous les crimes et de toutes les folies, qu'aujour-

d'hui encore la Révolution demeure l'écueil des conjectures et que les plus nobles esprits se demandent avec angoisse s'ils assistent à son triomphe ou à sa banqueroute; qu'en présence du centenaire, ils aient répudié l'apothéose et plus modestement convié la *nation à une absoute solennelle avec panégyrique*; que la statue demeure voilée jusqu'ici, nous faisant douter si le sculpteur a fait œuvre durable ou éphémère; que les historiens des hommes de 93 aient confondu leur cause avec celle des hommes de 89, les embrouillant si bien qu'on n'a plus vu que l'une était justement le contraire de l'autre ; qu'ils aient bénéficié de l'enthousiasme créé par l'œuvre de la Constituante et de Louis XVI, rien de plus évident. Oui, c'est la nation entière, c'est le paysan, le bourgeois qui furent grands et sublimes lorsque, incorporés dans les vieilles troupes de la monarchie, soldats improvisés, conquérant leurs grades au pas de charge, ils luttèrent contre l'Europe et triomphèrent; mais il faut aussi rendre justice à ces fanatiques qui, du fond d'un cabinet, au prix d'un travail surhumain, envoyaient des balles, de la poudre, des vivres aux armées, qui confirmaient les jeunes généraux désignés par la victoire et ne désespéraient pas devant la moitié de la France insurgée, devant la coalition des vieilles monarchies.

Demander à ces hommes d'avoir de l'esprit, serait chose absurde et chimérique. Sauf de rares exceptions, leur éducation, leur caractère, tout les en éloignait : ils eurent la fièvre, ils eurent le délire, et comment

auraient-ils trouvé le temps de converser, d'écrire, eux que l'action dévorait, que la sombre vision de la mort hantait, à une époque où chacun se sentait au pied de l'échafaud ? L'esprit n'est-il pas un moqueur ? Si la Terreur semble odieuse, grotésque aux royalistes, ses interprètes, ses disciples servent leur idole avec ferveur, avec extase, pareils à l'inquisiteur mis en scène par Victor Hugo dans son *Torquemada*, à ces pontifes mexicains qui égorgeaient des milliers d'êtres humains pour apaiser leur divinité !

Quelques jours après la chute de Danton, Courtois de l'Aube assistant à une séance où parlait Robespierre, aperçut un citoyen qui battait des mains de toutes ses forces aux endroits applaudis par la majorité, et le regardait en riant. Il crut démêler que ces applaudissements n'étaient pas sincères, il lui répondit par un sourire, indiquant ainsi qu'il n'était pas dupe de cette feinte. L'inconnu s'approche de Courtois et lui dit à voix basse : « Dût-il m'en coûter la paire de gants avec laquelle j'applaudis (*et il avait les mains nues*) je la sacrifierais volontiers si l'on me garandissait la chute du monstre qui occupe actuellement la tribune. » Courtois lui ayant recommandé de se contenir, il lui serra la main, ses yeux se mouillèrent de larmes et il s'enfuit.

Si les terroristes avaient eu de l'esprit, ils auraient sans aucun doute deviné ce que renfermaient de haine ces applaudissements. Mais alors l'esprit presque tout

entier se réfugie dans l'opposition, et si l'on cause encore, c'est dans les prisons de Paris, les vrais salons de la Terreur, où ceux qui avaient échappé à l'appel de neuf et de cinq heures, narguaient leurs bourreaux, dansaient le quadrille des guillotinés, faisaient la cour aux dames, leur adressaient des madrigaux et des compliments musqués, comme s'ils se promenaient encore dans les galeries de Versailles ; où une vieille duchesse répondait à l'appel brutal des pourvoyeurs du tribunal révolutionnaire : « On y va, canailles ! » où M. de Malesherbes, s'étant heurté contre une pierre en sortant pour comparaître devant Fouquier-Tinville, observait avec une ironie toute stoïcienne : « Un Romain fût rentré chez lui ! »

APPENDICE I

Dans un de ces comités où l'on cherchait à rédiger des déclarations de droit pour les états généraux, on examinait les articles à insérer dans les Cahiers de Paris. Dumont ayant entendu Palissot réclamer l'insertion d'un article spécial pour consacrer le droit de représentation, crut qu'il parlait du droit d'adresser des représentations au gouvernement. Quel ne fut pas son étonnement lorsque Palissot se plaignit que ce principe fût violé, parce qu'on refusait à M. Chénier de laisser jouer sa tragédie de *Charles IX* ! Il sourit de sa méprise et quelqu'un lui dit à l'oreille : « Vous voyez bien qu'avec les Français tout finit par le théâtre.

APPENDICE II

L'empressement à assister aux séances de la Constituante était extrême; on en jugera par le récit de Lacretelle :

« Depuis l'ouverture des états généraux à Versailles, les jeunes gens voués à l'étude des lettres montraient la plus vive ardeur pour assister au plus grand des tournois oratoires et politiques que la société eût encore vu. Il fallait le plus souvent faire le voyage à pied, car les voitures publiques étaient loin de suffire au nombre des curieux. Après le 6 octobre... les épreuves que nous avions à subir étaient encore plus pénibles. C'était vers minuit, et souvent sous les pluies, les frimas, les neiges et un froid piquant, que nous allions, près de l'église des Feuillants, retenir des places que nous ne devions occuper qu'à midi le jour suivant. Il fallait de plus les disputer à une foule qu'animaient des passions et même des intérêts fort différents des nôtres, car nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'une grande partie des tribunes était salariée et que les scènes cruelles qui causaient notre désolation faisaient leur joie. »

APPENDICE III

ROBESPIERRE ET CARNOT

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES ROSATI.

En souvenir des anciens *Pays Verds* et des *Pays d'Amour*, en souvenir des vieux trouvères du XIIIe siècle, quelques jeunes gens d'Arras avaient fondé, le 13 juin 1778, la Société anacréontique des Rosati, société tout épicurienne, consacrée à l'étude de la *gaie science*. Chanter la *Rose*, la *Beauté*, le *Vin* et l'*Amour*, rire de l'ambition et de mille riens importants, faire revivre le ton simple et franc de nos anciens auteurs, voilà le but de ces émules du Caveau. Ils accomplissent leurs rites sous un berceau de roses orné des bustes de Chapelle, La Fontaine et Chaulieu, les assemblées commencent au printemps et finissent à l'automne, chaque couvert est marqué par un bouquet de roses. Le récipiendaire cueille une rose, la respire trois fois, l'attache à sa boutonnière, vide d'un seul trait un verre de vin rosé à la santé de tous les Rosati passés, présents et futurs, reçoit un diplôme en vers et y répond par des couplets. Parmi leurs fervents adeptes figurent Robespierre et Carnot. Robespierre, alors avocat à Arras était un troubadour fort écouté, si j'en juge par ces vers d'un confrère :

Ah! redoublez d'attention
J'entends la voix de Robespierre,
Ce jeune émule d'Amphion
Attendrirait une panthère.

Voici la chanson qu'*improvisa* Robespierre le jour de sa réception :

AIR : *Résiste-moi, belle Aspasie.*

Je vois l'épine avec la rose
Dans les bouquets que vous m'offrez, *(bis)*
Et lorsque vous me célébrez,
Vos vers découragent ma prose :
Tout ce qu'on m'a dit de charmant,
Messieurs, a droit de me confondre :
La rose est votre compliment,
L'épine est la loi d'y répondre *(bis)*...

A vos bontés, lorsque j'y pense,
Ma foi, je n'y vois pas d'excès *(bis)*
Et le tableau de vos succès
Affaiblit ma reconnaissance.
Pour de semblables jardiniers
Le sacrifice est peu de chose;
Quand on est si riche en lauriers,
On peut bien donner une rose.

Un autre jour, il récitait aux Rosati une chanson assez plate, *la Coupe vide,* qui se termine par ce refrain :

O mes amis, tout buveur d'eau,
Et vous pouvez m'en croire,
Dans tous les temps ne fut qu'un sot,
J'en atteste l'histoire :
Ce sage effronté
Cynique vanté
Me paraît bien stupide.
O le beau plaisir
D'aller se tapir
Au fond d'un tonneau vide.

Et ni mieux ni plus mal qu'un autre, Robespierre soupirait des madrigaux à Ophélie, des bouquets à Chloris. (*Mémoires de Max-Robespierre. — La Société des Rosati d'Arras, 1778-1788. — Histoire de Robespierre*, par Hamel, 3 vol. in-8°.)

Carnot, capitaine au corps royal du génie, se montrait fort zélé pour la gloire des Rosati ; son enthousiasme alla jusqu'à appeler son fils aîné *Saadi*, nom qui rappelle l'*Empire des Roses* dans la littérature persane, et qui passa comme un héritage à sa famille; il composa beaucoup de poésies légères dont une partie a été publiée en 1820 sous ce titre : « *Opuscules poétiques du général L.-N.-M. Carnot*, Paris, Beaudoin fils. » Le *Recueil des Rosati* en renfermait quelques-unes, parmi lesquelles celle-ci eut beaucoup de succès à Arras :

JE NE VEUX PAS

D'où te vient cette fleur charmante ?
Elle est divine, elle m'enchante.
        Disait Lucas.
Donne-la-moi, belle Thémire.
Monsieur, cela vous plaît à dire,
        Je ne veux pas.

Une fleur est si peu de chose !
Peut-on refuser une rose
        A son Lucas ?
Prends donc pitié de mon martyre...
Mais elle s'obstinait à dire :
        Je ne veux pas.

Cependant Lucas par son zèle
Commençait à mettre la belle
Dans l'embarras :
Lucas, dit-elle, je soupire :
Mais ne croyez pas me séduire,
Je ne veux pas.

. . . .

Le reste de la chanson est trop anacréontique pour trouver place ici.

Les Rosati d'Arras eurent des imitateurs : sous le Directoire, cette espèce de *Régence révolutionnaire*, il se forma à Paris une société du même genre, qui aux travaux ordinaires des anciens Rosati, avait annexé une autre occupation : celle de couronner les rosières ; singulier passe-temps qui, par une heureuse absence de logique, semblait placer le remède à côté du mal, la vertu à côté de la galanterie.

APPENDICE IV

Un littérateur genevois, M. Auguste Blondel, a eu la bonne fortune d'entrer en possession des manuscrits inédits d'Étienne Dumont : *Lettres à sir Samuel Romilly, Pensées et Portraits littéraires, Relation d'un voyage à Paris en 1801*, qui vont lui fournir le sujet d'un ouvrage du plus piquant intérêt. M. Blondel a bien voulu me lire quelques-unes de ces esquisses sur Mirabeau, Fox, Villemain, Pitt, Bonstetten, etc., j'en détache, un peu pêle-pêle, les traits suivants :

« Celui qui pense s'exprime souvent avec peine ; on sent encore l'effort de sa méditation ; il travaille en dedans et ne trouve pas les expressions toutes faites pour des idées qui ont quelque originalité. Il lui faut de nouvelles empreintes ; il bat monnaie... Il y a un bégaiement dans la langue, il en existe un autre dans les pensées... Il y a des hommes d'esprit qui n'ont point de généalogie dans leurs idées ; leur tête est, pour ainsi dire, un pays peuplé d'étrangers où on chercherait en vain les indigènes... — Ceci me rappelle un mot assez heureux sur un beau parleur que je ne veux pas nommer ici : « Ses pensées, disait-on, n'ont pas l'air d'avoir vécu longtemps ensemble. »

« Il est rare de trouver des personnes qui sachent utiliser un entretien rapide... » M. de Bonstetten avait ce talent des conversations de cinq minutes. Je lui disais : « Personne ne s'entend comme vous à dévaliser un voyageur au coin d'une chambre. »

FIN

TABLE

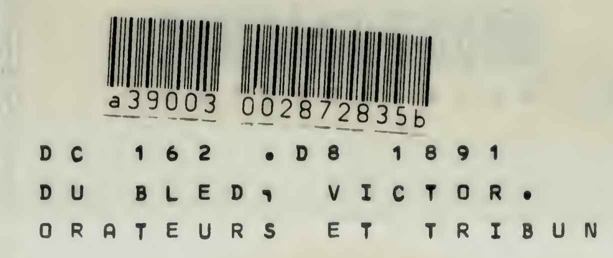
—

II. — L'ESPRIT DES ORATEURS DE LA DROITE

A L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE.

III. — L'ESPRIT DES ORATEURS DE LA GIRONDE.

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20. — 19758-9-90.


a39003 002872835b